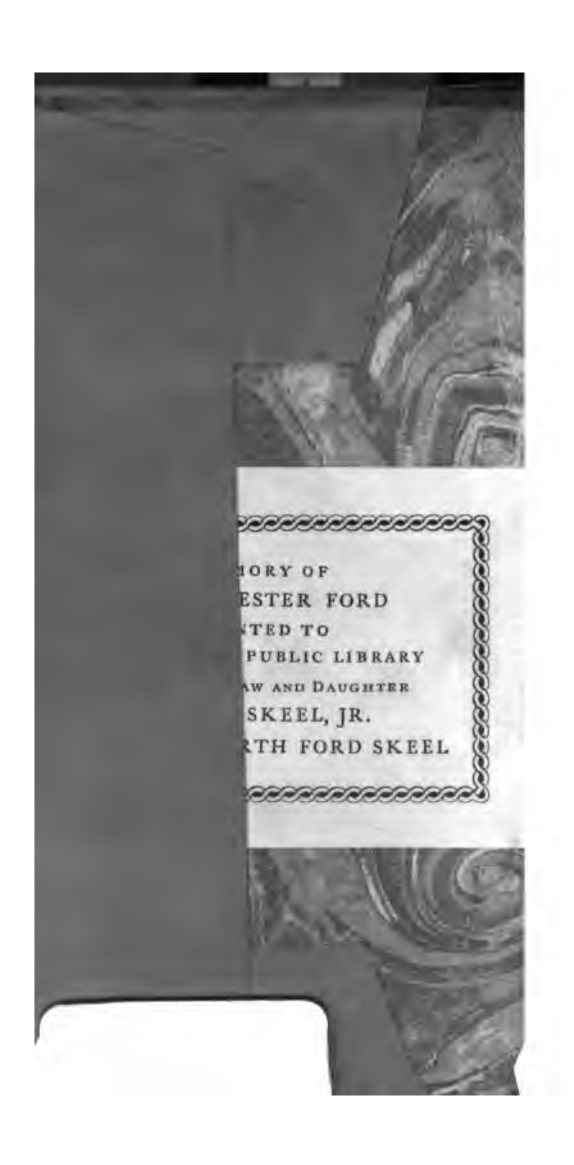
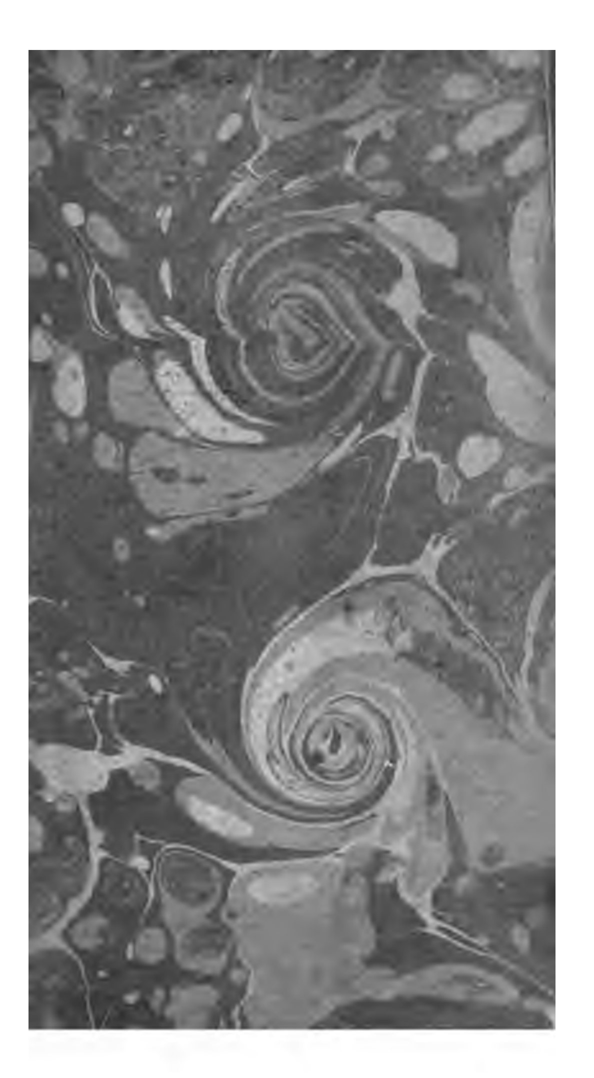

3 3433 00104644 4



IORY OF
ESTER FORD
NTED TO
PUBLIC LIBRARY
AW AND DAUGHTER
SKEEL, JR.
RTH FORD SKEEL





ORY OF
ESTER FORD
TED TO
PUBLIC LIBRARY
W AND DAUGHTER
SKEEL, JR.
TH FORD SKEEL





COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. ROUSSEAU.

TOME SIXIEME.

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME SIXIEME.

Contenant le reste de la Ve. & la VIe. Partie de *Julie* ou la *Nouvelle Héloïse*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME IV.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE, OU LETTRES DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes ;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME IV.

GENEVE.

M. DCC. LXXX.

LETTRES DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE.

LETTRE IV.

DE MILORD EDOUARD A SAINT PREUX.

JE vois par vos deux dernieres lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la premiere que vous m'aviez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins secrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courrier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE.

LETTRE IV.

DE MILORD EDOUARD A SAINT PREUX.

JE vois par vos deux dernieres lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la premiere que vous m'aviez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins ſecrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courrier qui nous à été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma

raiſon s'y perd, & mon cœur s'en inquiete : car encore une fois, ſi le bonheur & la paix ne ſont pas dans l'ame de Julie, où ſera leur aſyle ici-bas ?

Raſſurez-la ſur les riſques auxquels elle me croit expoſé ; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laiſſer courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous ſommes confians, nous pourrions bien lever les difficultés inſurmontables pour de meilleurs Généraux & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers ſuccès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandre. Nous avons en tête un grand Capitaine ; ce n'eſt pas tout ; il a la confiance de ſes troupes, & le ſoldat françois qui compte ſur ſon Général eſt invincible. Au contraire, on en a ſi bon marché quand il eſt commandé par des courtiſans qu'il mépriſe, & cela arrive ſi ſouvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occaſion, pour vaincre à coup ſûr la plus brave nation du continent. Ils le ſavent fort bien eux-mêmes. Milord Marlbo-

roug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un ſoldat pris à Blenheim (1), lui dit : s'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi a l'armee françoiſe, elle ne ſe fût pas ainſi laiſſé battre. Eh morbleu ! repartit le Grenadier, nous avions aſſez d'hommes comme moi ; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à préſent l'armée de France & manque à la nôtre ; mais nous ne ſongeons gueres à cela.

Quoi qu'il en ſoit, je veux voir les manœuvres du reſte de cette campagne, & j'ai réſolu de reſter à l'armée juſqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La ſaiſon étant trop avancée pour traverſer les monts, nous paſſerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du printems. Dites à M. & Made. de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aiſe du touchant ſpectacle que vous décrivez ſi bien, & pour voir Made. d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire

(1) C'eſt le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochſtet.

rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraste augmente la douleur de Julie, & il semble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'Auteur de son être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaise sa conscience aux dépens de sa raison, que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatise, cette erreur au moins se conçoit; mais, poursuit-elle en soupirant, pour un si honnête homme & si peu vain de son savoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule.

Il faut être instruit du caractere des deux époux; il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille & se tenant l'un à l'autre lieu du rest de l'univers; il faut connoître l'unio qui regne entre eux dans tout le reste pour concevoir combien leur différer sur ce seul point est capable d'en tro bler les charmes. M. de Wolma élevé dans le rit grec, n'étoit pas f pour supporter l'absurdité d'un ci aussi ridicule. Sa raison trop supérie

à l'imbécille joug qu'on lui vouloit impofer le fecoua bientôt avec mépris, & rejettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité fi fufpecte, forcé d'être impie il fe fit athée.

Dans la fuite ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la Foi-Chrétienne par celle qu'on y profeffe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de fes Miniftres. Il vit que tout y confiftoit encore en vaines fimagrées, plâtrées un peu plus fubtilement par des mots qui ne fignifioient rien; il s'apperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de fon avis & ne s'en cachoient gueres, que le clergé même, un peu plus difcrétement, fe moquoit en fecret de ce qu'il enfeignoit en public, & il m'a protefté fouvent qu'après bien du tems & des recherches, il n'avoit trouvé de fa vie que trois Prêtres qui cruffent en Dieu (1).

(1) A Dieu ne plaife que je veuille approuver ces affertions dures & téméraires; j'affirme feulement qu'il y a des gens qui les font, & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les fectes n'autorife que trop l'indifcrétion. Mais loin que mon deffein dans cette note foit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nette-

En voulant s'éclaircir de bonne fo
ces matieres, il s'étoit enfoncé
les ténebres de la métaphysique
l'homme n'a d'autres guides que
systêmes qu'il y porte, & ne voit
tout que doutes & contradictions; qu
enfin il est venu parmi des Chrétie
y est venu trop tard, sa foi s'étoit
jà fermée à la vérité, sa raison n'
plus accessible à la certitude; tou
qu'on lui prouvoit détruisant plu
sentiment qu'il n'en établissoit un
tre, il a fini par combattre égalen
les dogmes de toute espece, &
cessé d'être Athée que pour dev
Sceptique.

Voilà le mari que le Ciel desti
à cette Julie en qui vous connoi
une foi si simple & une piété si dou
mais il faut avoir vécu aussi famili
ment avec elle que sa cousine & m
pour savoir combien cette ame ter
est naturellement portée à la dévot
On diroit que rien de terrestre ne p

---

ment mon propre sentiment sur ce point.
que nul vrai croyant ne sauroit être intoléran
persécuteur. Si j'étois Magistrat, & que la
portât peine de mort contre les athées, je
mencerois par faire brûler comme tel quicon
en viendroit dénoncer un autre.

vant suffire au besoin d'aimer dont elle est dévorée, cet excès de sensibilité soit forcé de remonter à sa source. Ce n'est point, comme Ste. Thérese, un cœur amoureux qui se donne le change & veut se tromper d'objet ; c'est un cœur vraiment intarissable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiser, & qui porte ses affections surabondantes au seul Etre digne de les absorber (2). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures ; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cause, en s'animant l'un par l'autre en deviennent plus charmans & plus doux, & pour moi je crois qu'elle seroit moins dévote, si elle aimoit moins tendrement son pere, son mari, ses enfans, sa cousine & moi-même.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus elle l'est, moins elle croit l'être ; & qu'elle se plaint de sentir en elle-

---

(2) Comment ! Dieu n'aura donc que les restes des créatures ? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il est encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

même une ame aride qui ne fait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle souvent, le cœur ne s'attache que par l'entremiſe des ſens ou de l'imagination qui les repréſente, & le moyen de voir ou d'imaginer l'immenſité du grand Etre (3) ! Quand je veux m'élever à lui, je ne ſais où je ſuis; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne ſais par où l'atteindre, je ne vois ni ne ſens plus rien, je me trouve dans une eſpece d'anéantiſſement, & ſi j'oſois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extaſes des myſtiques ne vinſſent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une

(3) Il eſt certain qu'il faut ſe fatiguer l'ame pour l'élever aux ſublimes idées de la Divinité; un culte plus ſenſible repoſe l'eſprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le diſpenſent de penſer à Dieu. Sur ces maximes, les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes, leurs Calendriers, leurs Egliſes, de petits Anges, de beaux garçons, & de jolies ſaintes? L'enfant Jéſus, entre les bras d'une mere charmante & modeſte, eſt en même tems un des plus touchans & des plus agréables ſpectacles que la dévotion Chrétienne puiſſe offrir aux yeux des fideles.

raiſon qui s'égare ? Je ſubſtitue un culte groſſier, mais à ma portée, à ces ſublimes contemplations qui paſſent mes facultés. Je rabaiſſe à regret la majeſté divine; j'interpoſe entre elle & moi des objets ſenſibles; ne la pouvant contempler dans ſon eſſence, je la contemple au moins dans ſes œuvres, je l'aime dans ſes bienfaits; mais de quelque maniere que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoiſſance intéreſſée à lui préſenter.

C'eſt ainſi que tout devient ſentiment dans un cœur ſenſible. Julie ne trouve dans l'univers entier que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la bienfaiſante main de la Providence; ſes enfans ſont le cher dépôt qu'elle en a reçu; elle recueille ſes dons dans les productions de la terre; elle voit ſa table couverte par ſes ſoins; elle s'endort ſous ſa protection; ſon paiſible réveil lui vient d'elle; elle ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher, ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages; ſi le Dieu de l'univers échappe à ſes foibles yeux, elle



voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Etre infini ?

Concevez, Milord, quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence, & ne peut partager l'espoir qui nous la rend chére ! De ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté ! De le voir insensible en faisant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bizarre inconséquence penser en impie & vivre en Chrétien ! Imaginez Julie à la promenade avec son mari ; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale, l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'univers ; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaison fortuite où rien n'est lié que par une force aveugle : imaginez deux époux sincerement unis, n'osant de peur de s'importuner mutuellement se livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons

presque jamais Julie & moi, que quelque vue frappante & pittoresque ne lui rappelle ces idées douloureuses. Hélas! dit-elle avec attendrissement; le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Vous qui connoissez Julie, vous qui savez combien cette ame communicative aime à se répandre, concevez ce qu'elle souffriroit de ces réserves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funestes s'élevent malgré qu'elle en ait à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque instant. Quelle horreur pour une tendre épouse d'imaginer l'Etre suprême vengeur de sa Divinité méconnue, de songer que le bonheur de celui qui fait le sien doit finir avec sa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ses enfans! A cette affreuse image, toute sa douceur la garantit à peine du désespoir, & la Religion, qui

lui rend amere l'incrédulité de son mari, lui donne seule la force de la supporter. Si le Ciel, dit-elle souvent, me refuse la conversion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander ; c'est de mourir la premiere.

Telle est, Milord, la trop juste cause de ses chagrins secrets ; telle est la peine intérieure qui semble charger sa conscience de l'endurcissement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le soin qu'elle prend de la dissimuler. L'Athéisme qui marche à visage découvert chez les Papistes, est obligé de se cacher dans tout pays où la raison permettant de croire en Dieu, la seule excuse des incrédules leur est ôtée. Ce systême est naturellement désolant ; s'il trouve des partisans chez les grands & les riches qu'il favorise, il est par-tout en horreur au peuple opprimé & misérable, qui voyant délivrer ses tyrans du seul frein propre à les contenir, se voit encore enlever dans l'espoir d'une autre vie la seule consolation qu'on lui laisse en celle-ci. Mde. de Wolmar sentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhonisme de son mari, & voulant sur-tout garantir ses enfans d'un si

dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au ſecret un homme ſincere & vrai, mais diſcret, ſimple, ſans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il eſt fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatiſe jamais, il vient au temple avec nous, il ſe conforme aux uſages établis; ſans profeſſer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le ſcandale, & fait ſur le culte réglé par les loix tout ce que l'Etat peut exiger d'un citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils ſont unis, la ſeule Mde. d'Orbe eſt du ſecret, parce qu'on le lui a confié. Au ſurplus, les apparences ſont ſi bien ſauvées, & avec ſi peu d'affectation, qu'au bout de ſix ſemaines paſſées enſemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre ſoupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité ſur ce point, ſi Julie elle-même ne me l'eût appriſe.

Pluſieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premierement quelle réſerve eſt compatible avec l'amitié qui regne entre nous? N'eſt-ce pas aggraver ſes chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami? De plus, elle n'a pas voulu que



ma présence fût plus long-tems un obstacle aux entretiens qu'ils ont souvent ensemble sur un sujet qui lui tient si fort au cœur. Enfin, sachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a desiré, du consentement de son mari, que vous fussiez d'avance instruit de ses sentimens ; car elle attend de votre sagesse un supplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choisit pour me confier sa peine m'a fait soupçonner une autre raison dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit ; nous restions seuls ; nos cœurs s'étoient aimés ; ils s'en souvenoient encore ; s'ils s'étoient un instant oubliés, tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la scene de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui se défioit le moins de lui-même, devoit seul s'en défier.

Dans l'injuste crainte que lui inspiroit sa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus sûre que de se donner incessamment un témoin qu'il falût respecter, d'appeller en tiers le Juge integre & redoutable qui voit les actions secretes & sait lire au fond

des cœurs. Elle s'environnoit de la Majesté suprême; je voyois Dieu sans cesse entre elle & moi. Quel coupable desir eût pu franchir une telle sauvegarde? Mon cœur s'épuroit au feu de son zele, & je partageois sa vertu.

Ces graves entretiens remplirent presque tous nos tête-à-tête durant l'absence de son mari, & depuis son retour nous les reprenons fréquemment en sa présence. Il s'y prête comme s'il étoit question d'un autre, & sans mépriser nos soins, il nous donne souvent de bons conseils sur la maniere dont nous devons raisonner avec lui. C'est cela même qui me fait désespérer du succès; car s'il avoit moins de bonne foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit son incrédulité; mais s'il n'est question que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues & des raisons qui lui aient échappé? Quand j'ai voulu disputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déjà vainement épuisé par Julie, & que ma sécheresse étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette douce persuasion qui coule de sa bouche. Milord, nous ne ramenerons

jamais cet homme ; il eſt trop froic n'eſt point méchant, il ne s'agit de le toucher ; la preuve intérieure de ſentiment lui manque, & cell ſeule peut rendre invincibles toutes autres.

Quelque ſoin que prenne ſa femme lui déguiſer ſa triſteſſe, il la ſent & partage : ce n'eſt pas un œil auſſi cl voyant qu'on abuſe. Ce chagrin dév ne lui en eſt que plus ſenſible. Il dit avoir été tenté pluſieurs fois de der en apparence, & de feindre p la tranquilliſer des ſentimens qu'il n voit pas ; mais une telle baſſeſſe d'a eſt trop loin de lui. Sans en impoſ Julie, cette diſſimulation n'eût qu'un nouveau tourment pour elle. bonne foi, la franchiſe, l'union cœurs qui conſole de tant de ma ſe fuſſent éclipſées entre eux. Etoi en ſe faiſant moins eſtimer de ſa fen qu'il pouvoit la raſſurer ſur ſes crain Au lieu d'uſer de déguiſement avec e il lui dit ſincérement ce qu'il pen mais il le dit ton ſi ſimple, avec ſi de mépris des opinions vulgaires peu de cette ironique fierté des eſp forts, que ces triſtes aveux donn bien plus d'affliction que de coler

Julie, & que, ne pouvant tranſmettre à ſon mari ſes ſentimens & ſes eſpérances, elle en cherche avec plus de ſoin à raſſembler autour de lui ces douceurs paſſageres auxquelles il borne ſa félicité. Ah! dit-elle avec douleur, ſi l'infortuné fait ſon paradis en ce monde, rendons-le lui du moins auſſi doux qu'il eſt poſſible (4)!

Le voile de triſteſſe dont cette oppoſition de ſentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre choſe l'invincible aſcendant de Julie par les conſolations dont cette triſteſſe eſt mêlée, & qu'elle ſeule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs diſputes ſur ce point important, loin de ſe tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finiſſent toujours par quelque ſcene attendriſſante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

---

(4) Combien ce ſentiment plein d'humanité n'eſt-il pas plus naturel que le zele affreux des perſécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette vie, & ſe faire les précurſeurs des démons? Je ne ceſſerai jamais de le redire; c'eſt que ces perſécuteurs-là ne ſont point des croyans; ce ſont des fourbes.

Hier l'entretien s'étant fixé ſur ce texte, qui revient ſouvent quand nous ne ſommes que nous trois, nous tombâmes ſur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non-ſeulement il n'y avoit point de mal abſolu & général dans le ſyſtême des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le ſemblent au premier coup d'œil, & qu'à tout prendre ils étoient ſurpaſſés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar ſon propre exemple, & pénétré du bonheur de ſa ſituation, je la peignois avec des traits ſi vrais qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les ſéductions de Julie. Elle met toujours le ſentiment à la place des raiſons, & le rend ſi touchant qu'il faut toujours l'embraſſer pour toute réponſe : ne ſeroit-ce point de ſon maître de philoſophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette maniere d'argumenter ?

Deux mois plutôt, la plaiſanterie m'eût déconcerté cruellement, mais le tems de l'embarras eſt paſſé ; je n'en fis que rire à mon tour, & quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas

plus embarrassée que moi. Nous continuâmes. Sans disputer sur la quantité du mal, Wolmar se contentoit de l'aveu qu'il falut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal existe ; & de cette seule existence il déduisoit défaut de puissance, d'intelligence ou de bonté dans la premiere cause. Moi de mon côté je tâchois de montrer l'origine du mal physique dans la Nature de la matiere, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui soutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne & qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute quand je m'apperçus que Julie avoit disparu. Devinez où elle est, me dit son mari voyant que je la cherchois des yeux ? Mais, dis-je, elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le tems de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quitte, & je ne la vois jamais rien faire. Elle est donc dans la chambre des enfans ? Tout aussi peu ; ses enfans ne lui sont pas plus chers que mon salut. Hé bien ! repris-je,

ce qu'elle fait, je n'en fais rien; mais je suis très-sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des soins utiles. Encore moins, dit-il froidement; venez, venez; vous verrez si j'ai bien deviné.

Il se mit à marcher doucement; je le suivis sur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet; elle étoit fermée. Il l'ouvrit brusquement. Milord, quel spectacle! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle se leve avec précipitation, s'essuyant les yeux, se cachant le visage, & cherchant à s'échapper: on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laissa pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une espece de transport. Chére épouse! lui dit-il en l'embrassant; l'ardeur même de tes vœux trahit ta cause. Que leur manque-t-il pour être efficaces? Va, s'ils étoient entendus, ils seroient bientôt exaucés. Ils le seront, lui dit-elle, d'un ton ferme & persuadé; j'en ignore l'heure & l'occasion. Puissai-je l'acheter aux dépens de ma vie! mon dernier jour seroit le mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le sage préfere-t-il l'hon

neur de tuer des hommes aux soins qui peuvent en sauver un (5)?

LETTRE VI.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

QUOI! même après la séparation de l'armée, encore un voyage à Paris! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens & celle qui l'habite? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hide? Etes-vous plus nécessaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici? Vous nous forcez à faire des vœux opposés aux vôtres, & vous me faites souhaiter d'avoir du crédit à la cour de France pour vous empêcher d'obtenir les passe-ports que vous en attendez. Contentez-vous toutefois : allez voir votre digne com-

(5) Il y avoit ici une grande lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la suite il sera parlé de cette lettre ; mais pour de bonnes raisons j'ai été forcé de la supprimer.

patriote. Malgré lui, malgré vous, nous serons vengés de cette préférence, & quelque plaisir que vous goûtiez à vivre avec lui, je sais que quand vous serez avec nous, vous regretterez le tems que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre, j'avois d'abord soupçonné qu'une commission secrete..... quel plus digne médiateur de paix?.... Mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux? Osent-ils écouter la vérité? Savent-ils même honorer le vrai mérite?.. Non, non, cher Edouard, vous n'êtes pas fait pour le ministere, & je pense trop bien de vous pour croire que si vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le fussiez jamais devenu.

Viens, ami, tu seras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons passer tous ensemble, si l'espoir de notre réunion ne m'abuse pas! chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui sont si chéres l'une à l'autre, qui sont si dignes de s'aimer, & qui semblent n'attendre que vous pour se passer du reste de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait passer ici la partie adverse du Baron d'Etange, vous avez prévu tout

C

ce qui devoit arriver de cette rencontre & ce qui est arrivé réellement (1). Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier presque autant que son adversaire, n'a pu résister à l'ascendant qui nous a tous subjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir conversé avec elle, il a eu honte de plaider contre son pere. Il est parti pour Berne si bien disposé, & l'accommodement est actuellement en si bon train, que sur la derniere lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déjà sçu par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne savez point encore, c'est que Mde. d'Orbe ayant enfin terminé ses affaires est ici depuis jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de son amie. Comme j'étois prévenu du jour de son arrivée, j'allai au devant d'elle à l'insçu de Mde. de Wolmar qu'elle vouloit surprendre, & l'ayant rencontrée au-deçà de Lutri, je revins sur mes pas avec elle.

---

(1) On voit qu'il manque ici plusieurs lettres intermédiaires, ainsi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on se tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omissions, & je suis tout-à-fait de son avis.

Je la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais inégale, distraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant sans suite & par saillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut se défendre sur le point d'obtenir ce qu'on a fortement desiré. On eût dit à chaque instant qu'elle trembloit de retourner en arriere. Ce départ, quoique long-tems différé, s'étoit fait si à la hâte que la tête en tournoit à la maîtresse & aux domestiques. Il régnoit un désordre risible dans le menu bagage qu'on amenoit. A mesure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque chose, Claire assuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carrosse, & le plaisant, quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendît sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle, & monta si précipitamment qu'il falut respirer après la premiere rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au-devant d'elle ; elle ne put lui dire un seul mot.

En ouvrant la porte de la chambre,

je vis Julie assise vers la fenêtre & tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa maniere, mêlé de sentiment & de gaieté; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié, elle vole à son amie en s'écriant avec un emportement impossible à peindre: Cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort! Henriette appercevant sa mere saute & court au-devant d'elle en criant aussi: *Maman! Maman!* de toute sa force, & la rencontre si rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chute, la joie, le trouble saisirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber & se trouva mal. Claire voulant relever sa fille, voit pâlir son amie, elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

Henriette les appercevant toutes deux sans mouvement se mit à pleurer & pousser des cris qui firent accourir la Fanchon; l'une court à sa mere, l'au-

tre à fa maîtreffe. Pour moi, faifi, tranfporté, hors de fens, j'errois à grands pas par la chambre fans favoir ce que je faifois, avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulfif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui-même, le froid Wolmar fe fentit ému. O fentiment! fentiment! douce vie de l'ame, quel eft le cœur de fer que tu n'as jamais touché? Quel eft l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux fe jetta fur un fauteuil pour contempler avidement ce raviffant fpectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empreffement. Ces fcenes de plaifir & de joie n'épuifent un inftant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne font jamais dangereufes. Laiffez-moi jouir du bonheur que je goûte & que vous partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de femblable, & je fuis le moins heureux des fix.

Milord, fur ce premier moment vous pouvez juger du refte. Cette réunion excita dans toute la maifon un retentiffement d'allégreffe, & une fermentation qui n'eft pas encore calmée. Julie hors

d'elle-même étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue ; il fut impossible de songer à rien de toute la journée qu'à se voir & s'embrasser sans cesse avec de nouveaux transports. On ne s'avisa pas même du salon d'Apollon, le plaisir étoit par-tout, on n'avoit pas besoin d'y songer. A peine le lendemain eut-on assez de sang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout seroit allé de travers. Chacun se para de son mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en faloit pour les amusemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire ; il y régnoit une confusion qui la rendoit touchante, & le désordre en faisoit le plus bel ornement.

La matinée se passa à mettre Made. d'Orbe en possession de son emploi d'intendante ou de maîtresse-d'hôtel, & elle se hâtoit d'en faire les fonctions avec un empressement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau salon, les deux cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'instant d'où venoit ce soin ; elle m'embrassa dans un saisissement de joie. Claire contre son ancienne coutume

héſita d'en faire autant. Wolmar lui fit la guerre; elle prit, en rougiſſai le parti d'imiter ſa couſine. Cette r(geur que je remarquai trop, me fit effet que je ne ſaurois dire; mais je me ſentis pas dans ſes bras ſans ém tion.

L'après-midi il y eut une belle co tion dans le gynécée, ou pour le co le maître & moi fûmes admis. I hommes tirerent au blanc une m donnée par Made. d'Orbe. Le nouve venu l'emporta, quoique moins exe que les autres ; Claire ne fut pas dupe de ſon adreſſe. Hanz lui-mê ne s'y trompa pas, & refuſa d'accep le prix ; mais tous ſes camarades l'y f cerent, & vous pouvez juger que ce honnêteté de leur part ne fut pas p due.

Le ſoir, toute la maiſon augment de trois perſonnes, ſe raſſembla p(danſer. Claire ſembloit parée par main des Graces ; elle n'avoit jamais ſi brillante que ce jour-là. Elle danſo elle cauſoit, elle rioit, elle donnoit ordres, elle ſuffiſoit à tout. Elle av juré de m'excéder de fatigue, & ap cinq ou ſix contre-danſes très-vives t(d'une haleine, elle n'oublia pas le

proche ordinaire que je danſois comme un Philoſophe. Je lui dis, moi, qu'elle danſoit comme un Lutin, qu'elle ne faiſoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laiſſât repoſer ni jour ni nuit. Au contraire, dit-elle, voici dequoi vous faire dormir tout d'une piece ; & à l'inſtant elle me reprit pour danſer.

Elle étoit infatigable ; mais il n'en étoit pas ainſi de Julie, elle avoit peine à ſe tenir ; les genoux lui trembloient en danſant ; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ſes yeux : elle contemploit ſa couſine avec une ſorte de raviſſement ; elle aimoit à ſe croire l'étrangere à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maîtreſſe de la maiſon, qui l'ordonnoit. Après le ſouper, je tirai des fuſées que j'avois apportées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit ; il falut enfin ſe quitter ; Made. d'Orbe étoit laſſe ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on ſe couchât de bonne heure.

Inſenſiblement le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre

qu'elle eſt, fait prendre, quand il lui plaît, un ton d'autorité qui en impoſe. Elle a d'ailleurs du ſens, un diſcernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoi qu'extrêmement libérale, elle ne laiſſe pas d'avoir auſſi beaucoup de prudence ; en ſorte que reſtée veuve ſi jeune, & chargée de la garde-noble de ſa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que profpérer dans ſes mains ; ainſi l'on n'a pas lieu de craindre que ſous ſes ordres la maiſon ſoit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaiſir de ſe livrer toute entiere à l'occupation qui eſt le plus de ſon goût ; ſavoir l'éducation des enfans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les ſoins dont une de ſes meres aura ſoulagé l'autre. Je dis, ſes meres ; car à voir la maniere dont elles vivent avec elle, il eſt difficile de diſtinguer la véritable ; & des étrangers qui nous ſont venus aujourd'hui, ſont ou paroiſſent là-deſſus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent Henriette, ou, ma fille, indifféremment. Elle appelle, *Maman* l'une, & l'autre *petite Maman* ; la même tendreſſe regne de part & d'autre ; elle obéit

également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il se trouve qu'elle a deux meres; on seroit embarrassé à moins. Les plus clair-voyans se décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette, dont le pere étoit blond, est blonde comme elle, & lui ressemble beaucoup. Une certaine tendresse de mere se peint encore mieux dans ses yeux que dans les regards de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus respectueux, plus attentif sur elle-même. Machinalement elle se met plus souvent à ses côtés, parce que Julie a plus souvent quelque chose à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences sont en faveur de la petite Maman, & je me suis apperçu que cette erreur est si agréable aux deux cousines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire sa cour.

Milord, dans quinze jours il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y serez, il faudra mal penser de tout homme, dont le cœur cherchera sur le reste de la terre des vertus, des plaisirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maison.

LETTRE V

DE SAINT PREI

A MILORD EDOU

IL y a trois jours que j'essa soir de vous écrire. Mais : journée laborieuse, le son gagne en rentrant : le mat point du jour il faut retourn vrage. Une ivresse plus douce du vin me jette au fond de trouble délicieux, & je ne p ber un moment à des plaisirs tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel séj roit me déplaire avec la soci trouve dans celui-ci: mais save quoi Clarens me plait pour lu C'est que je m'y sens vraiment pagne, & que c'est presque la fois que j'en ai pu dire autant. de ville ne savent point aimei pagne; ils ne savent pas mêm à peine quand ils y sont, sav

qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent : ils sont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire? Les habitans de Paris qui croient aller à la campagne n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux esprits, les auteurs, les parasites sont le cortege qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie y sont leur seule occupation (1). Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y sert les mêmes mets, avec le même appareil ; ils n'y font que les mêmes choses ; autant valoit y rester ; car quelque riche qu'on puisse être & quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, & l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété qui leur est si chére, ils la fuient ; ils ne connoissent jamais

(1) Il y faut ajouter la chasse. Encore la font-ils si commodément, qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse, il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

qu'une maniere de vivre, & s'en
nuient toujours.

Le travail de la campagne eſt ag
-ble à conſidérer, & n'a rien d'a
pénible en lui-même pour émouvo
compaſſion. L'objet de l'utilité pu
que & privée le rend intéreſſant;
puis, c'eſt la premiere vocation
l'homme, il rappelle à l'eſprit une i
agréable, & au cœur tous les char
de l'âge d'or. L'imagination ne r
point froide à l'aſpect du labourag
des moiſſons. La ſimplicité de la
paſtorale & champêtre a toujours q
que choſe qui touche. Qu'on rega
les prés couverts de gens qui fanen
chantent, & des troupeaux épars d
l'éloignement : inſenſiblement or
ſent attendrir ſans ſavoir pourq
Ainſi quelquefois encore la voix de
Nature amollit nos cœurs farouch
& quoiqu'on l'entende avec un reg
inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'
tend jamais ſans plaiſir.

J'avoue que la miſere qui couvre
champs en certains pays où le
blicain dévore les fruits de la ter
l'âpre avidité d'un fermier avare, l'
flexible rigueur d'un maître inhum
ôtent beaucoup d'attrait à ces tablea

Des chevaux étiques prêts d'expirer sous les coups, de malheureux paysans exténués de jeûne, excédés de fatigue, & couverts de haillons, des hameaux de masures offrent un triste spectacle à la vue ; on a presque regret d'être homme quand on songe aux malheureux dont il faut manger le sang. Mais quel charme de voir de bons & sages régisseurs faire de la culture de leurs terres l'instrument de leurs bienfaits, leurs amusemens, leurs plaisirs ; verser à pleines mains les dons de la Providence ; engraisser tout ce qui les entoure, hommes & bestiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers ; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit une fête continuelle ! Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître ? On oublie son siecle & ses contemporains ; on se transporte au tems des Patriarches ; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modestes, où les hommes étoient simples & vivoient contens ! O Rachel ! fille

charmante & si constamment aimée
heureux celui qui pour t'obtenir ne r
gretta pas quatorze ans d'esclavag
O douce éleve de Noëmi ! heureux
bon vieillard dont tu réchauffois l
pieds & le cœur ! Non, jamais la bea
té ne regne avec plus d'empire qu'a
milieu des soins champêtres. C'est
que les Graces sont sur leur trône, qu
la simplicité les pare, que la gaieté l
anime, & qu'il faut les adorer malg
soi. Pardon, Milord, je reviens
nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'au
tomne apprêtoient d'heureuses vendan
ges ; les premieres gelées en ont amer
l'ouverture (2) ; le pampre grillé lai
sant la grappe à découvert étale au
yeux les dons du pere Lycée, & sem
ble inviter les mortels à s'en empare
Toutes les vignes chargées de ce fru
bienfaisant que le Ciel offre aux info
tunés pour leur fairè oublier leur mis
re ; le bruit des tonneaux, des cuve
des légrefass (3) qu'on relie de tout

---

(2) On vendange fort tard dans le pays d
Vaud, parce que la principale récolte est en vi
blancs, & que la gelée leur est salutaire.

(3) Sorte de foudre ou de grand tonneau d
pays.

parts ; le chant des vendangeuses dont ces coteaux retentissent : la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir ; le rauque son des instrumens rustiques qui les anime au travail ; l'aimable & touchant tableau d'une allégresse générale qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil éleve au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle ; tout conspire à lui donner un air de fête, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient sçu joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrein consiste en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves, le pressoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils sont destinés. Mde. de Wolmar s'est chargée de la récolte ; le choix des ouvriers, l'ordre & la distribution du travail la regardent. Mde. d'Orbe préside aux festins de vendange & au salaire des journaliers selon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon

inspection à moi, est de faire observ
au pressoir les directions de Julie, do
la tête ne supporte pas la vapeur d
cuves, & Claire n'a pas manqué d'a
plaudir à cet emploi, comme étant tou
à-fait du ressort d'un buveur.

Les tâches ainsi partagées, le méti
commun pour remplir les vuides est c
lui de vendangeur. Tout le monde
sur pied de grand matin : on se rasser
ble pour aller à la vigne. Mde. d'Orb
qui n'est jamais assez occupée au gré
son activité, se charge pour surcroît
faire avertir & tancer les paresseu
& je puis me vanter qu'elle s'acquit
envers moi de ce soin avec une malig
vigilance. Quant au vieux Baron, ta
dis que nous travaillons tous, il
promene avec un fusil, & vient
tems en tems m'ôter aux vendangeu
pour aller avec lui tirer des grive
à quoi l'on ne manque pas de dire q
je l'ai secretement engagé, si bien q
j'en perds peu-à-peu le nom de phil
sophe pour gagner celui de fainéant
qui dans le fond n'en differe pas
beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens
vous marquer du Baron, que notre r
conciliation est sincere, & que W

mar a lieu d'être content de sa seconde épreuve (4). Moi de la haine pour le pere de mon amie ! Non, quand j'aurois été son fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus respectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bizarrerie de ses préjugés est étrange. Depuis qu'il est sûr que je ne saurois lui appartenir, il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse ; & pourvu que je ne sois pas son gendre, il se mettroit volontiers au-dessous

---

(4) Ceci s'entendra mieux par l'extrait suivant d'une lettre de Julie, qui n'est pas dans ce recueil.

" Voilà, me dit M. de Wolmar en me tirant „ à part, la seconde épreuve que je lui destinois. „ S'il n'eût pas caressé votre pere je me serois „ défié de lui. Mais, dis-je, comment concilier „ ces caresses & votre épreuve avec l'antipathie „ que vous avez vous-même trouvée entre eux ? „ Elle n'existe plus, reprit-il ; les préjugés de „ votre pere ont fait à St. Preux tout le mal „ qu'ils pouvoient lui faire : il n'en a plus rien „ à caindre, il ne les hait plus, il les plaint. „ Le Baron de son côté ne le craint plus ; il a „ le cœur bon, il sent qu'il lui a fait bien du „ mal, il en a pitié. Je vois qu'ils seront fort „ bien ensemble, & se verront avec plaisir. „ Aussi dès cet instant, je compte sur lui „ tout-à-fait.

de moi. La ſeule choſe que je ne puis lui pardonner, c'eſt quand nous ſommes ſeuls, de railler quelquefois le prétendu philoſophe ſur ſes anciennes leçons. Ces plaiſanteries me ſont ameres & je les reçois toujours fort mal; mais il rit de ma colere, & dit: allons tirer des grives, c'eſt aſſez pouſſer d'argumens. Puis il crie en paſſant: Claire, Claire! un bon ſouper à ton maître, car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à ſon âge il court les vignes avec ſon fuſil tout auſſi vigoureuſement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ſes railleries, c'eſt que devant ſa fille il n'oſe plus ſouffler, & la petite écoliere n'en impoſe gueres moins à ſon pere même qu'à ſon précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on eſt à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins deſtinés pour la vente & pour les proviſions ordinaires, leſquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec ſoin, la bienfaiſante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vigno-

des vins de tous les pays. Pour
, elle fait tordre la grappe quand
eſt mûre & la laiſſe flétrir au ſoleil
la ſouche ; pour l'autre, elle fait
pper le raiſin & trier les grains
nt de les jetter dans la cuve ; pour
utre, elle fait cueillir avant le lever
ſoleil du raiſin rouge, & le porter
cement ſur le preſſoir couvert en-
·de ſa fleur & de ſa roſée, pour en
imer du vin blanc ; elle prépare un
de liqueur en mêlant dans les ton-
ux du moût réduit en ſirop ſur le
, un vin ſec en l'empêchant de cu-
, un vin d'abſynthe pour l'eſtomac
, un vin muſcat avec des ſimples.
s ces vins différens ont leur apprêt
iculier ; toutes ces préparations
ſaines & naturelles : c'eſt ainſi
ne économe induſtrie ſupplée à la
rſité des terreins, & raſſemble vingt
nats en un ſeul.

ous ne ſauriez concevoir avec quel
, avec quelle gaieté tout cela ſe fait.
chante, on rit toute la journée, &

) En Suiſſe on boit beaucoup de vin d'ab-
e ; & en général, comme les herbes des
ont plus de vertu que dans les plaines, on
t plus d'uſage des infuſions.



le travail n'en va que mieux. Tout
dans la plus grande familiarité ; tout
monde eſt égal, & perſonne ne s'oubl
Les Dames ſont ſans airs, les payſanı
ſont décentes, les hommes badins
non groſſiers. C'eſt à qui trouvera
meilleures chanſons, à qui fera
meilleurs contes, à qui dira les me
leurs traits. L'union même engendre
folâtres querelles, & l'on ne s'agace n
tuellement que pour montrer comb
on eſt ſûr les uns des autres. On ne
vient point enſuite faire chez ſoi
Meſſieurs ; on paſſe aux vignes toute
journée ; Julie y a fait faire une l
où l'on va ſe chauffer quand on
froid, & dans laquelle on ſe réfugie
cas de pluie. On dine avec les payſ
& à leur heure, auſſi-bien qu'on t
vaille avec eux. On mange avec ap
tit leur ſoupe un peu groſſiere, m
bonne, ſaine & chargée d'excell
légumes. On ne ricane point orgu
leuſement de leur air gauche & de le
complimens ruſtauds ; pour les met
à leur aiſe on s'y prête ſans affectati
Ces complaiſances ne leur échapp
pas ; ils y ſont ſenſibles, & voy
qu'on veut bien ſortir pour eux de
place, ils s'en tiennent d'autant p

ontiers dans la leur. A dîner , on
ene les enfans, & ils passent le reste
la journée à la vigne. Avec quelle
: ces bons villageois les voient arri-
! O bienheureux enfans ! disent-ils
les pressant dans leurs bras robus-
, que le bon Dieu prolonge vos jours
: dépens des nôtres ! ressemblez à
: peres & meres, & soyez comme
: la bénédiction du pays ! Souvent en
geant que la plupart de ces hommes
: porté les armes, & savent manier
ɔée & le mousquet aussi-bien que la
ɔette & la houe; en voyant Julie au
ieu d'eux si charmante & si respec-
, recevoir, elle & ses enfans, leurs
chantes acclamations, je me rap-
le l'illustre & vertueuse Agrippine
ntrant son fils aux troupes de Ger-
nicus. Julie ! femme incomparable !
ɪs exercez dans la simplicité de la
privée le despotique empire de la
esse & des bienfaits : vous êtes pour
t le pays un dépôt cher & sacré que
ɪcun voudroit défendre & conserver
prix de son sang, & vous vivez plus
ement, plus honorablement au mi-
ɪ d'un peuple entier qui vous aime,
: les Rois entourés de tous leurs
lats.

Le soir on revient gaiement tous ensemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le tems de la vendange, & même le dimanche après le prêche du soir on se rassemble avec eux & l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne soupe jamais & se couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables & plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectoient étoit trop vain pour instruire le maître ni l'esclave : mais la douce égalité qui regne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous (6).

(6) Si de-là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puisse & qu'on veuille en sortir quelquefois ? Les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux ; les Rois sont malheureux

,e lieu d'assemblée est une salle à l'an-
ue avec une grande cheminée où l'on
t bon feu. La piece est éclairée de
is lampes, auxquelles M. de Wol-
ır a seulement fait ajouter des capu-
ons de fer-blanc, pour intercepter la
née & réfléchir la lumiere. Pour pré-
ıir l'envie & les regrets on tâche de
rien étaler aux yeux de ces bonnes
ıs qu'ils ne puissent retrouver chez
x, de ne leur montrer d'autre opu-
ıce que le choix du bon dans les cho-
communes & un peu plus de lar-
se dans la distribution. Le souper est
vi sur deux longues tables. Le luxe
l'appareil des festins n'y sont pas,
is l'abondance & la joie y sont. Tout
monde se met à table, maîtres, jour-
liers, domestiques; chacun se leve in-
féremment pour servir, sans exclu-
n, sans préférence, & le service se

---

ce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens,
ıt on sort plus aisément, offrent des plaisirs
dessus & au-dessous de soi; ils étendent aussi
lumieres de ceux qui les remplissent, en leur
ınant plus de préjugés à connoître & plus de
rés à comparer. Voilà, ce me semble, la
ıcipale raison pourquoi c'est généralement
s les conditions médiocres, qu'on trouve les
nmes les plus heureux & du meilleur sens.

fait toujours avec grace & avec plaisir. On boit à discrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence des maîtres si respectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne soit à son aise & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

Je me prévaux aussi des plaisirs du pays & de la saison. Je reprends la liberté de vivre à la Valaisane, & de boire assez souvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux cousines. Elles se chargent de mesurer ma soif à mes forces, & de ménager ma raison. Qui sait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du repas donnent plus de force au vin versé de ces mains chéries, je laisse exhaler mes transports sans contrainte; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la présence du sage Wolmar. Je ne crains point que son œil éclairé lise au fond de mon cœur; & quand un tendre souvenir y veut renaître, un regard

;ard de Claire lui donne le change,
regard de Julie m'en fait rougir.
Après le souper, on veille encore une
ure ou deux en teillant du chanvre;
acun dit sa chanson tour-à-tour.
ıelquefois les vendangeuses chantent
chœur toutes ensemble, ou bien
ernativement à voix seule & en re-
in. La plupart de ces chansons sont
vieilles romances dont les airs ne
ıt pas piquans; mais ils ont je ne
s quoi d'antique & de doux qui tou-
: à la longue. Les paroles sont sim-
s, naïves, souvent tristes; elles plai-
t pourtant. Nous ne pouvons nous
pêcher, Claire de sourire, Julie de
ıgir, moi de soupirer, quand nous
rouvons dans ces chansons des tours
les expressions dont nous nous som-
s servis autrefois. Alors en jettant
yeux sur elles, & me rappellant
tems éloignés, un tressaillement
prend, un poids insupportable me
ıbe tout-à-coup sur le cœur, & me
se une impression funeste qui ne
face qu'avec peine. Cependant je
ıve à ces veillées une sorte de char-
que je ne puis vous expliquer, &
m'est pourtant fort sensible. Cette
nion des différens états, la simpli-

cité de cette occupation, l'idée de d
laſſement, d'accord, de tranquillit
le ſentiment de paix qu'elle porte
l'ame, a quelque choſe d'attendriſſa
qui diſpoſe à trouver ces chanſons pl
intéreſſantes. Ce concert de voix
femmes n'eſt pas non plus ſans do
ceur. Pour moi, je ſuis convaincu q
de toutes les harmonies, il n'y en
point d'auſſi agréable que le chant
l'uniſſon, & que s'il nous faut des a
cords, c'eſt parce que nous avons
goût dépravé. En effet, toute l'harm
nie ne ſe trouve-t-elle pas dans un ſ
quelconque, & qu'y pouvons-no
ajouter ſans altérer les proportions q
la nature a établies dans la force re
tive des ſons harmonieux? En d
blant les uns & non pas les autres,
ne les renforçant pas en même rapp
n'ôtons-nous pas à l'inſtant ces
portions? La nature a tout fa
mieux qu'il étoit poſſible; mais
voulons mieux faire encore, &
gâtons tout.

Il y a une grande émulation po
travail du ſoir auſſi-bien que pou
de la journée, & la filouterie
voulois employer m'attira hier u
affront. Comme je ne ſuis pas d

:oits à teiller & que j'ai ſouvent des
tractions, ennuyé d'être toujours no-
pour avoir fait le moins d'ouvrage,
tirois doucement avec le pied des
enevottes de mes voiſins pour groſſir
on tas; mais cette impitoyable Mde.
Orbe s'en étant apperçue, fit ſigne à
lie, qui m'ayant pris ſur le fait, me
ıça ſévérement. Monſieur le fripon,
: dit-elle tout haut, point d'injuſtice,
ème en plaiſantant; c'eſt ainſi qu'on
ccoutume à devenir méchant tout
bon, & qui pis eſt, à plaiſanter
core.

Voilà comment ſe paſſe la ſoirée.
ıand l'heure de la retraite approche,
le. de Wolmar dit, allons tirer le
ı d'artifice. A l'inſtant, chacun prend
ı paquet de chenevottes, ſigne ho-
rable de ſon travail; on les porte en
omphe au milieu de la cour, on les
ſemble en un tas, on en fait un tro-
ée, on y met le feu; mais n'a pas
: honneur qui veut; Julie l'adjuge,
préſentant le flambeau à celui ou
lle qui a fait ce ſoir-là le plus d'ou-
ıge; fût-ce elle-même, elle ſe l'at-
bue ſans façon. L'auguſte cérémonie
accompagnée d'acclamations & de
ttemens de mains. Les chenevottes

font un feu clair & brillant qui s'éleve jufqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on faute, on rit. Enfuite on offre à boire à toute l'affemblée; chacun boit à la fanté du vainqueur & va fe coucher content d'une journée paffée dans le travail, la gaieté, l'innocence, & qu'on ne feroit pas fâché de recommencer le lendemain, le furlendement, & toute fa vie.

LETTRE VIII.

DE SAINT PREUX

A M. DE WOLMAR.

JOUISSEZ, cher Wolmar, du fruit de vos foins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris; jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté; jamais ame reconnoiffante & fenfible ne fentit ce que vous m'avez infpiré. La mienne avoit perdu fon reffort, fa

vigueur, son être; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainsi qu'au bonheur : je vous dois cette vie morale à laquelle je me sens renaître. O mon bienfaicteur! ô mon pere! En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foiblesse & mes craintes? Jusqu'à présent je me suis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel & décourageant pour la vertu; graces au Ciel, graces à vous, il est passé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri seulement, parce que vous me le dites, mais parce que je le sens. Je n'ai plus besoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a falu séparer de vous & d'elle pour savoir ce que je pouvois être sans votre appui. C'est loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Mde. d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoissiez toutes mes foiblesses, mais

je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'est ma derniere faute; je m'en sens déjà si loin que je n'y songe point sans fierté; mais l'instant en est si près encore que je ne puis l'avouer sans peine. Vous qui sçûtes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit le repentir.

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je serai donc à vous? J'éleverai donc vos enfans? L'aîné des trois élevera les deux autres? Avec quelle ardeur je l'ai desiré! Combien l'espoir d'être trouvé digne d'un si cher emploi redoubloit mes soins pour répondre aux vôtres! combien de fois j'osai montrer là-dessus mon empressement à Julie! Qu'avec plaisir j'interprétois souvent en ma faveur vos discours & les siens! Mais quoiqu'elle fût sensible à mon zele & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer assez précisément dans mes vues pour oser en parler plus ouvertement. Je sentis qu'il faloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre estime. Je n'ai point été trompé dans

mon espoir : mes amis, croyez-moi, vous ne serez point trompés dans le vôtre.

Vous savez qu'à la suite de nos conversations sur l'éducation de vos enfans, j'avois jetté sur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'est venu de nouvelles réflexions sur le même sujet, & j'ai réduit le tout en une espece de systême que je vous communiquerai quand je l'aurai bien digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'est qu'après notre arrivée à Rome que j'espere pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce systême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en est que la suite & le développement ; car tout consiste à ne pas gâter l'homme de la Nature en l'appropriant à la société.

J'ai recouvré ma raison par vos soins ; redevenu libre & sain de cœur, je me sens aimé de tout ce qui m'est cher ; l'avenir le plus charmant se présente à moi ; ma situation devroit être délicieuse, mais il est dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du sort de mon illustre ami ; c'est moi

pour ainsi dire qui dois en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait si souvent pour moi ? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie ? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons, mais pour savoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre sagesse ! Ah ! si je puis voir un jour Edouard heureux ; si selon son projet & le vôtre, nous nous rassemblons tous pour ne plus nous séparer, quel vœu me restera-t-il à faire ? Un seul, dont l'accomplissement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de personne au monde ; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouse, & compte en secret vos bienfaits.



LETTRE IX.

DE SAINT PREUX

A MDE. D'ORBE.

OU êtes-vous, charmante cousine? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez consolé tant de fois? Venez, qu'il verse aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de sa derniere erreur. N'est-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & fait-il se reprocher encore les torts qu'il vous a confessés? Non, je ne suis plus le même, & ce changement vous est dû : c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ses prémices; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte, qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître, recevez ses derniers soupirs!

L'eussiez-vous jamais pensé? Le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même, fut celui où je

me séparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenses dettes de l'amitié, en m'arrachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaicteur, un sage, qui, feignant d'avoir besoin de mes soins, mettoit le succès des siens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse, je consacrois l'autre à la justifier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçut si long-tems tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faisois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendrissement des adieux, & nous voulions partir sans être apperçus : mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme-de-chambre au guet, en vous voyant venir au-devant de nous, en entrant & trouvant une

table à thé préparée, le rapport des circonſtances me fit ſonger à d'autres tems ; & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me ſentis ſi différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'eſpérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne ſcene de Beſançon. Jamais je ne m'étois ſenti tant de courage ; je me faiſois une gloire de vous le montrer ; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois en vous quittant de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage, je me fortifiois de votre eſtime, & peut-être vous euſſai-je dit adieu d'un œil ſec, ſi vos larmes coulant ſur ma joue n'euſſent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré ſur-tout de ceux que votre amitié m'impoſe, & bien réſolu d'employer le reſte de ma vie à la mériter. Edouard paſſant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté ; & je connus par ſa juſte rigueur à blâmer tant de foibleſſes, qu'il craignoit peu

de les imiter. Cependant il feig
d'avoir cette crainte ; il me pa
avec inquiétude de ſon voyage de R
& des indignes attachemens qu
rappelloient malgré lui ; mais je ju
facilement qu'il augmentoit ſes prc
dangers pour m'en occuper davant
& m'éloigner d'autant plus de
auxquels j'étois expoſé.

Comme nous approchions de V
neuve, un laquais qui montoit un
vais cheval, ſe laiſſa tomber &
une légere contuſion à la tête.
maître le fit ſaigner & voulut cou
là cette nuit. Ayant dîné de b
heure, nous prîmes des chevaux
aller à Bex voir la Saline, & M
ayant des raiſons particulieres qu
rendoient cet examen intéreſſan
pris les meſures & le deſſin du bâti
de graduation ; nous ne rentrâm
Villeneuve qu'à la nuit. Après le
per, nous causâmes en buvan
punch, & veillâmes aſſez tard. C
alors qu'il m'apprit quels ſoins
toient confiés, & ce qui avoit ét
pour rendre cet arrangement pr
ble. Vous pouvez juger de l'effe
fit ſur moi cette nouvelle ; une
converſation n'amenoit pas le

meil. Il falut pourtant enfin ſe coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aſpect, je ſentis une impreſſion que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus ſi vivement frappé que je crus redevenir à l'inſtant tout ce que j'étois alors; dix années s'effacerent de ma vie & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas! cette erreur fut courte, & le ſecond inſtant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles triſtes réflexions ſuccéderent à ce premier enchantement! Quelles comparaiſons douloureuſes s'offrirent à mon eſprit! Charmes de la premiere jeuneſſe, délices des premieres amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & ſurchargé de lui-même? O tems! tems heureux, tu n'es plus! J'aimois, j'étois aimé. Je me livrois dans la paix de l'innocence aux tranſports d'un amour partagé: je ſavourois à longs traits le délicieux ſentiment qui me faiſoit vivre. La douce vapeur de l'eſpérance enivroit mon cœur. Une extaſe, un raviſſement, un délire abſorboit toutes mes facultés. Ah! ſur

les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abymes devant les yeux, quel être au monde jouissoit d'un sort comparable au mien? .... Et je pleurois! & je me trouvois à plaindre! & la tristesse osoit approcher de moi! .... que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout possédé, tout perdu? .... J'ai bien mérité ma misere, puisque j'ai si peu senti mon bonheur! .... Je pleurois alors? .... Tu pleurois? .... Infortuné, tu ne pleures plus .... tu n'as pas même le droit de pleurer .... Que n'est-elle morte! osai-je m'écrier dans un transport de rage; oui, je serois moins malheureux; j'oserois me livrer à mes douleurs; j'embrasserois sans remords sa froide tombe; mes regrets seroient dignes d'elle; je dirois: elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémissemens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage.... J'aurois au moins l'espoir de la rejoindre.... Mais elle vit: elle est heureuse! .... Elle vit, & sa vie est ma mort, & son bonheur est mon supplice, & le Ciel après me l'avoir arrachée, m'ôte jusqu'à la douceur de la regretter! .... Elle vit, mais non pas pour moi; elle

vit pour mon désespoir. Je suis cent fois plus loin d'elle, que si elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces tristes idées. Elles me suivirent durant mon sommeil & le remplirent d'images funebres. Les ameres douleurs, les regrets, la mort se peignirent dans mes songes, & tous les maux que j'avois soufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une seconde fois. Un rêve sur-tout, le plus cruel de tous, s'obstinoit à me poursuivre, & de fantôme en fantôme, toutes leurs apparitions confuses finissoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mere de votre amie dans son lit expirante, & sa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baisant ses mains & recueillant ses derniers soupirs. Je revis cette scene que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne sortira jamais de mon souvenir. O ma mere! disoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte! Ah! reprenez vos bienfaits, sans vous il n'est pour moi qu'un don funeste. Mon enfant, répondit sa tendre mere..... il faut remplir son sort......Dieu est juste.....

tu feras mere à ton tour..... elle ne put achever........ Je voulus lever les yeux fur elle, je ne la vis plus; je vis Julie à fa place ; je la vis, je la reconnus, quoique fon vifage fût couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élance pour écarter le voile ; je ne pus l'atteindre ; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite, & fais un nouvel effort; cet effort me réveille : je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de fueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur fe diffipe, l'épuifement me rendors; le même fonge me rend les mêmes agitations; je m'éveille & me rendors une troifieme fois. Toujours ce fpectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échape à mes mains & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut fi forte que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, fans favoir ce que je faifois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé

comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de fantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement: après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre; j'entre brusquement dans celle d'Edouard: j'ouvre son rideau & me laisse tomber sur son lit en m'écriant hors d'haleine: C'en est fait, je ne la verrai plus! Il s'éveille en sursaut, il saute à ses armes, se croyant surpris par un voleur. A l'instant, il me reconnoît; je me reconnois moi-même, & pour la seconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir, me remettre & parler. Sitôt qu'il sçut de quoi il s'agissoit, il voulut tourner la chose en plaisanterie; mais voyant que j'étois vivement frappé & que cette impression ne seroit pas facile à détruire il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon estime, me dit-il assez durement; si

j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme; mais vous n'êtes rien. Ah! lui dis-je, il est trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle : je ne la reverrai jamais ; je ne suis plus rien. Il sourit, & m'embrassa. Tranquillisez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y consentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes. En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon & nous partîmes.

Nous marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve, que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cents pas de la grille Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart; vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas besoin d'explication. Allez, visionnaire,

ajouta-t-il en me ferrant la main, allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment ! Hâtez-vous, je vous attends ; mais fur-tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tiffu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit? Je partis fans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maifon. Quel perfonnage allois-je faire? Comment ofer me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs, & fupporter le regard méprifant du généreux Wolmar? Plus j'approchois, plus ma frayeur me paroiffoit puérile, & mon extravagance me faifoit pitié. Cependant un noir preffentiment m'agitoit encore, & je ne me fentois point raffuré. J'avançois toujours quoique lentement, & j'étois déjà près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Elyfée. N'en voyant fortir perfonne, je fis le tour en-dehors, & j'allai par le rivage côtoyer la voliere autant qu'il me fut poffible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler tou-

tes deux, &, ſans qu'il me fût poſſible de diſtinguer un ſeul mot, je trouvai dans le ſon de votre voix je ne ſais quoi de languiſſant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la ſienne un accent affectueux & doux à ſon ordinaire, mais paiſible & ſerein, qui me remit à l'inſtant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me ſentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines alarmes. En ſongeant que je n'avois qu'une haie & quelques buiſſons à franchir pour voir pleine de vie & de ſanté celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimeres, & je me déterminai ſans peine à repartir, même ſans la voir. Claire, je vous le jure, non-ſeulement je ne la vis point, mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule juſqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au-deſſus d'un ſonge.

Voilà, chere couſine, ce que j'avois à vous dire, & le dernier aveu qui me reſtoit à vous faire. Le détail du reſte de notre voyage n'a plus rien d'in-

téressant ; il me suffit de vous protester que depuis lors non-seulement Milord est content de moi ; mais que je le suis encore plus moi-même qui sens mon entiere guérison, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laisser une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vues. Quand il me demanda si le voile étoit levé, je l'affirmai sans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, cousine, il est levé pour jamais ce voile dont ma raison fut long-tems offusquée. Tous mes transports inquiets sont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus cheres que jamais ; mais mon cœur ne distingue plus l'une de l'autre, & ne sépare point les inséparables.

Nous arrivâmes avant-hier à Milan. Nous en repartons après-demain. Dans huit jours nous comptons d'être à Rome, & j'espere d'y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes personnes qui troublent depuis si long-tems le repos du plus grand des hommes ! O Julie ! ô Claire ! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE X.

DE MDE. D'ORBE A SAINT PREUX.

NOUS attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas beſoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaiſir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'eſt que de toute la maiſon je ſuis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureuſement paſſé les Alpes ; moi, j'ai ſongé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai paſſé à tout le monde quelques ſoliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que ſe moquer de vous : mais Julie n'a pu ſe rappeller les derniers momens de ſa mere ſans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de

tre rêve, que ce qui ranimoit ses
uleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon
er maître, que je ne suis plus sur-
ise de vous voir en continuelle admi-
tion de vous-même, toujours ache-
nt quelque folie, & toujours com-
ençant d'être sage ; car il y a long-
ms que vous passez votre vie à vous
procher le jour de la veille, & à vous
plaudir pour le lendemain.

Je vous avoue aussi que ce grand
fort de courage, qui, si près de nous
ous a fait retourner comme vous étiez
enu, ne me paroit pas aussi merveil-
ux qu'à vous. Je le trouve plus vain
ue sensé, & je crois qu'à tout prendre
imerois autant moins de force avec
n peu plus de raison. Sur cette ma-
ere de vous en aller, pourroit-on
ous demander ce que vous êtes venu
ire ? Vous avez eu honte de vous
ontrer, & c'étoit de n'oser vous mon-
er qu'il faloit avoir honte ; comme si
douceur de voir ses amis n'effaçoit
as cent fois le petit chagrin de leur
illerie ! N'étiez-vous pas trop heu-
eux de venir nous offrir votre air effaré
our nous faire rire ? Hé bien donc !
e ne me suis pas moquée de vous alors ;

mais je m'en moque tant plus aujourd'hui ; quoique n'ayant pas le plaifir de vous mettre en colere, je ne puiffe pas rire de fi bon cœur.

Malheureufement, il y a pis encore: c'eft que j'ai gagné toutes vos terreurs fans me raffurer comme vous. Ce rêve a quelque chofe d'effrayant qui m'inquiete & m'attrifte malgré que j'en aye. En lifant votre lettre, je blâmois vos agitations ; en la finiffant, j'ai blâmé votre fécurité. L'on ne fauroit voir à la fois pourquoi vous étiez fi ému, & pourquoi vous êtes devenu fi tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus triftes preffentimens jufqu'au moment où vous avez pu les détruire & ne l'avez pas voulu ? Un pas, un gefte, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez alarmé fans raifon, vous vous êtes raffuré de même ; mais vous m'avez tranfmis la frayeur que vous n'avez plus, & il fe trouve qu'ayant eu de la force une feule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre, un ferrement de cœur ne m'a pas quittée ; je n'approche point de Julie fans trembler de la perdre. A chaque inftant je crois voir fur fon vifage la pâleur de la mort, &

& ce matin la preſſant dans mes bras, je me ſuis ſentie en pleurs ſans ſavoir pourquoi. Ce voile ! ce voile ! ... Il a je ne ſais quoi de ſiniſtre qui me trouble chaque fois que j'y penſe. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter ſans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus déſormais un moment de contentement, que je ne vous revoie auprès d'elle. Convenez auſſi qu'après avoir ſi long-tems parlé de philoſophie, vous vous êtes montré philoſophe à la fin bien mal-à-propos. Ah ! rêvez, & voyez vos amis; cela vaut mieux que de les fuir & d'être un ſage.

Il paroit par la lettre de Milord à M. de Wolmar, qu'il ſonge ſérieuſement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura pris ſon parti là-bas, & que ſon cœur ſera décidé, revenez tous deux heureux & fixés; c'eſt le vœu de la petite communauté, & ſur-tout celui de votre amie,

Claire d'Orbe.

P. S. Au reſte, s'il eſt vrai que vous n'avez rien entendu de notre converſation dans l'Eliſée, c'eſt peut-être tant mieux pour vous; car vous me ſavez aſſez alerte pour voir les

gens ſans qu'ils m'apperçoivent, & aſſez maligne pour perſiffler les écouteurs.

LETTRE XI.

DE M. DE WOLMAR

A SAINT PREUX.

J'ECRIS à Milord Edouard, & je lui parle de vous ſi au long, qu'il ne me reſte en vous écrivant à vous-même qu'à vous renvoyer à ſa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté; mais vous appeller dans ma famille; vous traiter en frere, en ami; faire votre ſœur de celle qui fut votre amante; vous remettre l'autorité paternelle ſur mes enfans; vous confier mes droits après avoir uſurpé les vôtres; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, ſi vous juſtifiez ma conduite & mes ſoins, vous m'aurez aſſez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon eſtime, honorez-moi par vos vertus.

Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être ſurpris de vous voir frappé d'un ſonge, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me ſemble que pour un homme à ſyſtêmes, ce n'eſt pas une ſi grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'eſt moins l'effet de votre ſonge que ſon eſpece, & cela par une raiſon fort différente de celle que vous pourriez penſer. Un tyran fit autrefois mourir un homme, qui dans un ſonge avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raiſon qu'il donna de ce meurtre, & faites-vous en l'application. Quoi ! vous allez décider du ſort de votre ami, & vous ſongez à vos anciennes amours ! Sans les converſations du ſoir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Penſez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous ſongerez moins la nuit à ce qui s'eſt fait à Vevai.

La Fanchon eſt malade ; cela tient ma femme occupée & lui ôte le tems de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui ſupplée volontiers à ce ſoin. Heureux jeune homme ! tout conſpire à votre bonheur ; tous les prix de la vertu

vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits, n'en chargez perſonne que vous-même; c'eſt de vous ſeul que je l'attends.

LETTRE XII.

DE SAINT PREUX A M. DE WOLMAR.

QUE cette lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond ſecret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ? O mon ſage & bienfaiſant ami! que n'ai-je tous vos conſeils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur! Jamais je n'eus ſi grand beſoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuiſit tant au peu que j'en ai. Ah! où ſont vos ſoins paternels ? Où ſont vos leçons, vos lumieres ? Que deviendrai-je ſans vous ? Dans ce moment de criſe, je donnerois tout l'eſ-

poir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me ſuis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes juſqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquiſe. Après l'avoir vue, effrayé de ſa beauté, de ſon adreſſe, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de ſon ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'eſtime & l'admiration qu'elle m'avoit inſpirée ; en relâchant ſon plus fort attachement par l'autre, j'eſpérois les rompre enfin tous les deux.

Il ſe prêta d'abord à mon projet ; il outra même la complaiſance, & voulant peut-être punir mes importunités ar un peu d'alarmes, il affecta pour aure encore plus d'empreſſement qu'il : croyoit en avoir. Que vous dirai-je 'jourd'hui ? Son empreſſement eſt toujrs le même, mais il n'affecte plus n. Son cœur épuiſé par tant de coms s'eſt trouvé dans un état de foiſſe dont elle a profité. Il feroit dife à tout autre de feindre long-tems l'amour auprès d'elle ; jugez pour iet même de la paſſion qui la con-

fume. En vérité l'on ne peut voir cette infortunée fans être touché de fon air & de fa figure ; une impreffion de langueur & d'abattement qui ne quitte point fon charmant vifage, en éteignant la vivacité de fa phifionomie, la rend plus intéreffante ; &, comme les rayons du foleil échappés à travers les nuages , fes yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modeftie : en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore ; enfin je dois dire à la juftification de mon ami que je ne connois que deux hommes au monde qui puiffent refter fans rifque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar ! je le vois, je le fens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en fongeant jufqu'où fon égarement peut lui faire oublier ce qu'il eft & ce qu'il fe doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait méprifer l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrêmité, & ne lui faffe braver encore les loix facrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomfton faire un tel mariage ! . . . . . vous concevez ! . . . . . fous les yeux de fon

!..... qui le permet !.... qui le
ffre !....& qui lui doit tout!.....
audra qu'il m'arrache le cœur de sa
in avant de la profaner ainsi.
Cependant, que faire ? Comment
comporter ? Vous connoissez sa
lence. On ne gagne rien avec lui
les discours, & les siens depuis
elque tems ne sont pas propres à cal-
r mes craintes. J'ai feint d'abord de
pas l'entendre. J'ai fait indirecte-
nt parler la raison en maximes gé-
rales : à son tour il ne m'entend
nt. Si j'essaie de le toucher un peu
s au vif, il répond des sentences,
croit m'avoir réfuté. Si j'insiste, il
nporte, il prend un ton qu'un ami
rroit ignorer, & auquel l'amitié ne
: point répondre. Croyez que je ne
s en cette occasion ni craintif, ni ti-
de ; quand on est dans son devoir,
n'est que trop tenté d'être fier ; mais
ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de
issir, & de fausses tentatives peu-
nt nuire aux meilleurs moyens. Je
ose presque entrer avec lui dans au-
ne discussion ; car je sens tous les
irs la vérité de l'avertissement que
us m'avez donné, qu'il est plus fort
e moi de raisonnement, & qu'il ne

faut point l'enflammer par la diſpute.

Il paroît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiete. Comment avec tant de ſupériorité à tous égards un homme eſt rabaiſſé par un moment de foibleſſe ! Le grand, le ſublime Edouard a peur de ſon ami, de ſa créature, de ſon éleve ! il ſemble même, par quelques mots jettés ſur le choix de ſon ſéjour s'il ne ſe marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il ſait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O Wolmar ! je ferai mon devoir & ſuivrai par-tout mon bienfaiteur ! Si j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie ? Julie & ſon digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître ?

Vous m'avez dit ſouvent que les petites paſſions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin ; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire uſage de cette maxime. En effet la compaſſion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Edouard en cette occaſion, échappe à force de petiteſſe & devient preſque inattaquable : au lieu que le véritable amour eſt inſéparable de la généroſité,

: que par elle on a toujours ſur lui
uelque priſe. J'ai tenté cette voie in-
irecte, & je ne déſeſpere pas du ſuc-
ès. Ce moyen paroît cruel; je ne l'ai
ris qu'avec répugnance. Cependant,
out bien peſé, je crois rendre ſervice
Laure elle-même. Que feroit-elle dans
état auquel elle peut monter, qu'y
nontrer ſon ancienne ignominie? Mais
u'elle peut être grande en demeurant
e qu'elle eſt! Si je connois bien cette
trange fille, elle eſt faite pour jouir
le ſon ſacrifice, plus que du rang qu'elle
loit refuſer.

Si cette reſſource me manque, il
n'en reſte une de la part du Gouverne-
nent à cauſe de la Religion; mais ce
noyen ne doit être employé qu'à la
derniere extrêmité, & au défaut de
toute autre: quoi qu'il en ſoit, je
n'en veux épargner aucun pour préve-
nir une alliance indigne & déshonnête.
O reſpectable Wolmar! je ſuis jaloux
de votre eſtime durant tous les momens
de ma vie. Quoique puiſſe vous écrire
Edouard, quoique vous puiſſiez en-
tendre dire, ſouvenez-vous qu'à quel-
que prix que ce puiſſe être, tant que
mon cœur battra dans ma poitrine, ja-

mais *Lauretta Pisana* ne sera Ladi Bomston.

Si vous approuvez mes mesures, cette lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe, instruisez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangere. Faites de même en répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux cousines : si j'osois me fier davantage à mes lumieres, vous-même n'en sauriez jamais rien (1).

---

(1) Pour bien entendre cette lettre & la troisieme de la sixieme partie, il faudroit savoir les aventures de Milord Edouard ; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur (*a*).

(*a*) *Les aventures de Milord Edouard ont été ajoutées à cette édition.*

LETTRE XIII.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

LE courrier d'Italie sembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte ; c'est mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

Tu es prise, pauvre cousine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire si folle, ou plutôt si sage, n'a pu l'être jusqu'au bout ; te voilà dans les mêmes las (1)

(1) Je n'ai pas voulu laisser *lacs*, à cause de la prononciation genevoise remarquée par Mde.

mais *Lauretta Pisana* ne sera Ladi Bomston.

Si vous approuvez mes mesures, cette lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe, instruisez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangere. Faites de même en répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux cousines : si j'osois me fier davantage à mes lumieres, vous-même n'en sauriez jamais rien (1).

---

(1) Pour bien entendre cette lettre & la troisieme de la sixieme partie, il faudroit savoir les aventures de Milord Edouard ; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur (a).

(a) *Les aventures de Milord Edouard ont été ajoutées à cette édition.*

LETTRE XIII.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

LE courrier d'Italie fembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à caufe de lui. Ce n'eft pas moi qui ai fait cette jolie découverte ; c'eft mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jufqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'eft ordinairement l'heure où la pofte paffe.

Tu es prife, pauvre coufine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire fi folle, ou plutôt fi fage, n'a pu l'être jufqu'au bout ; te voilà dans les mêmes las (1)

(1) Je n'ai pas voulu laiffer *lacs*, à caufe de la prononciation genevoife remarquée par Mde.

dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conserver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire est-il donc venu ? Chére amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour savoir plaisanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des caresses. Et puis, quelle différence entre nous ! de quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je suis la cause & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un sentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque sujet de reconnoissance, & tout, jusqu'à ta foiblesse, est en toi l'ouvrage de ta vertu. C'est cela même qui me console & m'égaie. Il faloit me plaindre & pleurer de mes fautes ; mais on peut se moquer de la mauvaise honte qui te fait rougir d'un attachement aussi pur que toi.

Revenons au courrier d'Italie, & laissons un moment les moralités. Ce seroit trop abuser de mes anciens titres ; car il est permis d'endormir son auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien

---

d'Orbe, dans la Lettre cinquieme de la sixieme partie.

donc ! ce courrier que je fais ſi lentement arriver, qu'a-t-il rapporté ? Rien que de bien ſur la ſanté de nos amis, & de plus une grande lettre pour toi. Ah bon ! Je te vois déjà ſourire & reprendre haleine ; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien ſon prix encore, même après s'être fait deſirer ; car elle reſpire une ſi .... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & ſurement ce que j'allois dire n'en eſt pas une.

Avec cette lettre, il en eſt venu une autre de Milord Édouard pour mon mari, & beaucoup d'amitié pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues, que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Véſuve ...... Conçois-tu, ma chére, ce que cette vue a de ſi attrayant ? Revenus à Rome, Claire penſe, imagine .... Edouard eſt ſur le point d'épouſer .... non, graces au Ciel, cette indigne Marquiſe ; il marque, au contraire, qu'elle eſt fort mal. Qui donc ? .... Laure, l'aimable Laure ; qui .... mais pourtant....

quel mariage ! .... Notre ami n'en dit pas un mot. Auſſi-tôt après, ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que St. Preux nous reſtera.

Je t'avoue que ſon ſilence m'inquiete un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des ſituations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend gueres. Comment un homme auſſi vertueux a-t-il pu ſe prendre d'une paſſion ſi durable pour une auſſi méchante femme que cette Marquiſe ? Comment elle-même, avec un caractere violent & cruel, a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour auſſi vif pour un homme qui lui reſſembloit ſi peu; ſi tant eſt cependant qu'on puiſſe honorer du nom d'amour une fureur capable d'inſpirer des crimes ? Comment un jeune cœur auſſi généreux, auſſi tendre, auſſi déſintéreſſé que celui de Laure, a-t-il pu ſupporter ſes premiers déſordres ? Comment s'en eſt-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer ſon ſexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes a-t-il pu venir à bout d'en faire une ?

Dis-moi, ma Claire, désunir deux cœurs qui s'aimoient sans se convenir; joindre ceux qui se convenoient sans s'entendre; faire triompher l'amour de l'amour même; du sein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu; délivrer son ami d'un monstre, en lui créant, pour ainsi dire, une compagne... infortunée, il est vrai, mais aimable, honnête même, au moins si, comme je l'ose croire, on peut le redevenir: dis; celui qui auroit fait tout cela, seroit-il coupable? Celui qui l'auroit souffert, seroit-il à blâmer?

Ladi Bomston viendra donc ici? Ici, mon ange? Qu'en penses-tu? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant seul égara, quand tout concouroit à me bien conduire? Je m'avilis moins, il est vrai; mais me suis-je élevée comme elle? Ai-je évité tant de piéges & fait tant de sacrifices? Du dernier degré de la honte, elle a sçu remonter au premier degré de l'honneur; elle est plus respectable cent fois

que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible & vertueuse : que lui faut-il de plus pour nous ressembler ? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je espérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refusant de l'honorer ?

Hé bien, cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure, &, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Édouard ait fait ce mariage, & que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion ! l'opinion ! qu'on a de peine à secouer son joug ! toujours elle nous porte à l'injustice : le bien passé s'efface par le mal présent ; le mal passé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien ?

J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de St. Preux dans cette affaire. Il semble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma cousine. Il est incapable de lâcheté, mais il est foible . . . . . . trop d'indulgence pour les fautes d'un ami . . . . Non, m'a-t-il dit ; il a fait son devoir ; il le fera, je le sais ; je ne puis rien vous dire de plus ; mais St. Preux est un

honnête garçon. Je réponds de lui, vous en ferez contente...... Claire, il eft impoffible que Wolmar me trompe, & qu'il fe trompe. Un difours fi pofitif m'a fait rentrer en moi-même, j'ai compris que tous mes fcrupules ne venoient que de fauffe délicateffe, & que fi j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Ladi Bomfton plus digne de fon rang.

Mais laiffons un peu Ladi Bomfton & revenons à nous. Ne fens-tu point trop en lifant cette lettre que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien? Ne bat-il point à préfent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop femblable au mien? Ne fonge-t-il point au danger de vivre familierement avec un objet chéri? De le voir tous les ours? De loger fous le même toît? ịt fi mes erreurs ne m'ôterent point on eftime, mon exemple ne te fait-il en craindre pour toi? Combien dans os jeunes ans la raifon, l'amitié, ıonneur t'infpirerent pour moi de ıintes que l'aveugle amour me fit prifer! c'eft mon tour, maintenant, douce amie, & j'ai de plus pour faire écouter la trifte autorité de

e. Ecoute-moi donc
mps, de peur qu'après avoir
oitié de ta vie à déplorer mes
u ne passes l'autre à déplorer
es. Sur-tout, ne te fie plus à
ieté folâtre qui garde celles qui
ien à craindre, & perd celles
nt en danger. Claire! Claire!
moquois de l'amour une fois ;
c'est parce que tu ne le connois-
pas, & pour n'en avoir pas senti
traits, tu te croyois au-dessus de
atteintes. Il se venge, & rit à son
r. Apprends à te défier de sa trai-
esse joie, ou crains qu'elle ne te coûte
n jour bien des pleurs. Chére
mie, il est tems de te montrer à toi-
même ; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien
vue : tu t'es trompée sur ton caractere,
& n'as pas sçu t'estimer ce que tu va-
lois. Tu t'es fiée aux discours de la
Chaillot ; sur ta vivacité badine elle
te jugea peu sensible : mais un cœur
comme le tien étoit au-dessus de sa
portée. La Chaillot n'étoit pas faite
pour te connoître ; personne au mon-
de ne t'a bien connue, excepté moi
seule. Notre ami même a plutôt senti
que vu tout ton prix. Je t'ai laissé ton
erreur tant qu'elle a pu t'être utile ; à pré-
sent qu'elle te perdroit il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu ſenſible. Pauvre enfant, que tu t'abuſes ! ta vivacité même prouve le contraire. N'eſt-ce pas toujours ſur des choſes de ſentiment qu'elle s'exerce ? N'eſt-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjouement ? Tes railleries ſont des ſignes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre ; tu careſſes quand tu folâtres ; tu ris, mais ton rire pénetre l'ame ; tu ris, mais tu fais pleurer de tendreſſe, & je te vois preſque toujours ſérieuſe avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit ſi fort l'une à l'autre ? Où ſeroit entre nous le lien d'une amitié ſans exemple ? Par quel prodige un tel attachement ſeroit-il venu chercher par préférence un cœur ſi peu capable d'attachement ? Quoi ! celle qui n'a vécu que pour ſon amie ne ſait pas aimer ? Celle qui voulut quitter pere, époux, parens, & ſon pays pour la ſuivre ne ſait préférer l'amitié à rien ? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur ſenſible ? Couſine, je me ſuis laiſſée aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma ſenſibilité, de te rendre une amitié qui fût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné
ton caractere l'idée la plus biza
qu'une folle comme toi pût jamais co
cevoir ; c'eſt de te croire à la fois arder
te amie & froide amante. Ne pouvai
diſconvenir du tendre attachement do
tu te ſentois pénétrée, tu crus n'êt
capable que de celui-là. Hors ta Julie
tu ne penſois pas que rien pût t'émo
voir au monde ; comme ſi les cœu
naturellement ſenſibles pouvoient r
l'être que pour un objet, & que, r
ſachant aimer que moi, tu m'euſſes p
bien aimer moi-même. Tu demando
plaiſamment ſi l'ame avoit un ſexe
Non, mon enfant, l'ame n'a poi
de ſexe ; mais ſes affections les diſti
guent, & tu commences trop à le ſe
tir. Parce que le premier amant q
s'offrit ne t'avoit pas émue, tu cr
auſſi-tôt ne pouvoir l'être ; parce qu
tu manquois d'amour pour ton ſoup
rant, tu crus n'en pouvoir ſent
pour perſonne. Quand il fut ton mari
tu l'aimas pourtant, & ſi fort, qu
notre intimité même en ſouffrit ; cett
ame ſi peu ſenſible ſçut trouver à l'a
mour un ſupplément encore aſſez ter
dre pour ſatisfaire un honnête homme

Pauvre couſine ! c'eſt à toi déſormai

de résoudre tes propres doutes, &
est vrai,

(2) *Ch'un freddo amante è mal si*
amico (*a*).

j'ai grand'peur d'avoir maintenant
raison de trop pour compter sur
mais il faut que j'acheve de te di
dessus tout ce que je pense.

Je soupçonne que tu as aimé sa
savoir, bien plutôt que tu ne crois
du moins que le même penchan
me perdit t'eût séduite si je ne t'
prévenue. Conçois-tu qu'un senti
si naturel & si doux puisse tard
long-tems à naître? Conçois-tu
l'âge où nous étions, on puisse i
némment se familiariser avec un
homme aimable, ou qu'avec ta
conformité dans tous nos goûts,
ci seul ne nous eût pas été comm
Non, mon ange, tu l'aurois a
j'en suis sûre, si je ne l'eusse ai

(2) Ce vers est renversé de l'original
n'en déplaise aux belles Dames, le sens d
teur est plus véritable & plus beau.

(*a*) Qu'un froid amant est un peu sûr a
Metas

premiere. Moins foible & non m
fenfible, tu aurois été plus fage
moi, fans être plus heureufe. M
quel penchant eût pu vaincre da
ton ame honnéte l'horreur de la trah
fon & de l'infidélité? L'amitié te fau
des piéges de l'amour; tu ne vis pl
qu'un ami dans l'amant de ton amie
& tu rachetas ainfi ton cœur aux d
pens du mien.

Ces conjectures ne font pas mên
fi conjectures que tu penfes, & fi
voulois rappeller des tems qu'il fa
oublier, il me feroit aifé de trouv
dans l'intérêt que tu croyois ne pre
dre qu'à moi feule, un intérêt n
moins vif pour ce qui m'étoit che
N'ofant l'aimer, tu voulois que je l'
maffe; tu jugeas chacun de nous n
ceffaire au bonheur de l'autre, &
cœur, qui n'a point d'égal au mond
nous en chérit plus tendrement to
les deux. Sois fûre que fans ta prop
foibleffe tu m'aurois été moins indu
gente; mais tu te ferois reprochée fo
le nom de jaloufie une jufte févérit
Tu ne te fentois pas en droit de co
battre en moi le penchant qu'il eût fa
vaincre, & craignant d'être perfi
plutôt que fage, en immolant ton bo

ôtre, tu crus avoir assez fait
rtu.
ire, voilà ton histoire; voilà
ta tyrannique amitié me force
r gré de ma honte, & à te
de mes torts. Ne crois pas
que je veuille t'imiter en
e suis pas plus disposée à sui-
xemple, que toi le mien; &
n'as pas à craindre mes fau-
ii plus, graces au Ciel, tes
ndulgence. Quel plus digne
e à faire de la vertu que tu
ue, que de t'aider à la con-

donc te dire encore mon avis
it présent. La longue absence
naître n'a pas changé tes dis-
pour lui. Ta liberté recou-
son retour ont produit une
époque dont l'amour a sçu
Un nouveau sentiment n'est
ns ton cœur, celui qui s'y
ng-tems n'a fait que se met-
l'aise. Fiere d'oser te l'avouer
ne, tu t'es pressée de me le
aveu te sembloit presque né-
our le rendre tout-à-fait
; en devenant un crime pour
il cessoit d'en être un pour



toi, & peut-être ne t'es-tu livrée a
mal que tu combattois depuis tant d'an
nées que pour mieux achever de m'e
guérir.

J'ai senti tout cela, ma chére; je m
suis peu alarmée d'un penchant q
me servoit de sauve-garde, & que
n'avois point à te reprocher. Cet hiv
que nous avons passé tous ensemble a
sein de la paix & de l'amitié, m'a donn
plus de confiance encore, en voyan
que, loin de rien perdre de ta gaiet
tu semblois l'avoir augmentée. Je t'
vue tendre, empressée, attentive; ma
franche dans tes caresses, naïve da
tes jeux, sans mystere, sans ruse
toutes choses, & dans tes plus viv
agaceries la joie de l'innocence rép
roit tout.

Depuis notre entretien de l'Elisée
je ne suis plus si contente de toi. Je
trouve triste & rêveuse. Tu te pl
seule autant qu'avec ton amie; tu n'
pas changé de langage mais d'accen
tes plaisanteries sont plus timides;
n'oses plus parler de lui si souvent:
diroit que tu crains toujours qu'il
t'écoute, & l'on voit à ton inquiétu
que tu attends de ses nouvelles plut
que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne coufine, que tu ne fentes pas tout ton mal, & que le trait ne foit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, fonde bien ton cœur malade; dis-toi bien, je le répete, fi, quelque fage qu'on puiffe être, on peut fans rifque demeurer long-tems avec ce qu'on aime, & fi la confiance qui me perdit eft tout-à-fait fans danger pour toi; vous êtes libres tous deux; c'eft précifément ce qui rend les occafions plus fufpectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foibleffe qui cede aux remords, & je conviens avec toi qu'on eft toujours affez forte contre le crime; mais hélas! qui peut fe garantir d'être foible? Cependant, regarde les fuites, fonge aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée; comment peut-on mériter le refpect d'autrui fans en avoir pour foi-même, & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas fans effroi? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale & la Religion ne font rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueufe & chrétienne; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes; toi qui connois & fuis

d'autres regles que les jugemens
blics, ton premier honneur eſt c
que te rend ta conſcience, & c'eſt ce
là qu'il s'agit de conſerver.

Veux-tu ſavoir quel eſt ton tor
toute cette affaire? C'eſt, je te le
dis, de rougir d'un ſentiment hon
que tu n'as qu'à déclarer pour le r
dre innocent (3): mais avec toute
humeur folâtre, rien n'eſt ſi timide
toi. Tu plaiſantes pour faire la bra
& je vois ton pauvre cœur tout tr
blant. Tu fais avec l'amour dont tu fi
de rire, comme ces enfans qui ch
tent la nuit quand ils ont peur.
chére amie! Souviens-toi de l'av
dit mille fois, c'eſt la fauſſe honte
mene à la véritable, & la vertu ne
rougir que de ce qui eſt mal. L'am
en lui-même eſt-il un crime? N'e
pas le plus pur ainſi que le plus d
penchant de la nature? N'a-t-il pas u
fin bonne & louable? Ne dédaigne
pas les ames baſſes & rampantes? N
nime-t-il pas les ames grandes & f

(3) Pourquoi l'Editeur laiſſe-t-il les contin
les répétitions dont cette lettre eſt pleine, a
que beaucoup d'autres? Par une raiſon fort
ple, c'eſt qu'il ne ſe ſoucie point du tout que
lettres plaiſent à ceux qui feront cette queſt

tes ? N'anoblit-il pas tous leurs sentimens ? Ne double-t-il pas leur être ? Ne les éleve-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes ? Ah ! si pour être honnête & sage, il faut être inaccessible à ses traits, dis, que reste-t-il pour la vertu sur la terre ? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puisses te reprocher ? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme ? N'est-il pas libre ? Ne l'es-tu pas ? Ne mérite-t-il pas toute ton estime ? N'as-tu pas toute la sienne ? Ne feras-tu pas trop heureuse de faire le bonheur d'un ami si digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta personne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune ?

Je vois les petits scrupules qui t'arrêtent. Démentir une résolution prise & déclarée, donner un successeur au défunt, montrer sa foiblesse au public, épouser un aventurier ; car les ames basses, toujours prodigues de titres flétrissans, sauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raisons sur lesquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le justifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légiti-

mes ? Mais, je te prie, la honte eſt-
d'epouſer celui qu'on aime ou de l'air
ſans l'epouſer ? Voila le choix qui
reſte à faire. L'honneur que tu dois
défunt eſt de reſpecter aſſez ſa Ve
pour lui donner un mari plutôt qu
amant ; & ſi ta jeuneſſe te force à re
plir ſa place, n'eſt ce pas rendre enc
hommage à ſa mémoire, de choiſir
homme qui lui fut cher ?

Quant à l'inégalité, je croirois t
fenſer de combattre une objection ſi
vole, lorſqu'il s'agit de ſageſſe &
bonnes mœurs. Je ne connois d'iné
lité déshonorante que celle qui vi
du caractere ou de l'éducation. A qu
que état que parvienne un homme im
de maximes baſſes, il eſt toujours h
teux de s'allier à lui. Mais un hom
élevé dans des ſentimens d'honneur
l'égal de tout le monde, il n'y a po
de rang où il ne ſoit à ſa place. Tu
quel étoit l'avis de ton pere même qua
il fut queſtion de moi pour notre a
Sa famille, eſt honnête quoiqu'obſcu
Il jouit de l'eſtime publique, il la
rite. Avec cela fût-il le dernier des ho
mes, encore ne faudroit-il pas balanc
car il vaut mieux déroger à la noble
qu'à la vertu, & la femme d'un ch

bonnier eſt plus reſpectable que la maitreſſe d'un Prince.

J'entrevois bien encore une autre eſpece d'embarras dans la néceſſité de te déclarer la premiere ; car, comme tu dois le ſentir, pour qu'il oſe aſpirer à toi, il faut que tu le lui permettes ; & c'eſt un des juſtes retours de l'inégalité, qu'elle coûte ſouvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort grave, ſi je ne prenois ſoin de la lever ; j'eſpere que tu comptes aſſez ſur ton amie pour croire que ce ſera ſans te compromettre ; de mon côté je compte aſſez ſur le ſuccès pour m'en charger avec confiance ; car quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux ſur la difficulté de transformer une amie en maîtreſſe, ſi je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occaſion l'entrepriſe exige une grande habileté de ma patt. Je te propoſe donc de me laiſſer charger de cette négociation, afin que tu puiſſes te livrer au plaiſir que te fera ſon retour ; ſans myſtere, ſans regrets, ſans danger, ſans honte. Ah ! couſine, quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs ſi

bien faits l'un pour l'autre, & qui se confondent depuis si long-tems dans le mien ! Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible, ne soyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire; tu serviras encore ton amie en couronnant ton amour, & j'en serai plus sûre de mes propres sentimens, quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

Que si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis est, qu'à quelque prix que ce soit, nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs meres. Je te laisse le tems de réfléchir sur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Geneve, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lausanne & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'estimerois heureuse de l'aller voir, si je pouvois faire cas des plaisirs qu'on

achete aux dépens de ses amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne sais combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Geneve; mais quelque mérite que puisse avoir ton frere, je doute que ta belle-sœur soit plus heureuse avec sa dentelle de Flandre & ses étoffes des Indes, que nous dans notre simplicité. Je te charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon pere écrit au tien, & mon mari à la mere de l'épouse pour les en prier: voilà les lettres, donne-les, & soutiens l'invitation de ton crédit renaissant; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi: car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, cousine, un mot de tes nouvelles, & que je sache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne sais plus vivre si long-tems sans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mlle. Henriette se donnoit les airs d'écrire aussi de son

côté. Comme je veux que les enfans disent toujours ce qu'ils pensent, & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laissé la petite curieuse écrire tout ce qu'elle a voulu, sans y changer un seul mot. Troisieme lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'est pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là dispense-toi de l'y chercher plus long-tems, car tu ne la trouveras pas. Elle est adressée à Clarens; c'est à Clarens qu'elle doit être lue; arrange-toi là-dessus.

LETTRE XIV.

D'HENRIETTE A SA MERE.

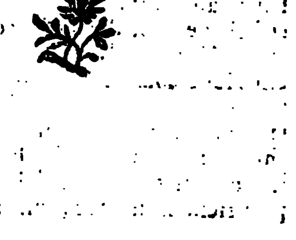
OU êtes-vous donc, Maman ? On dit que vous êtes à Geneve, & que c'est si loin, si loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre : voulez-vous donc faire aussi le tour du monde ? Mon petit papa est parti ce matin pour Etange; mon petit grand-papa est à la chasse; ma petite

maman vient de s'enfermer pour écrire ; il ne reste que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu ! je ne sais plus comment tout va ; mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la premiere. On s'ennuyoit déjà bien quand vous n'aviez plus personne à faire endêver. Oh ! c'est encore pis depuis que vous êtes partie ; car la petite maman n'est pas non plus de si bonne humeur que quand vous y êtes. Maman, mon petit Mali se porte bien, mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait sauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu si vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiser tout-à-fait, apportez à mon petit Mali quelque chose qui lui fasse plaisir. Pour l'appaiser, lui, vous aurez bien l'esprit de trouver aussi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu ! si notre bon ami étoit ici, comme il l'auroit déjà deviné ! mon bel éventail est tout brisé ; mon ajustement bleu n'est plus qu'un chiffon ; ma piece de blonde est en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, maman ; il faut

finir ma lettre, car la petite maman vient de finir la sienne & sort de son cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges; mais je n'ose le lui dire; mais en lisant ceci, elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne maman, que vous êtes méchante, si vous faites pleurer ma petite maman!

P. S. J'embrasse mon grand-papa, j'embrasse mes oncles, j'embrasse ma nouvelle tante & sa maman; j'embrasse tout le monde excepté vous. Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pas pour vous de si longs bras.

Fin de la cinquieme Partie.



LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

AVANT de partir de Lausanne, il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée ; non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée ; mais en refusant d'en être, tu me l'as rendu presque importun ; car quelle ressource y trouverai-je ? S'il est ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon

compte ; & s'il eſt agréable, j'aurai le regret de m'amuſer ſans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raiſons, crois-tu pour cela que je m'en contente ? Ma foi, couſine, tu te trompes bien fort, & c'eſt encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaiſe, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raiſon avec ton amie, & de réſiſter à ce qui lui fait plaiſir, ſans lui laiſſer même celui de gronder ? Quand tu aurois planté-là pour huit jours ton mari, ton ménage & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu ? Tu aurois fait une étourderie, il eſt vrai ; mais tu en vaudrois cent fois mieux ; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne ſeras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les Anges.

Malgré les mécontentemens paſſés, je n'ai pu ſans attendriſſement me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaiſir, ou du moins avec beaucoup de careſſes. J'attends pour te parler de mon frere que j'aie fait connoiſſance avec lui. Avec une aſſez belle figure, il a l'air empeſé du pays d'où il vient. Il eſt ſérieux & froid ; je lui trouve même un peu de

morgue : j'ai grand'peur pour la petite personne, qu'au lieu d'être un aussi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du seigneur & maître.

Mon pere a été si charmé de me voir, qu'il a quitté pour m'embrasser la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandre, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là ! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même?...... Jamais, jamais !.... il se fût fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a long-tems qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de courrier ? Si tu reçois de leurs lettres, j'espere que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, cousine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Geneve, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reste, je t'avertis que de maniere ou d'autre la noce ne se fera pas sans toi, & que si tu ne veux pas venir à Lausanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LETTRE II.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

A Merveille, ſœur prêcheuſe ! mais tu comptes un peu trop, ce me ſemble, ſur l'effet ſalutaire de tes ſermons : ſans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie ; & celui que j'ai reçu hier au ſoir, loin de m'exciter au ſommeil, me l'a ôté durant la nuit entiere. Gare la paraphraſe de mon argus, s'il voit cette lettre ! mais j'y mettrai bon ordre & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois ſur tes droits ; il vaut mieux ſuivre ma tête ; & puis, pour avoir l'air plus modeſte & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du courrier d'Italie. Le pis-aller, ſi

cela m'arrive, sera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Ladi Bomston.

Je m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerois pas plus à St. Preux de se laisser prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi de le reconnoitre. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Pisana* dans sa maison! la souffrir auprès d'elle! eh! mon enfant, y penses-tu? Quelle douceur cruelle est cela? Ne sais-tu pas que l'air qui t'entoure est mortel à l'infamie? La pauvre malheureuse oseroit-elle mêler son haleine à la tienne? Oseroit-elle respirer près de toi? Elle y seroit plus mal à son aise qu'un possédé touché par des reliques; ton seul regard la feroit rentrer en terre; ton ombre seule la tueroit.

Je ne méprise point Laure, à Dieu ne plaise: au contraire, je l'admire & la respecte d'autant plus qu'un pareil retour est héroïque & rare. En est-ce assez pour autoriser les comparaisons basses avec lesquelles tu t'oses profaner toi-même; comme si dans ses plus grandes foiblesses le véritable amour ne gardoit pas la personne, & ne rendoit

pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends, & je t'excuſe. Les objets éloignés & bas ſe confondent maintenant à ta vue ; dans ta ſublime élévation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité ſait mettre à profit juſqu'à ta vertu.

Hé bien ! que ſert tout cela ? Les ſentimens naturels en reviennent-ils moins ? L'amour-propre en fait-il moins ſon jeu ? Malgré toi tu ſens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la voudrois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille ! & depuis quand l'opprobre du vice n'eſt-il que dans l'opinion ? Quelle ſociété conçois-tu poſſible avec une femme devant qui l'on ne ſauroit nommer la chaſteté, l'honnêteté, la vertu, ſans lui faire verſer des larmes de honte, ſans ranimer ſes douleurs, ſans inſulter preſque à ſon repentir ? Crois-moi, mon ange, il faut reſpecter Laure & ne la point voir. La fuir eſt un égard que lui doivent d'honnêtes femmes ; elle auroit trop à ſouffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne ſe doit point faire ? N'eſt-ce pas te dire qu'il ne ſe fera point ?.... Notre ami, dis-tu, n'en parle pas;

dans sa lettre? . . . . . . Dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit? . . . . . . Et tu dis que cette lettre est fort longue? . . . Et puis vient le discours de ton mari. . . . il est mysterieux, ton mari! . . . . vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence; mais . . . . . . son sentiment, au reste, n'étoit pas ici fort nécessaire . . . . . sur-tout pour toi qui as vu la lettre . . . . . . ni pour moi qui ne l'ai pas vue . . . . car je suis plus sûre de ton ami, du mien, que de toute la philosophie.

Ah ça! ne voilà-t-il pas déjà cet importun qui revient, on ne sait comment? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puisque je suis sur son chapitre, il faut que je l'épuise, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimeres. Si t'u n'avois pas été Julie, si ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour moi, je ne sais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je sais bien, c'est que si sa mauvaise étoile me l'eût adressé d'abord, c'étoit fait de sa pauvre tête, &, que je sois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être?

Parlons de ce que je suis. La premiere chose que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'absorba dans le tien. Toute tendre & sensible que j'eusse été, je ne sçus plus aimer ni sentir par moi-même. Tous mes sentimens me vinrent de toi; toi seule me tins lieu de tout, & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot; voilà sur quoi elle me jugea; réponds, cousine, se trompa-t-elle?

Je fis mon frere de ton ami, tu le sais: l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raison, mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore, que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embrassois en embrassant la plus chére moitié de moi-même; j'avois pour garant de la pureté de mes caresses leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime? Le traitois-tu toi-même ainsi? Non, Julie, l'amour chez nous est craintif & timide; la réserve & la honte sont ses avances, il s'annonce par ses refus, & sitôt qu'il transforme en faveurs les caresses, il en fait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue, mais l'amour est avare.

J'avoue que de trop étroites liaisons sont toujours périlleuses à l'âge où nous étions lui & moi; mais tous deux le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité dans tout autre cas si dangereuse, fut alors ma sauve-garde. Nos sentimens dépendent de nos idées, & quand elles ont pris un certain cours elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit sur un ton pour recommencer sur un autre; nous étions déjà trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore, on ne prend gueres de baisers coupables sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le Ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le sais, cousine, il étoit jeune, bien fait, honnête, attentif, complaisant; il ne savoit pas aimer comme ton ami; mais c'étoit moi qu'il

aimoit, & quand on a le cœur li
la paſſion qui s'adreſſe à nous a tou
quelque choſe de contagieux. J
rendis donc du mien tout ce qu'
reſtoit à prendre, & ſa part fut er
aſſez bonne pour ne lui pas laiſſe
regret à ſon choix. Avec cela,
vois-je à redouter? J'avoue même
les droits du ſexe joints à ceux du
voir porterent un moment préju
aux tiens, & que livrée à mon no
état je fus d'abord plus épouſe qu'a
mais en revenant à toi je te rapp
deux cœurs au lieu d'un, & je n'a
oublié depuis, que je ſuis reſtée
chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma d
amie? Au retour de notre ancien
tre, c'étoit, pour ainſi dire,
nouvelle connoiſſance à faire
crus le voir avec d'autres yeux
crus ſentir en l'embraſſant un fr
ſement qui juſques-là m'avoit été
connu; plus cette émotion me
délicieuſe, plus elle me fit de p
je m'alarmai comme d'un cri
d'un ſentiment qui n'exiſtoit
être que parce qu'il n'étoit plus
minel. Je penſai trop que ton a
ne l'étoit plus, & qu'il ne pou

plus l'être ; je sentis trop qu'il étoit libre & que je l'étois aussi. Tu sais le reste, aimable cousine ; mes frayeurs, mes scrupules te furent connus aussitôt qu'à moi. Mon cœur sans expérience s'intimidoit tellement d'un état si nouveau pour lui, que je me reprochois mon empressement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût précisément où je desirois si fort d'être, & je crois que j'aurois moins souffert de sentir ce desir plus tiede, que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, & je fus presque rassurée. Je m'étois moins reproché ma foiblesse après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore ; je crus m'être mise à mon tour sous ta garde, & je cessai de craindre pour moi. Je résolus, par ton conseil même, de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espece de déclaration, & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & fami-

duré toujours, je n'en aurois jamais souhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en espiéglerie le plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentois qu'en me bornant à rire je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, cousine, j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisoit pas trop à lui-même. Le rusé n'étoit pas fâché d'être fâché, & il ne s'appaisoit avec tant de peine, que pour se faire appaiser plus longtems. J'en tirois occasion de lui tenir des propos assez tendres en paroissant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux seroit le plus enfant. Un jour qu'en ton absence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même salle, elle avoit le mot & j'observois notre Philosophe. A son air humblement fier & à la promptitude de ses coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite, & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment, & sans paroître y tâcher, d'un revers de raquette je renversai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colere; il étoit si furieux que lui ayant laissé le choix

d'un

d'un soufflet ou d'un baiser pour ma pénitence, il se détourna quand je lui présentai la joue. Je lui demandai pardon ; il fut inflexible : il m'auroit laissée à genoux si je m'y étois mise. Je finis par lui faire une autre piece qui lui fit oublier la premiere, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en serois moins bien tirée, & je m'apperçus une fois que si le jeu fût devenu sérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un soir qu'il nous accompagnoit ce duo si simple & si touchant de Leo, *vado a morir, ben mio.* Tu chantois avec assez de négligence, je n'en faisois pas de même ; &, comme j'avois une main appuyée sur le claveein, au moment le plus pathétique & où j'étois moi-même émue, il appliqua sur cette main un baiser que je sentis sur mon cœur. Je ne connois pas bien les baisers de l'amour ; mais ce que je peux te dire, c'est que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de semblable à celui-là. Hé bien ! mon enfant, après de pareils momens que devient-on quand on va rêver seule, & qu'on emporte avec soi leur souvenir ? Moi, je troublai la

muſique, il falut danſer, je fis danſer le Philoſophe, on ſoupa preſque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien laſſe, & je ne fis qu'un ſommeil.

J'ai donc de fort bonnes raiſons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manieres. Le moment qui rendra ce changement néceſſaire eſt ſi près, que ce n'eſt pas la peine d'anticiper. Le tems ne viendra que trop tôt d'être prude & réſervée; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'uſer de mes droits; car paſſé la trentaine on n'eſt plus folle, mais ridicule, & ton épilogueur d'homme oſe bien me dire qu'il ne me reſte que ſix mois encore à retourner la ſalade avec les doigts. Patience! pour payer ce ſarcaſme, je prétends la lui retourner dans ſix ans, & je te jure qu'il faudra qu'il la mange; mais revenons.

Si l'on n'eſt pas maître de ſes ſentimens, au moins on l'eſt de ſa conduite. Sans doute, je demanderois au Ciel un cœur plus tranquille, mais puiſſé-je à mon dernier jour offrir au Souverain Juge une vie auſſi peu criminelle que celle que j'ai paſſée cet hiver! En vérité, je ne me reprochois

rien auprès du ſeul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chére, il n'en eſt pas de même depuis qu'il eſt parti ; en m'accoutumant à penſer à lui dans ſon abſence, j'y penſe à tous les inſtans du jour, & je trouve ſon image plus dangereuſe que ſa perſonne. S'il eſt loin, je ſuis amoureuſe ; s'il eſt près, je ne ſuis que folle ; qu'il revienne, & je ne le crains plus.

Au chagrin de ſon éloignement s'eſt jointe l'inquiétude de ſon rêve. Si tu as tout mis ſur le compte de l'amour, tu t'es trompée ; l'amitié avoit part à ma triſteſſe. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée ; à chaque inſtant je penſois te voir tomber malade. Je ne ſuis pas crédule, mais craintive. Je ſais bien qu'un ſonge n'amene pas un événement, mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à ſa ſuite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laiſſé une nuit tranquille, jusqu'à ce que je t'aie vue bien remiſe & reprendre tes couleurs. Duſſé-je avoir mis ſans le ſavoir un intérêt ſuſpect à cet empreſſement, il eſt ſûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il ſe fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en eſt allée

avec ton mauvais visage. Ta santé, ton appétit ont plus fait que tes plaisanteries, & je t'ai vu si bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles se sont tout-à-fait dissipées. Pour surcroît de bonheur il revient, & j'en suis charmée à tous égards. Son retour ne m'alarme point, il me rassure; & sitôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Cousine, conserve-moi mon amie, & ne sois point en peine de la tienne ; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura...... Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc qui m'inquiete encore, & me serre le cœur sans savoir pourquoi ? Ah ! mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux survive à l'autre ? Malheur à celle sur qui doit tomber un sort si cruel ! elle restera peut digne de vivre, ou sera morte avant sa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuise en sottes lamentations ? Foin de ces terreurs paniques qui n'ont pas le sens commun ! au lieu de parler de mort, parlons de mariage, cela sera plus amusant. Il y a long-tems que cette idée est venue à ton mari, & s'il ne m'en eût jamais

parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai pensé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi! cela vieillit une jeune veuve; si j'avois des enfans d'un second lit, je me croirois la grand'mere de ceux du premier. Je te trouve aussi fort bonne de faire avec légéreté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un soin de ta bénigne charité. Oh bien! je t'apprends, moi, que toutes les raisons fondées sur tes soucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un second mariage.

Parlons sérieusement, je n'ai pas l'ame assez basse pour faire entrer dans ces raisons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi seule, ni la crainte du blâme en faisant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur est pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la sienne: mais sans répéter ce que je t'ai dit tant de fois sur mon humeur indépendante & sur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une seule objection, & je la tire de cette voix si sacrée que personne au monde

ne respecte autant que toi ; leve
objection, cousine, & je me r
Dans tous ces jeux qui te donnen t
d'effroi, ma conscience est tranquil
Le souvenir de mon mari ne me fa
point rougir ; j'aime à l'appeller à t
moin de mon innocence, & pourqu
craindrois-je de faire devant sa
image tout ce que je faisois autrefo
devant lui ? En seroit-il de même
ô Julie ! si je violois les saints engag
mens qui nous unirent, que j'osa
jurer à un autre l'amour éternel que
lui jurai tant de fois, que mon cœ
indignement partagé dérobât à sa m
moire ce qu'il donneroit à son succe
seur, & ne pût sans offenser l'un d
deux remplir ce qu'il doit à l'autre
Cette même image qui m'est si chére
me donneroit qu'épouvante & qu'e
froi ; sans cesse elle viendroit empo
sonner mon bonheur, & son souven
qui fait la douceur de ma vie en ferc
le tourment. Comment oses-tu n
parler de donner un successeur à mo
mari, après avoir juré de n'en jama
donner au tien ? Comme si les raiso
que tu m'allegues t'étoient moins appl
cables en pareil cas ! Ils s'aimerent
C'est pis encore. Avec quelle indign

ion verroit-il un homme qui lui fut si
her usurper ses droits & rendre sa
emme infidelle ! Enfin quand il seroit
rai que je ne lui dois plus rien à lui-
nême, ne dois-je rien au cher gage
e son amour, & puis-je croire qu'il
ût jamais voulu de moi, s'il eût prévu
ue j'eusse un jour exposé sa fille uni-
ue à se voir confondue avec les enfans
'un autre ?

Encore un mot, & j'ai fini. Qui t'a
it que tous les obstacles viendroient
e moi seule ? En répondant de celui
ue cet engagement regarde, n'as-tu
oint plutôt consulté ton desir que
n pouvoir ? Quand tu serois sûre de
n aveu, n'aurois-tu donc aucun
rupule de m'offrir un cœur usé par
e autre passion ? Crois-tu que le
en dût s'en contenter, & que je
se être heureuse avec un homme
je ne rendrois pas heureux ? Cou-
, penses-y mieux ; sans exiger plus
our que je n'en puis ressentir moi-
e, tous les sentimens que j'accor-
e veux qu'ils me soient rendus,
suis trop honnête femme pour
ir me passer de plaire à mon ma-
el garant as-tu donc de tes espé-
? Un certain plaisir à se voir qui

peut être l'effet de la feule amitié
tranfport paffager qui peut naît
notre âge de la feule différence
fexe ; tout cela fuffit-il pour les fon
Si ce tranfport eût produit que
fentiment durable, eft-il croyable
s'en fût tû, non-feulement à moi,
à toi, mais à ton mari, de qui ce
pos n'eût pu qu'être favorablen
reçu ? En a-t-il jamais dit un m
perfonne ? Dans nos tête-à-tête
jamais été queftion que de toi ? A
jamais été queftion de moi dans les
tres ? Puis-je penfer que s'il avoi
là-deffus quelque fecret pénible à
der, je n'aurois jamais apperçu fa
trainte, ou qu'il ne lui feroit ja
échappé d'indifcrétion ? Enfin m
depuis fon départ, de laquelle de
deux parle-t-il le plus dans fes lett
de laquelle eft-il occupé dans fes
ges ? Je t'admire de me croire fen
& tendre, & de ne pas imaginer
je me dirai tout cela ! Mais j'apper
vos rufes, ma mignonne. C'eft
vous donner droit de repréfailles
vous m'accufez d'avoir jadis fauvé
cœur aux dépens du vôtre. Je ne
pas la dupe de ce tour-là.

Voilà toute ma confeffion, cou

'ai faite pour t'éclairer, & non
r te contredire. Il me reste à te dé-
er ma résolution sur cette affaire.
connois à présent mon intérieur
i bien & peut-être mieux que moi-
ne; mon honneur, mon bonheur te
chers autant qu'à moi, & dans le
ie des passions, la raison te fera mieux
où je dois trouver l'un & l'autre.
ige-toi donc de ma conduite, je
remets l'entiere direction. Rentrons
s notre état naturel & changeons
re nous de métier, nous nous en
rons mieux toutes deux. Gouver-
je serai docile; c'est à toi de vou-
ce que je dois faire, à moi de faire
que tu voudras. Tiens mon ame à
vert dans la tienne; que sert aux
parables d'en avoir deux?
Ah ça! revenons à-présent à nos
rageurs; mais j'ai déjà tant parlé de
i que je n'ose plus parler de l'autre,
peur que la différence du style ne se
un peu trop sentir, & que l'amitié
me que j'ai pour l'Anglois ne dit trop
faveur du Suisse. Et puis, que dire
des lettres qu'on n'a pas vues? Tu
vois bien au moins m'envoyer celle
Milord Edouard; mais tu n'as osé
voyer sans l'autre, & tu as fort

bien fait. . . . tu pouvois pourtant faire mieux encore . . . . Ah ! vivent les Duegnes de vingt ans ! elles ſont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réſerve ? C'eſt de me faire imaginer la lettre en queſtion . . . . cette lettre ſi . . . . cent fois plus ſi qu'elle ne l'eſt réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choſes qui n'y ſauroient être. Va, ſi je n'y ſuis pas adorée, c'eſt à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne ſais après tout cela comment tu m'oſes parler d'un courrier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre aſſez long-tems. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allois au-devant du paquet, je m'en emparois la premiere, je liſois le tout à mon aiſe, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raiſins ſont trop verds ; on me retient deux lettres ; mais j'en ai deux autres que, quoique tu puiſſes croire, je ne changerois ſurement pas contre celles-là, quand tous les *ſi* du monde y ſeroient. Je te jure que ſi celle d'Henriette ne tient pas ſa place à côté de la tienne, c'eſt qu'elle

la passe, & que ni toi ni moi n'écrirons de la vie rien d'aussi joli. Et puis on se donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente ! ah ! c'est assurément pure jalousie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiser humblement les deux mains l'une après l'autre ? Graces à toi, la voilà modeste comme une vierge, & grave comme un Caton ; respectant tout le monde, jusqu'à sa mere ; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit ; à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos, je compte établir de sa chambre à la mienne un courrier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets.

Adieu, petite cousine, voilà des réponses qui t'apprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitans, mais il faut mettre fin à ce volume, & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies, & le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici & que j'aurai le tems de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien

pour attendre, & tu peux com[pter]
sur un second tome avant mon
part.

LETTRE III.

DE MILORD EDOUAR[D]

A M. DE WOLMAR.

NON, cher Wolmar, vous ne v[ous]
êtes point trompé ; le jeune homme
sûr ; mais moi je ne le suis gueres ;
j'ai failli payer cher l'expérience
m'en a convaincu. Sans lui, je succ[om-]
bois moi-même à l'épreuve que je
avois destinée. Vous savez que p[our]
contenter sa reconnoissance & rem[plir]
son cœur de nouveaux objets, j'af[fec-]
tois de donner à ce voyage plus d'[im-]
portance qu'il n'en avoit réellem[ent.]
D'anciens penchans à flatter, une vie[ille]
habitude à suivre encore une foi[s,]
voilà, avec ce qui se rapportoit à
Preux, tout ce qui m'engageoit à l'[en-]
treprendre. Dire les derniers adie[ux]
aux attachemens de ma jeunesse,

mener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le songe de Villeneuve m'avoit laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joie auxquels il s'étoit livré, quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans & de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son cœur, j'avois d'abord prévenu ses difficultés ; en lui déclarant que je m'établirois moi-même avec vous, je ne laissois plus à son amitié d'objections à me faire ; mais de nouvelles résolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la Marquise, que nous fûmes d'accord sur son compte. Malheureusement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ses artifices. L'infortunée ! que de grandes qualités sans vertu ! que d'amour sans honneur ! cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourrissoit le mien ; mais il prit la teinte de son ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus question d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut

son cœur, sa beauté, son esprit, ‹
attachement sans exemple trop fait
me rendre heureux, je résolus de
servir d'elle pour bien éclaircir l
de St. Preux. Si j'épouse Laure
dis-je, mon dessein n'est point d
mener à Londres où quelqu'un p
roit la reconnoître; mais dans des
où l'on sait honorer la vertu par-
où elle est; vous remplirez votre
ploi, & nous ne cesserons poin
vivre ensemble. Si je ne l'épouse
il est tems de me recueillir. Vous
noissez ma maison d'Oxfort-Shire
vous choisirez d'élever les enfans
de vos amis, ou d'accompagner l'a
dans sa solitude. Il me fit la répo
laquelle je pouvois m'attendre;
je voulois l'observer par sa cond
Car si pour vivre à Clarens, il fa
soit un mariage qu'il eût dû blâm
ou si dans cette occasion délica
préféroit à son bonheur la gloir
son ami, dans l'un & dans l'autre
l'épreuve étoit faite, & son cœur
jugé.

Je le trouvai d'abord tel que j
desirois; ferme contre le projet qu
feignois d'avoir, & armé de toute
raisons qui devoient m'empêcher

ıuſer Laure. Je ſentois ces raiſons
ieux que lui, mais je la voyois ſans
:ſſe, & je la voyois affligée & tendre.
on cœur tout-à-fait détaché de la
.arquiſe, ſe fixa par ce commerce
ſidu. Je trouvai dans les ſentimens
: Laure de quoi redoubler l'attache-
.ent qu'elle m'avoit inſpiré. J'eus
ɔnte de ſacrifier à l'opinion, que je
.épriſois, l'eſtime que je devois à ſon
.érite; ne devois-je rien auſſi à l'eſpé-
ınce que je lui avois donnée, ſinon
ır mes diſcours, au moins par mes
ıins? Sans avoir rien promis, ne rien
:nir, c'étoit la tromper; cette trom-
erie étoit barbare. Enfin joignant à
ıon penchant une eſpece de devoir,
: ſongeant plus à mon bonheur qu'à
ıa gloire, j'achevai de l'aimer par rai-
ın; je réſolus de pouſſer la feinte auſſi
ıin qu'elle pouvoit aller, & juſqu'à la
ɛalité même, ſi je ne pouvois m'en
rer autrement ſans injuſtice.

Cependant je ſentis augmenter mon
ıquiétude ſur le compte du jeune
.omme, voyant qu'il ne rempliſſoit pas
ans toute ſa force le rôle dont il s'é-
ɔit chargé. Il s'oppoſoit à mes vues,
l improuvoit le nœud que je voulois
ormer; mais il combattoit mal mon

inclination naissante, & me parloit de Laure avec tant d'éloges, qu'en paroissant me détourner de l'épouser, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'alarmerent. Je ne le trouvois point aussi ferme qu'il auroit dû l'être. Il sembloit n'oser heurter de front mon sentiment, il mollissoit contre ma résistance, il craignoit de me fâcher, il n'avoit point à mon gré, pour son devoir, l'intrépidité qu'il inspire à ceux qui l'aiment.

D'autres observations augmenterent ma défiance; je sçus qu'il voyoit Laure en secret, je remarquois entre eux des signes d'intelligence. L'espoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé, ne la rendoit point gaie. Je lisois bien la même tendresse dans ses regards, mais cette tendresse n'étoit plus mêlée de joie à mon abord, la tristesse y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de son cœur, je la voyois jetter sur le jeune homme un coup d'œil à la dérobée; & ce coup d'œil étoit suivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin le mystere fut poussé au point que j'en fus alarmé. Jugez de ma surprise. Que pouvois-je penser? N'avois-je réchauffé

qu'un ferpent dans mon fein? Jufqu'où n'ofois-je point porter mes foupçons & lui rendre fon ancienne injuftice? Foibles & malheureux que nous fommes, c'eft nous qui faifons nos propres maux! pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, fi les bons fe tourmentent encore entre eux?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignoraffe le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chére. Je me propofois d'avoir une explication avec elle avant la conclufion; mais je voulois attendre jufqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclairciffemens poffibles. Pour lui, j'étois réfolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller jufqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des foupçons.

La Marquife n'ignoroit rien de ce qui fe paffoit entre nous. Elle avoit des épies dans le couvent de Laure, & par-

étoit question de ma
ut pas davantage pour
eurs ; elle m'écrivit des
ntes. Elle fit plus que
comme ce n'étoit pas la
& que nous étions sur
tentatives furent vaines.
nt le plaisir de voir dans
ue St. Preux savoit payer
e, & ne marchandoit pas
auver celle d'un ami.
ar les transports de sa rage,
tomba malade, & ne se
Ce fut-là le terme de ses
1) & de ses crimes. Je ne
ndre son état sans en être
ui envoyai le Docteur Eswin;
y fut de ma part ; elle ne
r ni l'un ni l'autre ; elle ne
s même entendre parler de
n'accabla d'imprécations hor-
aque fois qu'elle entendit pro-
non nom. Je gémis sur elle,
mes blessures prêtes à se rou-
raison vainquit encore, mais
été le dernier des hommes de

ar la lettre de Milord Edouard ci-devant
ée, on voit qu'il pensoit qu'à la mort
hans, leurs ames étoient anéanties.

Je
le
vous
prêt
pelle
romp
Tout
S'il
inéga
vous
cez
pecte
ject

fonger au mariage, tandis qu'une femme qui me fut fi chére étoit à l'extrêmité. St. Preux, craignant qu'enfin je ne puffe réfifter au defir de la voir, me propofa le voyage de Naples, & j'y confentis.

Le furlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une lettre à la main. Je m'écriai : la Marquife eft morte ! Plût à Dieu ! reprit-il froidement : il vaut mieux n'être plus, que d'exifter pour mal faire ; mais ce n'eft pas d'elle que je viens vous parler ; écoutez-moi. J'attendis en filence.

Milord, me dit-il, en me donnant le faint nom d'ami, vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé, & vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeller à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été queftion que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : fongez que vous êtes Pair d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du monde, ou refpectez l'opinion. Mais un mariage abject !.... vous !.... choififfez mieux

votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse, elle doit être sans tache... la femme d'Edouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me disoit-elle ; *vous avez voulu m'épouser ; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir : je le remplis sans regret. En vous déshonorant, j'aurois vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard ! ne portez pas le désespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nul autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous, & c'étoit celui de Laure.*

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit pensionnaire ; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouser un Luthérien avoit donné des ordres pour

m'empêcher de la revoir, & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets, continua-t-il, aussi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la Marquise, & voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne faloit, je fis d'abord parler la raison; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je sondai le cœur de Laure, & y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris, lui releva le courage, & la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec transport, il me dit en me serrant contre sa poitrine: Ami, je lis dans le sort commun que le Ciel nous envoie la loi commune qu'il nous prescrit. Le regne de l'amour est passé, que celui de l'amitié commence; mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée, il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter. Clarens, Ox-

fort, Londres, Paris ou Rome ; tout me convient pourvu que nous y vivions ensemble. Va, viens où tu voudras ; cherche un asyle, en quelque lieu que ce puisse être, je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solemnel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zele & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami ? Je vis aussi par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion qu'il étoit guéri véritablement & que vous n'aviez pas perdu vos peines ; enfin j'osai croire, par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance, oui, cher Wolmar, il est digne d'élever des hommes, & qui plus est, d'habiter votre maison.

Peu de jours après j'appris la mort de la Marquise ; il y avoit long-tems pour moi qu'elle étoit morte : cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son

eſpece, envers ſon pays, & j'avois réſolu de me marier, moins par inclination que par devoir : j'ai changé de ſentiment. L'obligation de ſe marier n'eſt pas commune à tous : elle dépend pour chaque homme de l'état où le ſort l'a placé ; c'eſt pour le peuple, pour l'artiſan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat eſt illicite : pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend ſans ceſſe, & qui ne ſont toujours que trop remplis, il eſt permis & même convenable. Sans cela, l'Etat ne fait que ſe dépeupler par la multiplication des ſujets qui lui ſont à charge. Les hommes auront toujours aſſez de maîtres, & l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où le Ciel m'a fait naître. A l'âge où je ſuis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reſte, & ne puis mieux le raſſembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, ſous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me ſoit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris St. Preux, je n'ai plus

d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, & si jamais il y est de trop, il me suffira d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre ; car quoique je n'aie plus aucun crédit dans le Parlement, il me suffit d'en être membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collegue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre éleve pourra m'accompagner, même avec les siens quand ils seront un peu plus grands, & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne sauroient que leur être utiles & ne seront pas assez longs pour affliger beaucoup leur mere.

Je n'ai point montré cette lettre à St. Preux : ne la montrez pas entiere à vos Dames ; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous & de moi. Au surplus, ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoie les dessins de mon pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira ; mais faites-y travailler dès-à-présent, s'il se peut.

peut. J'en voulois ôter le ſalon de muſique, car tous mes goûts ſont éteints, & je ne me ſoucie plus de rien. Je le laiſſe à la priere de St. Preux qui ſe propoſe d'exercer dans ce ſalon vos enfans. Vous recevrez auſſi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliotheque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres? O Wolmar! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus ſage des mortels.

LETTRE IV.

DE M. DE WOLMAR A MILORD EDOUARD.

JE me ſuis attendu, cher Bomſton, au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant réſiſté ſi long-tems à vos penchans, vous euſſiez attendu pour vous laiſſer vaincre qu'un ami vînt vous ſoutenir; quoi qu'à vrai dire on ſoit ſouvent plus

foible en s'appuyant ſur un autre, que quand on ne compte que ſur ſoi. J'avoue pourtant que je fus alarmé de votre derniere lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire abſolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre aſſurance, & ſi mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu St. Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois eſpéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien juſtifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne ſois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter & partager le bonheur de cette maiſon. Quoi qu'il en ſoit de l'eſpoir des Croyans dans l'autre vie, j'aime à paſſer avec eux celle-ci, & je ſens que vous me convenez tous mieux tels que vous êtes, que ſi vous aviez le malheur de penſer comme moi.

Au reſte vous ſavez ce que je vous dis ſur ſon ſujet à votre départ. Je n'avois pas beſoin pour le juger de votre épreuve; car la mienne étoit faite, & je crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raiſon de compter

sur son cœur, & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage, il paroisse vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de systême. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos distinctions sur le célibat toutes nouvelles & fort subtiles. Je les crois même judicieuses pour le politique qui balance les forces respectives de l'Etat, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne sais si dans vos principes ces raisons sont assez solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il sembleroit que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le transmettre, une sorte de substitution qui doit passer de race en race, & que quiconque eut un pere, est obligé de le devenir. C'étoit votre sentiment jusqu'ici, c'étoit une des raisons de votre voyage; mais je sais d'où vous vient cette nouvelle philosophie, & j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite cousine est depuis huit ou dix jours à Geneve avec sa famille pour

des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit ſavoir. Nous avions appris par M. Miol que le mariage étoit rompu ; mais elle ignoroit la part qu'avoit St. Preux à cet événement. Soyez ſûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & juſtifier votre eſtime. Je lui ai montré les deſſins de votre pavillon ; elle les trouve de très-bon goût ; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige & qui rendront votre logement plus commode : vous les approuverez ſurement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher ; car vous ſavez qu'on ne peut rien faire ſans elle. En attendant j'ai déjà mis du monde en œuvre, & j'eſpere qu'avant l'hiver la maçonnerie ſera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres : mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il eſt trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je ſuis pourtant moins ignorant que vous ne m'accuſez de l'être. Le vrai livre de la Nature eſt pour moi le cœur des hommes, & la preuve que j'y ſais lire eſt dans mon amitié pour vous.

LETTRE V.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

J'AI bien des griefs, coufine, à la charge de ce fejour. Le plus grave eft qu'il me donne envie d'y refter. La ville eft charmante, les habitans font hofpitaliers, les mœurs font honnêtes, & la liberté, que j'aime fur toutes chofes, femble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit Etat, plus je trouve qu'il eft beau d'avoir une patrie, & Dieu garde de mal tous ceux qui penfent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays ! pour moi, je fens que fi j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oferois pourtant pas trop dire à préfent :

Rome n'eft plus à Rome, elle eft toute où je fuis ;

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'allaffes penfer le contraire. Mais pour-

quoi donc Rome, & toujours Rome ? Restons à Geneve.

Je ne te dirai rien de l'aspect du pays. Il ressemble au nôtre, excepté qu'il est moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des chalets si voisins (1). Je ne te dirai rien, non plus, du Gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon pere t'en parlera de reste : il passe toute la journée à politiquer avec les Magistrats dans la joie de son cœur, & je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle si peu de Geneve. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excedent, je me dérobe, & je t'ennuie pour me désennuyer.

Tout ce qui m'est resté de leurs longs entretiens, c'est beaucoup d'estime pour le grand sens qui regne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au Gouvernement de cette petite République, qu'à celui des plus vastes Empires, où tout

(1) L'Editeur les croit un peu rapprochés.

fe foutient par fa propre maffe, & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un fot, fans que les affaires ceffent d'aller. Je te réponds qu'il n'en feroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon pere de tous ces grands Miniftres des grandes Cours, fans fonger à ce pauvre muficien qui barbouilloit fi fiérement fur notre grand orgue (2) à Laufanne, & qui fe croyoit un fort habile homme parce qu'il faifoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette, mais ils en favent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle foit fouvent affez mal d'accord.

Je ne te dirai rien non plus........ mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque chofe pour avoir plutôt fait. Le Genevois eft de tous les peuples du monde celui qui cache le moins fon caractere, & qu'on connoît le plus promptement. Ses

(2) Il y avoit *grande Orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suiffes & Genevois qui fe piquent de parler correctement, que le mot *Orgue* eft mafculin au fingulier, féminin au pluriel, & s'emploie également dans les deux nombres; mais le fingulier eft plus élégant.

mœurs, fes vices mêmes font mêlés de franchife. Il fe fent naturellement bon, & cela lui fuffit pour ne pas craindre de fe montrer tel qu'il eft. Il a de la générofité, du fens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent; défaut que j'attribue à fa fituation qui le lui rend néceffaire; car le territoire ne fuffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Genevois épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (3), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs tréfors. Ainfi le luxe des autres peuples leur fait méprifer leur antique fimplicité; la fiere liberté leur paroît ignoble; ils fe forgent des fers d'argent, non comme une chaîne, mais comme un ornement.

Hé bien! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je m'y noie, j'en ai par-deffus la tête, je ne fais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre chofe, fi ce n'eft quand mon pere

(3) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

n'eſt pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des courriers. C'eſt nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence; car d'ailleurs les entretiens du pays ſont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puiſſe apprendre ici dans la converſation. Comme autrefois les mœurs angloiſes ont pénétré juſqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus ſéparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de ſolidité dans leurs diſcours. Mais auſſi cet avantage a ſon inconvénient qui ſe fait bientôt ſentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phraſes, rarement de la légéreté, jamais de cette ſimplicité naïve qui dit le ſentiment avant la penſée, & fait ſi bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent, ils diſſertent au lieu de cauſer; on les croiroit toujours prêts à ſoutenir theſe. Ils diſtinguent, ils diviſent, ils traitent la converſation par points; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans

leurs livres; ils ſont auteurs, toujours auteurs. Ils ſemblent lire en parlant, tant ils obſervent bien les étymologies, tant ils font ſonner toutes les lettres avec ſoin. Ils articulent le *marc* du raiſin comme *Marc* nom d'homme ; ils diſent exactement *taba-k* & non pas du *taba*, un *pare-ſol* & non pas un *para-ſol*, *avan-t-hier* & non pas *avanhier*, *Secretaire* & non pas *Segretaire*, un *lac-d'amour* où l'on ſe noie & non pas où l'on s'étrangle ; par-tout les *s* finales, par-tout les *r* des infinitifs ; enfin leur parler eſt toujours ſoutenu, leurs diſcours ſont des harangues, & ils jaſent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils ſont vifs, impétueux, & ont les paſſions très-ardentes ; ils diroient même aſſez bien les choſes de ſentiment, s'ils ne diſoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules ſont tellement inſupportables, ils peignent ſi poſément des émotions ſi vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où eſt l'homme qui ſent ce qu'ils ont décrit.

Au reſte il faut t'avouer que je ſuis un

peu payée pour bien penser de leurs cœurs, & croire qu'ils ne sont pas de mauvais goût. Tu sauras en confidence qu'un joli Monsieur à marier, & , dit-on, fort riche, m'honore de ses attentions , & qu'avec des propos assez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me disoit. Ah ! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaisir j'aurois pris à me donner un Souverain pour esclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur ! Mais à présent la mienne n'est plus assez droite pour que le jeu me soit agréable, & je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penser. Il s'étend à tous les états, & se fait sentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres; il les lit, il les digere ; il ne les juge pas, mais il les sait. Le jugement & le choix se font à Paris; les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Geneve. Cela fait que la lecture y est moins mêlée & s'y fait avec plus

de profit. Les femmes dans leur retraite (4) liſent de leur côté, & leur ton s'en reſſent auſſi, mais d'une autre maniere. Les belles Madames y ſont petites maîtreſſes & beaux-eſprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expreſſions qu'on eſt étonné d'entendre ſortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon ſens des hommes, toute la gaieté des femmes, & tout l'eſprit qui leur eſt commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans & les autres un peu précieuſes.

Hier vis-à-vis de ma fenêtre deux filles d'ouvriers, fort jolies, cauſoient devant leur boutique d'un air aſſez enjoué pour me donner de la curioſité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux propoſoit en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'inſtant; le journal tous les matins, & tous les ſoirs le commentaire. Qu'en dis-tu, couſine? Je ne ſais ſi c'eſt-là le ton des filles

(4) On ſe ſouviendra que cette lettre eſt de vieille date, & je crains bien que cela ne ſoit trop facile à voir.

d'artiſans, mais je ſais qu'il faut faire un furieux emploi du tems pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de ſon journal. Aſſurément la petite perſonne avoit lu les aventures des mille & une nuits !

Avec ce ſtyle un peu guindé, les Genevoiſes ne laiſſent pas d'être vives & piquantes, & l'on voit autant de grandes paſſions ici qu'en ville du monde. Dans la ſimplicité de leur parure elles ont de la grâce & du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manieres. Comme les hommes ſont moins galans que tendres, les femmes ſont moins coquettes que ſenſibles, & cette ſenſibilité donne, même aux plus honnêtes un tour d'eſprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute ſa fineſſe. Tant que les Genevoiſes ſeront Genevoiſes, elles ſeront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françoiſes, & alors les Françoiſes vaudront mieux qu'elles.

Ainſi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il diſparoît avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'eſt plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable eſprit eſt preſque dans le même cas. N'eſt-

ce pas la modeſtie de notre ſexe qui nous oblige d'uſer d'adreſſe pour repouſſer les agaceries des hommes, & s'ils ont beſoin d'art pour ſe faire écouter, nous en faut-il moins pour ſavoir ne les pas entendre? N'eſt-ce pas eux qui nous délient l'eſprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la ripoſte (5), & nous forcent de nous moquer d'eux? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuſe déſoriente encore plus les ſoupirans que le ſilence ou le mépris. Quel plaiſir de voir un beau Céladon tout déconcerté, ſe confondre, ſe troubler, ſe perdre à chaque répartie; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid! Toi-même qui ne fais ſemblant de rien, crois-tu que tes manieres naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruſe & d'habileté que toutes mes étourderies? Ma foi, mignonne, s'il faloit compter les galans que chacune de nous a perſiflés,

(5) Il faloit *riſpoſte*, de l'italien *riſpoſta*, toutefois *ripoſte* ſe dit auſſi, & je le laiſſe. Ce n'eſt au pis aller qu'une faute de plus.

je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui ferois en reste ! Je ne puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante, me disoit-il, que je ne sais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raison que j'ai honte d'en manquer devant elle, & je la trouve si fort mon amie, que je n'ose être son amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domestique y est agréable & douce ; on y voit des maris complaisans & presque d'autres Julies. Ton systême se vérifie très-bien ici. Les deux sexes gagnent de toutes manieres à se donner des travaux & des amusemens différens qui les empêchent de se rassasier l'un de l'autre, & font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'aiguise la volupté du sage : s'abstenir pour jouir, c'est ta philosophie, c'est l'épicuréisme de la raison.

Malheureusement cette antique modestie commence à décliner. On se rapproche & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout est mêlé de bien

& de mal ; mais à différentes meſures. Le Genevois tire ſes vertus de lui-même, ſes vices lui viennent d'ailleurs. Non - ſeulement il voyage beaucoup, mais il adopte aiſément les mœurs & les manieres des autres peuples ; il parle avec facilité toutes les langues ; il prend ſans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui - même un accent traînant très-ſenſible, ſur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de ſa petiteſſe que fier de ſa liberté, il ſe fait chez les nations étrangeres une honte de ſa patrie ; il ſe hâte, pour ainſi dire, de ſe naturaliſer dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le ſien ; peut - être la réputation qu'il a d'être âpre au gain, contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, ſans doute, effacer par ſon déſintéreſſement l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Genevois le mépriſe, même en le rendant eſtimable, & il a plus tort encore de ne pas honorer ſon pays de ſon propre mérite.

Quelque avide qu'il puiſſe être, on ne le voit gueres aller à la fortune par des moyens ſerviles & bas ; il n'aime

point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours. L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude, & quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préferent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers, & ce grand objet de leurs desirs leur fait souvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramene au commencement de ma lettre. Ils ont du génie & du courage, ils sont vifs & pénétrans, il n'y a rien d'honnête & de grand au-dessus de leur portée : mais plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance, ils meurent dans l'obscurité, & laissent à leurs enfans pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Genevois mêmes ; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne sais comment ils sont chez les autres, mais je les trouve aimables chez eux, & je

ne connois qu'un moyen de quitter sans regret Geneve. Quel est ce moyen? cousine, oh! ma foi tu as beau prendre ton air humble; si tu dis ne l'avoir pas déjà deviné, tu ments. C'est après-demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli Brigantin appareillé de fête; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison, & pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges, le lendemain à Lausanne (6) pour la cérémonie, & le surlendemain .... tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles; quand tu entendras ronfler le canon, cours par toute la maison comme une folle, en criant: armes! armes! voici les ennemis! voici les ennemis!

P. S. Quoique la distribution des logemens entre incontestablement dans les droits de ma charge, je veux

(6) Comment cela? Lausanne n'est pas au bord du lac; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin; & puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangemens ne seront point contrariés par le vent.

ien m'en désister en cette occasion. 'entends seulement que mon pere oit logé chez Milord Edouard à ause des cartes de géographie, & u'on acheve d'en tapisser du haut n bas tout l'appartement.

LETTRE VI.

E MDE. DE WOLMAR.

A SAINT PREUX.

U E L sentiment délicieux j'éprou- en commençant cette lettre ! Voici remiere fois de ma vie où j'ai pu is écrire sans crainte & sans honte. m'honore de l'amitié qui nous joint nme d'un retour sans exemple. On uffe de grandes passions, rarement les épure. Oublier ce qui nous fut r quand l'honneur le veut, c'est fort d'une ame honnête & commune ; is après avoir été ce que nous fû- s, être ce que nous sommes aujour- ui, voilà le vrai triomphe de la tu. La cause qui fait cesser d'aimer

peut être un vice, celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive, ne fauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos feules forces ? Jamais, jamais, mon bon ami, le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la premiere loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous ferions toujours eftimés, fans doute ; mais nous aurions ceffé de nous voir, de nous écrire ; nous nous ferions efforcés de ne plus penfer l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement, étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela, quelle eft notre fituation préfente. En eft-il au monde une plus agréable, & ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés ? Se voir, s'aimer, le fentir, s'en féliciter, paffer les jours enfemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penfer fans remords, en parler fans rougir, & s'honorer à fes propres yeux du même attachement qu'on

t si long-tems reproché, voilà le
ınt où nous en sommes. O ami !
elle carriere d'honneur nous avons
à parcourue ! Osons nous en glori-
: pour savoir nous y maintenir, &
:hever comme nous l'avons com-
:ncée.

A qui devons-nous un bonheur si
e. Vous le savez. J'ai vu votre cœur
ısible, plein des bienfaits du meil-
ır des hommes, aimer à s'en péné-
:r ; & comment nous seroient-ils à
arge, à vous & à moi ? Ils ne nous
posent point de nouveaux devoirs,
ne font que nous rendre plus chers
ux qui nous étoient déjà si sacrés.
: seul moyen de reconnoître ses soins
: d'en être dignes, & tout leur prix
: dans leur succès. Tenons-nous-en
nc là dans l'effusion de notre zele.
yons de nos vertus celles de notre
enfaiteur ; voilà tout ce que nous
i devons. Il a fait assez pour nous
pour lui s'il nous a rendus à nous-
êmes. Absens ou présens, vivans ou
orts, nous porterons par-tout un té-
oignage qui ne sera perdu pour aucun
:s trois.

Je faisois ces réflexions en moi-même
ıand mon mari vous destinoit l'éduca-

tion de ses enfans. Quand Milord Edouard m'annonça son prochain retour & le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est tems de les faire.

Ce n'est point de moi qu'il est question, c'est de vous; je me crois plus en droit de vous donner des conseils depuis qu'ils sont tout-à-fait désintéressés, & que n'ayant plus ma sureté pour objet ils ne se rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte, & je n'ai que trop acquis de lumieres pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme! Si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire; mais comment le taire sans vous trahir? Sera-t-il tems de voir les objets que vous devez craindre quand ils vous auront égaré? Non, mon ami, je suis la seule personne au monde assez familiere avec vous pour vous les présen-

le droit de vous parle
ıe une fœur, comme
! fi les leçons d'un
oient capables de fouil-
y a long-tems que je
à vous donner.
, dites-vous, eft finie.
qu'elle eft finie avant
eft éteint, les fens lui
r délire eft d'autant plus
le feul fentiment qui le
nt plus, tout eft occa-
|ui ne tient plus à rien.
nt & fenfible, jeune &
:e continent & chafte;
l l'a dit mille fois, que
: qui produit toutes les
pureté qui les nourrit
ır le préferva des mau-
ıns fa jeuneffe, il veut
ı préferve dans tous les
pour les devoirs péni-
:onfole de leur rigueur,
des combats quand on
fera-t-il moins aujour-
:u qu'il adore, qu'il ne
effe qu'il fervit autre-
., ce me femble, des
: morale; ce font donc
le votre conduite; car

tion de ſes enfans. Quand Milord Edouard m'annonça ſon prochain retour & le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il eſt tems de les faire.

Ce n'eſt point de moi qu'il eſt queſtion, c'eſt de vous; je me crois plus en droit de vous donner des conſeils depuis qu'ils ſont tout-à-fait déſintéreſſés, & que n'ayant plus ma ſureté pour objet ils ne ſe rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous eſt pas ſuſpecte, & je n'ai que trop acquis de lumieres pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme! Si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaſte les conſeils de votre amie. Elle commence en tremblant un diſcours qu'elle voudroit taire; mais comment le taire ſans vous trahir? Sera-t-il tems de voir les objets que vous devez craindre quand ils vous auront égaré? Non, mon ami, je ſuis la ſeule perſonne au monde aſſez familiere avec vous pour vous les préſen-

ter. N'ai-je pas le droit de vous parler au befoin comme une fœur, comme une mere ? Ah ! fi les leçons d'un cœur honnête étoient capables de fouiller le vôtre, il y a long-tems que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carriere, dites-vous, eft finie. Mais convenez qu'elle eft finie avant l'âge. L'amour eft éteint, les fens lui furvivent, & leur délire eft d'autant plus à craindre, que le feul fentiment qui le bornoit n'exiftant plus, tout eft occafion de chûte à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & fenfible, jeune & garçon, veut être continent & chafte ; il fait, il fent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préferva des mauvaifes mœurs dans fa jeuneffe, il veut que la raifon l'en préferve dans tous les tems ; il connoit pour les devoirs pénibles un prix qui confole de leur rigueur, & s'il en coûte des combats quand on veut fe vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtreffe qu'il fervit autrefois ? Ce font là, ce me femble, des maximes de votre morale ; ce font donc auffi des regles de votre conduite ; car

vous avez toujours mépriſé ceux qui, contens de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agiſſent, & chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choiſi cet homme ſage pour ſuivre les loix qu'il ſe preſcrit? Moins philoſophe encore qu'il n'eſt vertueux & chrétien, ſans doute il n'a point pris ſon orgueil pour guide: il ſait que l'homme eſt plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'eſt pas queſtion de réprimer les paſſions irritées, mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occaſions dangereuſes? Fuit-il les objets capables de l'émouvoir? Fait-il d'une humble défiance de lui-même la ſauvegarde de ſa vertu? Tout au contraire, il n'héſite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une ſolitude avec des femmes de ſon âge, dont une lui fut trop chére pour qu'un ſi dangereux ſouvenir ſe puiſſe effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troiſieme lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits ſur les ames reconnoiſſantes. Il va s'expoſer à tout ce qui peut réveiller en lui des paſſions

mal

mal éteintes ; il va s'enlacer dans les piéges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation qui ne dût le faire défier de sa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc, cette grande force d'ame à laquelle il ose tant se fier ? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir ? Le tira-t-elle à Paris de la maison du Colonel ? Est-ce elle qui lui dicta l'été dernier la scene de Meillerie ? L'a-t-elle bien sauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, & ce printems des frayeurs d'un rêve ? S'est-il vaincu pour elle au moins une fois, pour espérer de se vaincre sans cesse ? Il sait, quand le devoir l'exige, combattre les passions d'un ami ; mais les siennes ?... Hélas ! sur la plus belle moitié de sa vie, qu'il doit penser modestement de l'autre !

On supporte un état violent, quand il passe. Six mois, un an ne sont rien ; on envisage un terme & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui est-ce qui le supporte ? Qui est-ce qui sait triompher de lui-même jusqu'à la mort ? O mon ami ! si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle

t longue pour la vertu ! Il faut être ceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de uir paſſe & ne revient plus ; celui de al faire paſſe & revient ſans ceſſe : on oublie un moment, & l'on eſt perdu. Eſt-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a ſauvés du péril n'offrent-ils pas une raiſon de n'y plus expoſer les autres ?

Que d'occaſions peuvent renaître, auſſi dangereuſes que celles dont vous avez échappé, & qui pis eſt, non moins imprévues ! Croyez-vous que les monumens à craindre n'exiſtent qu'à Meillerie ? Ils exiſtent par-tout où nous ſommes ; car nous les portons avec nous. Eh ! vous ſavez trop qu'une ame attendrie intéreſſe l'univers entier à ſa paſſion, & que même après la guériſon, tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on ſentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui, j'oſe le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au-deſſus d'une lâcheté, ce cœur facile eſt-il au-deſſus d'une foibleſſe, & ſuis-je la ſeule ici qu'il lui en coûtera peut-être de reſpecter ? Songez, St. Preux, que

tout ce qui m'eſt cher doit être couvert de ce même reſpect que vous me devez ; ſongez que vous aurez ſans ceſſe à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante ; ſongez aux mépris éternels que vous auriez mérités, ſi jamais votre cœur oſoit s'oublier un moment, & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent ; que l'obſtacle oppoſé par la vertu vous ôte un vain eſpoir, & qu'au moins par raiſon vous étouffiez des vœux inutiles, ſerez-vous pour cela délivré de l'empire des ſens, & des piéges de l'imagination ? Forcé de nous reſpecter toutes deux, & d'oublier en nous notre ſexe, vous le verrez dans celles qui nous ſervent, & en vous abaiſſant vous croirez vous juſtifier : mais ſerez-vous moins coupable en effet, & la différence des rangs change-t-elle ainſi la nature des fautes ? Au contraire, vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réuſſir ſeront moins honnêtes. Quels moyens ! Quoi ! vous ?... Ah ! périſſe l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire ! C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la dé-

bauche y fait commettre. Comment ne feroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix ?

Oserai-je ajouter une considération qui vous touchera, si je ne me trompe ? Vous avez vu quels soins j'ai pris pour établir ici la regle & les bonnes mœurs ; la modestie & la paix y regnent, tout y respire le bonheur & l'innocence. Mon ami, songez à vous, à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous sommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je dise un jour en regrettant mes peines perdues : c'est de lui que vient le désordre de ma maison ?

Disons tout, s'il est nécessaire & sacrifions la modestie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat, & il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amene pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi ! Voyons en d'autres

pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne; ils se disent saints & sont déshonnêtes; leur feinte continence n'est que souillure, & pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaissent au-dessous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de se rendre difficile sur des loix qu'on n'observe qu'en apparence (1); mais celui qui veut être sincerement vertueux, se sent assez chargé des devoirs de l'homme, sans s'en imposer de nouveaux. Voilà, cher St. Preux, la véritable humilité du chrétien; c'est de trouver toujours sa tâche au-dessus de ses forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette regle, & vous sentirez qu'un état qui devroit seulement alarmer un autre

(1) Quelques hommes sont continens sans mérite, d'autres le sont par vertu, & je ne doute point que plusieurs Prêtres catholiques ne soient dans ce dernier cas: mais imposer le célibat à un corps aussi nombreux que le Clergé de l'Eglise Romaine, ce n'est pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes, que de lui ordonner de se contenter de celles d'autrui. Je suis surpris que dans tout pays, où les bonnes mœurs sont encore en estime, les loix & les Magistrats tolerent un vœu si scandaleux.

homme, doit par mille raiſons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre, & ſi vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'eſpérez pas de les remplir.

Tels ſont les dangers qui vous attendent ici. Penſez-y tandis qu'il en eſt tems. Je ſais que jamais, de propos délibéré, vous ne vous expoſerez à mal faire, & le ſeul mal que je crains de vous, eſt celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer ſur mes raiſons, mais de les peſer. Trouvez-y quelque réponſe dont vous ſoyez content, & je m'en contente; oſez compter ſur vous, & j'y compte. Dites-moi, je ſuis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi! toujours des privations & des peines! toujours des devoirs cruels à remplir! toujours fuir les gens qui nous ſont chers! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu! J'en vois un digne d'un homme qui ſçut combattre & ſouffrir pour elle. Si je ne préſume pas trop de moi, ce prix que j'oſe vous deſtiner acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, & vous aurez plus que vous n'euſſiez obtenu,

ſi le Ciel eût béni nos premieres inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & ſous les auſpices duquel vous puiſſiez vivre avec nous dans la paix du ſéjour céleſte. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire; c'eſt l'objet qui ſe trouve à-peu-près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, ſi mon projet réuſſit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet ſans en être rebutée; car il eſt honnête. Je connois tout l'empire que j'ai ſur mon amie, & ne crains point d'en abuſer en l'exerçant en votre faveur. Mais ſes réſolutions vous ſont connues, & avant de les ébranler, je dois m'aſſurer de vos diſpoſitions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aſpirer à elle, je puiſſe répondre de vous & de vos ſentimens; car ſi l'inégalité que le ſort a miſe entre l'un & l'autre, vous ôte le droit de vous propoſer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous ſoit accordé, ſans ſavoir quel uſage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicateſſe,

& si vous avez des objections à m'
poser, je sais qu'elles seront pour
bien plus que pour vous. Laissez
vains scrupules. Serez-vous plus jal
que moi de l'honneur de mon ami
Non, quelque cher que vous me p
fiez être, ne craignez point que je
fere votre intérêt à sa gloire. Mais
tant je mets de prix à l'estime des g
sensés, autant je méprise les jugem
téméraires de la multitude qui se la
éblouir par un faux éclat, & ne
rien de ce qui est honnête. La di
rence fût-elle cent fois plus gran
il n'est point de rang auquel les tal
& les mœurs n'aient droit d'attein
& à quel titre une femme oseroit-
dédaigner pour époux celui qu'
s'honore d'avoir pour ami? Vous sa
quels sont là-dessus nos principe
toutes deux. La fausse honte &
crainte du blâme inspirent plus
mauvaises actions que de bonnes
la vertu ne sait rougir que de ce
est mal.

A votre égard, la fierté que je v
ai quelquefois connue, ne sauroit
plus déplacée que dans cette occasi
& ce seroit à vous une ingratitude
craindre d'elle un bienfait de plus.

puis, quelque difficile que vous puiſſiez être, convenez qu'il eſt plus doux & mieux ſéant de devoir ſa fortune à ſon épouſe qu'à ſon ami ; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre, & quoique l'on puiſſe dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que ſa femme.

Que s'il reſte au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos ; car je ne ſerai jamais contente de vous & de moi, que quand vous ſerez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh ! mon ami, je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empreſſement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous ? Je tiens plus que je n'avois promis. N'eſt-ce pas auſſi Julie que je vous donne ? N'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en ſerez-vous pas plus cher à l'autre ? Avec quel charme alors je me livrerai ſans contrainte à tout mon attachement pour vous ! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez

jurée ; que votre cœur rempliſſe avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi ; qu'il lui rende, s'il eſt poſſible, tout ce que vous redevez au mien. O St. Preux ! je lui tranſmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'eſt pas facile à payer.

Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir ſans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & ſacré qui nous unira tous, nous ne ſerons plus entre nous que des ſœurs & des freres ; vous ne ſerez plus votre propre ennemi ni le nôtre ; les plus doux ſentimens devenus légitimes ne ſeront plus dangereux ; quand il ne faudra plus les étouffer, on n'aura plus à les craindre. Loin de réſiſter à des ſentimens ſi charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaiſirs ; c'eſt alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement, & que nous goûterons véritablement réunis les charmes de l'amitié, de l'amour & de l'innocence. Que ſi dans l'emploi dont vous vous chargez, le Ciel récompenſe du bonheur d'être pere le ſoin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoîtrez par vous-

même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité ; vous apprendrez à porter avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches ; vous sentirez, enfin, ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire, qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Réfléchissez à loisir sur le parti que je vous propose, non pour savoir s'il vous convient, je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse, mais s'il convient à Madame d'Orbe, & si vous pouvez faire son bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous savez comment elle a rempli ses devoirs dans tous les états de son sexe ; sur ce qu'elle est, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous sentez pouvoir la mériter, parlez, mon amitié tentera le reste, & se promet tout de la sienne ; mais si j'ai trop espéré de vous, au moins vous êtes honnête homme, & vous connoissez sa délicatesse ; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le sien : que votre cœur soit digne d'elle, ou qu'il ne lui soit jamais offert.

Encore une fois, conſultez-vous bien. Peſez votre réponſe avant de la faire. Quand il s'agit du ſort de la vie, la prudence ne permet pas de ſe déterminer légérement ; mais toute délibération légere eſt un crime quand il s'agit du deſtin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami, de tous les ſecours de la ſageſſe. La mauvaiſe honte m'empêcheroit-elle de vous rappeller le plus néceſſaire ? Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philoſophique ne dédaigne la ſimplicité du Chrétien. Je vous ai vu ſur la priere des maximes que je ne ſçaurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous eſt d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conſcience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne enſuite à nous-mêmes & laiſſe agir notre liberté. Ce n'eſt pas là, vous le ſçavez, la doctrine de St. Paul, ni celle qu'on profeſſe dans notre Égliſe. Nous ſommes libres, il eſt vrai, mais nous ſommes ignorans, foibles, portés au mal, & d'où nous viendroient la lumiere & la force, ſi ce n'eſt de celui qui en eſt la

source, & pourquoi les obtiendrions-nous si nous ne daignons pas les demander? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine, & qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands Philosophes! que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail.

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connoît il pas tous nos besoins? N'est-il pas notre pere pour y pourvoir? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même? Cher St. Preux, que de vains sophismes! Le plus grand

nos beſoins, le ſeul auquel nous
ouvons pourvoir, eſt celui de ſentir
os beſoins, & le premier pas pour
rtir de notre miſere eſt de la connoi-
re. Soyons humbles pour être ſages;
voyons notre foibleſſe, & nous ſerons
forts. Ainſi s'accorde la juſtice avec la
clémence; ainſi regnent à la fois la
grace & la liberté. Eſclaves par notre
foibleſſe, nous ſommes libres par la
priere; car il dépend de nous de de-
mander & d'obtenir la force qu'il ne
dépend pas de nous d'avoir par nous-
mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre tou-
jours conſeil de vous ſeul dans les occa-
ſions difficiles, mais de celui qui joint
le pouvoir à la prudence, & ſait faire
le meilleur parti du parti qu'il nous fait
préférer. Le grand défaut de la ſageſſe
humaine, même de celle qui n'a que la
vertu pour objet, eſt un excès de con-
fiance qui nous fait juger de l'avenir
par le préſent, & par un moment de
la vie entiere. On ſe ſent ferme un inſ-
tant, & l'on compte n'être jamais
ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expé-
rience confond tous les jours, on croit
n'avoir plus à craindre un piége une
fois évité. Le modeſte langage de la

vaillance eſt, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit, je ſuis brave, ne ſait ce qu'il ſera demain, & tenant pour ſienne une valeur qu'il ne s'eſt pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en ſervir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raiſonnemens doivent être inſenſés devant l'Etre pour qui les tems n'ont point de ſucceſſion, ni les lieux de diſtance! Nous comptons pour rien ce qui eſt loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu nos jugemens ſeront tout contraires, & ne ſeront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir ſur ce qui nous convient aujourd'hui, ſans ſavoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui ſait ſi nous aimerons ce que nous aimons, ſi nous voudrons ce que nous voulons, ſi nous ferons ce que nous ſommes, ſi les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & ſi nous ne trouverons pas notre miſere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la regle de la

ſageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi ſa meilleure leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point & faiſons ce qu'elle nous inſpire. Je lui demande d'éclairer vos réſolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui eſt bon & honnête, je le ſais bien ; mais ce n'eſt pas aſſez encore ; il faut vouloir ce qui le ſera toujours ; & ni vous ni moi n'en ſommes les juges.

LETTRE VII.

DE SAINT PREUX

A MDE. DE WOLMAR.

JULIE ! une lettre de vous ! ..... après ſept ans de ſilence ..... oui, c'eſt elle ; je le vois, je le ſens : mes yeux méconnoîtroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier ? Quoi ! vous ſouvenez vous de mon nom ? vous le ſavez encore écrire ! ......

En formant ce nom (1) votre main n'a-t-elle point tremblé? ......Je m'égare, & c'eſt votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adreſſe, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main ſemblent ſe contredire. Ah! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres ſentimens?

Vous trouverez, peut-être, que ſonger ſi fort à vos anciennes lettres, c'eſt trop juſtifier la derniere. Vous vous trompez. Je me ſens bien; je ne ſuis plus le même, ou vous n'êtes plus la même; & ce qui me le prouve eſt qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois m'eſt un nouveau ſujet de ſurpriſe. Cette obſervation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au ſentiment qui me diſpenſe d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai ceſſé d'adorer, je ſais à quels reſpects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus

(1) On a dit que *St. Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il ſur l'adreſſe.

ndre reconnoiſſance, je vous aime tant que jamais, il eſt vrai; mais ce ui m'attache le plus à vous eſt le retour e ma raiſon. Elle vous montre à moi elle que vous êtes; elle vous ſert mieux ue l'amour même. Non, ſi j'étois reſté coupable vous ne me ſeriez pas auſſi chére.

Depuis que j'ai ceſſé de prendre le change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé ſur mes vrais ſentimens, j'ai mieux appris à me connoître, & je m'alarme moins de ma foibleſſe. Qu'elle abuſe mon imagination, que cette erreur me ſoit douce encore, il ſuffit pour mon repos qu'elle ne puiſſe plus vous offenſer, & la chimere qui m'égare à ſa pourſuite me ſauve d'un danger réel.

O Julie! il eſt des impreſſions éternelles que le tems ni les ſoins n'effacent point. La bleſſure guérit, mais la marque reſte, & cette marque eſt un ſceau reſpecté qui préſerve le cœur d'une autre atteinte. L'inconſtance & l'amour ſont incompatibles: l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini; mais en ceſſant d'être à vous, je ſuis reſté ſous votre garde. Je ne vous crains plus;

mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non, femme respectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne & l'amant de vos vertus : mais nos amours nos premieres & uniques amours ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussé-je vivre des siecles entiers, le doux tems de ma jeunesse ne peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre cousine.

Chére amie, il faut l'avouer; depuis que je n'ose plus contempler vos charmes, je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés sans jamais se fixer sur aucune ? Les miens l'ont revue avec trop de plaisir peut-être, & depuis mon éloignement ses traits déjà gravés dans mon cœur y font une impression plus profonde. Le sanctuaire est fermé, mais son image est dans le temple. Insensiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été si je ne vous avois jamais vue, & il n'appartenoit qu'à vous seule de me faire sentir la diffé-

rence de ce qu'elle m'inſpire à l'amour. Les ſens, libres de cette paſſion terrible, ſe joignent au doux ſentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela? Julie, ah! quelle différence! Où eſt l'enthouſiaſme? Où eſt l'idolâtrie? Où ſont ces divins égaremens de la raiſon, plus brillans, plus ſublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raiſon même? Un feu paſſager m'embraſe, un délire d'un moment me ſaiſit, me trouble & me quitte. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui ſe le diſent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non; *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue: ils ne ſont plus deux, ils ſont un.

Suis-je donc tranquille en effet? Comment puis-je l'être? Elle eſt charmante, elle eſt votre amie & la mienne: la reconnoiſſance m'attache à elle; elle entre dans mes ſouvenirs les plus doux; que de droits ſur une ame ſenſible, & comment écarter un ſentiment plus tendre de tant de ſentimens ſi bien dûs! Hélas! il eſt dit qu'entre elle & vous, je ne ſerai jamais un moment paiſible!

Femmes! femmes! objets chers &

ɔneftes, que la nature orna pour no-
re fupplice, qui puniffez quand on
ous brave, qui pourfuivez quand on
ous craint, dont la haine & l'amour
ont également nuifibles, & qu'on ne
eut ni rechercher, ni fuir impuné-
nent! Beauté, charme, attrait,
ympathie! être ou chimere incon-
evable, abyme de douleurs & de vo-
uptés! beauté plus terrible aux mor-
els que l'élément où l'on t'a fait naître,
nalheureux qui fe livre à ton calme
rompeur! C'eft toi qui produis les
empêtes qui tourmentent le genre hu-
nain. O Julie! ô Claire! que vous
ne vendez cher cette amitié cruelle
ont vous ofez vous vanter à moi!...
'ai vécu dans l'orage, & c'eft toujours
ous qui l'avez excité; mais quelles
gitations diverfes vous avez fait éprou-
er à mon cœur! Celles du lac de Ge-
eve ne reffemblent pas plus aux flots
u vafte Océan. L'un n'a que des on-
es vives & courtes dont le perpétuel
ranchant agite, émeut, fubmerge
uelquefois, fans jamais former de
ong cours. Mais fur la mer tranquille
n apparence, on fe fent élevé, porté
oucement & loin par un flot lent &
refque infenfible; on croit ne pas

fortir de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle eft la différence de l'effet qu'ont produit fur moi vos attraits & les fiens Ce premier, cet unique amour qui fit le deftin de ma vie, & que rien n'a pu vaincre que lui-même, étoit né fans que je m'en fuffe apperçu ; il m'entraînoi que je l'ignorois encore : je me perdi fans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au Ciel ou dans les abymes ; le calme vient, je ne fais plus où je fuis Au contraire, je vois, je fens mon trou ble auprès d'elle, & me le figure plu grand qu'il n'eft, j'éprouve des tran ports paffagers & fans fuite, je m'er porte un moment, & fuis paifible moment après : l'onde tourmente vain le vaiffeau, le vent n'enfle pc les voiles ; mon cœur content de charmes ne leur prête point fon fion ; je la vois plus belle qu ne l'imagine, & je la redoute plı près que de loin ; c'eft prefque l contraire à celui qui me vient de & j'éprouvois conftamment l'un & tre à Clarens.

Depuis mon départ, il eft vrai fe préfente à moi quelquefois av d'empire. Malheureufement, il

ficile de la voir seule. Enfin je la
is, & c'est bien assez; elle ne m'a
s laissé de l'amour, mais de l'inquié-
de.

Voilà fidellement ce que je suis pour
ıne & pour l'autre. Tout le reste de
ıtre sexe ne m'est plus rien; mes lon-
ıes peines me l'ont fait oublier,

fornito'l mio tempo a mezzo gli
anni (a).

e malheur m'a tenu lieu de force pour
aincre la nature & triompher des ten-
ıtions. On a peu de desirs quand on
ouffre, & vous m'avez appris à les
teindre en leur résistant. Une grande
assion malheureuse est un grand moyen
e sagesse. Mon cœur est devenu, pour
insi dire, l'organe de tous mes be-
oins; je n'en ai point quand il est tran-
uille. Laissez-le en paix l'une &
autre, & désormais il l'est pour tou-
ours.

Dans cet état qu'ai-je à craindre de
ıoi-même, & par quelle précaution
uelle voulez-vous m'ôter mon bon-

(a) Ma carriere est finie au milieu de mes ans.

heur pour ne pas m'expofer à le perdre ? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire ! N'eft-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé fans raifon ? Pourquoi m'avoir appellé près de vous avec tant de rifques, ou pourquoi m'en bannir quand je fuis digne d'y refter ? Deviez-vous laiffer prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faifiez-vous renoncer à des foins que vous aviez réfolu de rendre inutiles ? Que ne lui difiez-vous, laiffez-le au bout du monde, puifqu'auffi bien je l'y veux renvoyer ? Hélas ! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeller. Non, ce n'eft pas près de vous qu'eft le danger, c'eft en votre abfence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me pourfuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar & je fuis tranquille ; où fuirai-je fi cet afyle m'eft ôté ? Tous les tems, tous les lieux me font dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le paffé, dans le préfent l'une & l'autre m'agite à fon tour ; ainfi mon imagination toujours troublée ne fe calme qu'à votre

votre vue, & ce n'eft qu'auprès de vous que je fuis en fureté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire, mais fon effet eft tout oppofé, en réprimant les tranfports que vous caufiez autrefois, cet empire eft plus grand, plus fublime encore, la paix, la férénité fuccedent au trouble des paffions ; mon cœur toujours formé fur le vôtre aima comme lui, & devient paifible à fon exemple. Mais ce repos paffager n'eft qu'une trêve, & j'ai beau m'élever jufqu'à vous en votre préfence, je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité je crois avoir deux ames, dont la bonne eft en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me féparer d'elle ?

Mais les erreurs des fens vous alarment ; vous craignez les reftes d'une jeuneffe éteinte par les ennuis ; vous craignez pour les jeunes perfonnes qui font fous votre garde ; vous craignez de moi ce que le fage Wolmar n'a pas craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humilient ! Eftimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penfer

de moi, jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, si je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais assez loin de vous.

Quoi! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaisir? Je souillerois ce séjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de respect? Je pourrois être assez lâche..... eh! comment le plus corrompu des hommes ne seroit-il pas touché d'un si charmant tableau? Comment ne reprendroit-il pas dans cet asyle l'amour de l'honnêteté? Loin d'y porter ses mauvaises mœurs, c'est-là qu'il iroit s'en défaire.... Qui? moi, Julie, moi?... si tard?... sous vos yeux?.... Chère amie, ouvrez-moi votre maison sans crainte; elle est pour moi le temple de la vertu; par-tout j'y vois son simulacre auguste, & ne puis servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas un ange, il est vrai; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples: on les fuit quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il faloit songer, le seul dont je m'occuperois si j'osois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie! ame bienfaisante, amie incomparable! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux trésor qui soit au monde après vous, vous faites plus, s'il est possible, que vous ne fites jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie est une preuve d'estime non suspecte. Dès cet instant je crois vraiment être homme de mérite; car je suis honoré de vous; mais que le témoignage de cet honneur m'est cruel! En l'acceptant, je le démentirois, & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoissez; jugez-moi. Ce n'est pas assez que votre adorable cousine soit aimée; elle doit l'être comme vous, je le sais; le sera-t-elle? Le peut-elle être? Et dépend-il de moi de lui rendre sur ce point ce qui lui est dû? Ah! si vous vouliez m'unir avec elle que ne me laissiez-vous un cœur à lui donner, un cœur auquel elle inspirât des sentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices? En est-il

un moins digne d'elle que celui qui ſçut vous aimer ? Il faudroit avoir l'ame libre & paiſible du bon & ſage d'Orbe pour s'occuper d'elle ſeule à ſon exemple. Il faudroit le valoir pour lui ſuccéder ; autrement la comparaiſon de ſon ancien état lui rendroit le dernier plus inſupportable, & l'amour foible & diſtrait d'un ſecond époux, loin de la conſoler du premier, le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoiſſant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange ? Elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & ſenſible ſentiroit trop cette perte, & moi comment ſupporterois-je le ſpectacle continuel d'une triſteſſe dont je ſerois cauſe, & dont je ne pourrois la guérir ? Hélas ! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ferai point mon bonheur aux dépens du ſien. Je l'aime trop pour l'épouſer.

Mon bonheur ? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuſe ? L'un des deux peut-il ſe faire un ſort excluſif dans le mariage ? Les biens, les maux n'y ſont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on ſe donne l'un à l'autre, ne retombent-ils pas toujours ſur celui

ui les caufe ? Je ferois malheureux ar fes peines fans être heureux par :s bienfaits. Graces, beauté, mérite, ttachement, fortune, tout concour-)it à ma félicité ; mon cœur, mon œur feul empoifonneroit tout cela, : me rendroit miférable au fein du onheur.

Si mon état préfent eft plein de char- ie auprès d'elle, loin que ce charme ût augmenter par une union plus :roite, les plus doux plaifirs que j'y)ûte me feroient ôtés. Son humeur adine peut laiffer un aimable effor à n amitié, mais c'eft quand elle a des :moins de fes careffes. Je puis avoir ıelque émotion trop vive auprès elle, mais c'eft quand votre préfence e diftrait de vous. Toujours entre elle moi, dans nos tête-à-tête, c'eft vous ıi nous les rendez délicieux. Plus)tre attachement augmente, plus nous ngeons aux chaînes qui l'ont formé ; doux lien de notre amitié fe refferre, nous nous aimons pour parler de)us. Ainfi mille fouvenirs chers à vo- : amie, plus chers à votre ami, les uniffent ; unis par d'autres nœuds, y faudra renoncer. Ces fouvenirs trop .armans ne feroient-ils pas autant

ıfidélités envers elle ? Et de quel ..ɔnt prendrois-je une épouſe reſpectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui ? Ce cœur n'oſeroit donc plus s'épancher dans le ſien, il ſe fermeroit à ſon abord. N'oſant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'impoſant pour elle une réſerve nouvelle, me rendroient ma femme étrangere, & je n'aurois plus ni guide ni conſeil pour éclairer mon ame & corriger mes erreurs. Eſt-ce là l'hommage qu'elle doit attendre ? Eſt-ce là le tribut de tendreſſe & de reconnoiſſance que j'irois lui porter ? Eſt-ce ainſi que je ferois ſon bonheur & le mien ?

Julie, oubliâtes-vous mes ſermens avec les vôtres ? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu ; ma foi ſeule m'eſt reſtée ; elle me reſtera juſqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui : car ſi c'eſt un devoir de ſe marier, un devoir plus indiſpenſable encore eſt de ne faire le malheur de perſonne, & tout ce qui me reſte à ſentir en d'autres nœuds, c'eſt l'éter-

nel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lien sacré l'idée de ce que j'espérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon supplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaisons j'aurois à faire ! quelle femme au monde les pourroit soutenir ! Ah ! comment me consolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre ?

Chére amie, n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours ; ne cherchez point à me tirer de l'anéantissement où je suis tombé ; de peur qu'avec le sentiment de mon existence, je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes blessures. Depuis mon retour, j'ai senti, sans m'en alarmer, l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie ; car je savois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà si tendre que j'eus pour elle dans tous les tems, je me suis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faisoit supporter votre

image avec moins de peine. Cette émotion a quelque choſe des douceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaiſir de la voir n'eſt point troublé par le deſir de la poſſéder ; content de paſſer ma vie entiere, comme j'ai paſſé cet hiver, je trouve entre vous deux cette ſituation paiſible (2) & douce qui tempere l'auſtérité de la vertu & rend ſes leçons aimables. Si quelque vain tranſport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire : j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reſte aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'eſt tout dire. Quand je ne ſongerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me ſont trop chers auprès d'elle pour que je m'expoſe à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu beſoin de ſonger au reſpect que je lui dois, pour ne jamais lui dire un ſeul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût beſoin d'interpréter ou de

(2) Il a dit préciſément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre Philoſophe, entre deux jolies femmes, me paroît dans un plaiſant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

ne pas entendre. Que si peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empressement dans mes manieres, surement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus six mois auprès d'elle, tel je serai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de si parfait qu'elle, mais, fût-elle plus parfaite que vous encore, je sens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le sien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je pense de la vôtre. J'y trouve avec toute la prudence de la vertu, les scrupules d'une ame craintive qui se fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour se garantir de tout. Cette extrême timidité a son danger ainsi qu'une confiance excessive. En nous montrant sans cesse des monstres où il n'y en a point, elle nous épuise à combattre des chimeres, & à force de nous effaroucher sans sujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables & nous les laisse moins discerner. Relisez quelquefois la lettre que Milord Edouard vous écrivit l'année derniere au sujet de votre mari; vous y trouverez

de bons avis à votre ufage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle eft touchante, aimable & douce comme vous, elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante, elle ne vous mene au quiétifme par une route oppofée, & que vous montrant par-tout du rifque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquiefcer à rien. Chére amie, ne favez-vous pas que la vertu eft un état de guerre, & que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre foi ? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occafions, c'eft mériter d'y fuccomber; les fuir avec trop de foin, c'eft fouvent nous refufer à de grands devoirs, & il n'eft pas bon de fonger fans ceffe aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des tête-à-tête avec des femmes; mais dans quelque fituation que me place déformais la Providence, j'ai pour fureté de moi les huit mois que j'ai paffés à Clarens, & ne crains plus que perfonne m'ôte le prix que vous m'avez

fait mériter. Je ne ſerai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai ſenti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaiſons, on n'héſite plus ſur le choix; tout juſqu'à mes fautes paſſées m'eſt garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles diſcuſſions ſur l'ordre de l'univers & ſur la direction des êtres qui le compoſent, je me contenterai de vous dire que ſur des queſtions ſi fort au-deſſus de l'homme, il ne peut juger des choſes qu'il ne voit pas que par induction ſur celles qu'il voit, & que toutes les analogies ſont pour ces loix générales que vous ſemblez rejetter. La raiſon même & les plus ſaines idées que nous pouvons nous former de l'Etre ſuprême, ſont très-favorables à cette opinion; car bien que ſa puiſſance n'ait pas beſoin de méthode pour abréger le travail, il eſt digne de ſa ſageſſe de préférer pourtant les voies les plus ſimples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme, il l'a doué de toutes les facultés néceſſaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de

[redacted]

lui, & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raiſon pour connoître ce qui eſt bien, la conſcience pour l'aimer (3), & la liberté pour le choiſir. C'eſt dans ces dons ſublimes que conſiſte la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en ſommes tous comptables.

J'entends beaucoup raiſonner contre la liberté de l'homme, & je mépriſe tous ces ſophiſmes; parce qu'un raiſonneur a beau me prouver que je ne ſuis pas libre, le ſentiment intérieur, plus fort que tous ſes argumens, les dément ſans ceſſe, & quelque parti que je prenne, dans quelque délibération que ce ſoit, je ſens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces ſubtilités de l'école ſont vaines préciſément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout auſſi bien la vérité que le menſonge, & que ſoit que la liberté

(3) St. Preux fait de la conſcience morale un ſentiment & non pas un jugement, ce qui eſt contre les définitions des Philoſophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrere a raiſon.

existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne seroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimere. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif, & puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée là ! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs & libres; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (4). L'Evêque de Cloyne a démontré que sans rien changer aux apparences, la matiere & les corps pourroient ne pas exister; est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas ? En tout ceci, la seule apparence coûte

---

(4) Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause, ou quelle est la cause qui détermine la volonté ?

plus que la réalité; je m'en tiens à ce qui eſt plus ſimple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute maniere aux beſoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des ſecours extraordinaires, dont celui qui abuſe des ſecours communs à tous eſt indigne, & dont celui qui en uſe bien n'a pas beſoin. Cette acception de perſonnes eſt injurieuſe à la Juſtice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine ſe déduiroit de l'Ecriture elle-même, mon premier devoir n'eſt-il pas d'honorer Dieu? Quelque reſpect que je doive au texte ſacré, j'en dois plus encore à ſon Auteur, & j'aimerois mieux croire la Bible falſifiée ou inintelligible que Dieu injuſte ou malfaiſant. St. Paul ne veut pas que le vaſe diſe au potier, pourquoi m'as-tu fait ainſi? Cela eſt fort bien, ſi le potier n'exige du vaſe que des ſervices qu'il l'a mis en état de lui rendre: mais s'il s'en prenoit au vaſe de n'être pas propre à un uſage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vaſe auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainſi?

S'enſuit-il de-là que la priere ſoit inutile? A Dieu ne plaiſe que je m'ôte

cette ressource contre mes foiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élevent à Dieu nous portent au-dessus de nous-mêmes; en implorant son secours nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change; c'est nous qui nous changeons en nous élevant à lui (5). Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on se le donne, &, comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnoissant sa foiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever; en cherchant la grace, on renonce à la raison; pour obtenir un don du Ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a don-

(5) Notre galant Philosophe, après avoir imité la conduite d'Abélard, semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la priere ont beaucoup de rapport. Bien des gens relevant cette hérésie, trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement que de tomber dans l'erreur; je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper; c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au lecteur.

nées. Qui fommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle ?

Vous le favez ; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre eft trop pure pour arriver jamais à ce point : mais l'excès qui produit l'égarement commence avant lui, & c'eft de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai fouvent entendu blâmer les extafes des Afcétiques ; favez-vous comment elles-viennent ? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere, plus que ne le permet la foibleffe humaine. Alors l'efprit s'épuife, l'imagination s'allume & donne des vifions, on devient infpiré, prophete, & il n'y a plus ni fens ni génie qui garantiffe du fanatifme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez, vous priez fans ceffe : vous ne voyez pas encore les Piétiftes (6), mais vous lifez

(6) Sorte de foux qui avoient la fantaifie d'être Chrétiens, & de fuivre l'Evangile à la lettre : à peu près comme font aujourd'hui les Méthodiftes en Angleterre, les Moraves en Allemagne, les Janféniftes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maitres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon : mais que faites-vous de ceux de sa disciple ? Vous lisez Muralt, je le lis aussi ; mais je choisis ses lettres, & vous choisissez son instinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet homme sage, & songez à vous. Femme pieuse & chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote?

Chére & respectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant & vous donne les miens avec le zele d'un pere. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendus indissolubles, ses devoirs se confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent, jamais nos yeux ne se rencontrent sans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous éleve conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes, la décision ne l'est pas, elle appartient à vous seule. O vous, qui fites toujours mon sort, ne cessez point d'en être l'arbitre, pesez mes réflexions, prononcez ; quoique vous

ordonniez de moi, je me foumets, je ferai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussé-je ne vous plus revoir, vous me serez toujours présente, vous présiderez toujours à mes actions; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous; ce sont les enfans de votre ame, la mienne les adopte, & rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi sans détour, Julie. A présent que je vous ai bien expliqué ce que je sens & ce que je pense, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon sort est lié à celui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion; je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous désapprouviez son projet ou plutôt celui de votre époux, il le désapprouvera lui-même, & je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos scrupules; il convient seulement qu'i les ignore jusqu'à votre entiere décisio En attendant je trouverai, pour d' férer notre départ, des prétextes c pourront le surprendre, mais auxqu il acquiescera surement. Pour m

aime mieux ne vous plus voir que de
ous revoir pour vous dire un nouvel
dieu. Apprendre à vivre chez vous en
ranger, eſt une humiliation que je
ai pas méritée.

LETTRE VIII.

DE MDE. DE WOLMAR A ST. PREUX.

HÉ bien! ne voilà-t-il pas encore vo-
e imagination effarouchée? Et ſur
oi, je vous prie? Sur les plus vrais
moignages d'eſtime & d'amitié que
ous ayez jamais reçus de moi; ſur les
aiſibles réflexions que le ſoin de votre
ai bonheur m'inſpire; ſur la propoſi-
on la plus obligeante, la plus avan-
geuſe, la plus honorable qui vous
t jamais été faite; ſur l'empreſſement
diſcret, peut-être, de vous unir à ma
mille par des nœuds indiſſolubles; ſur
deſir de faire mon allié, mon pa-
nt, d'un ingrat qui croit ou qui feint
croire que je ne veux plus de lui
our ami. Pour vous tirer de l'inquié-

tude où vous paroiſſez être, il ne faloit que prendre ce que je vous écris dans ſon ſens le plus naturel. Mais il y a long-tems que vous aimez à vous tourmenter par vos injuſtices. Votre lettre eſt comme votre vie, ſublime & rampante, pleinė de force & de puérilités. Mon cher Philoſophe, ne ceſſerez-vous jamais d'être enfant?

Où avez-vous donc pris que je ſongeaſſe à vous impoſer des loix, à rompre avec vous, & pour me ſervir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde? De bonne foi, trouvez-vous-là l'eſprit de ma lettre? Tout au contraire. En jouiſſant d'avance du plaiſir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler; je me ſuis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une maniere agréable & douce,en vous faiſant un ſort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime; il n'y avoit pas-là, ce me ſemble, de quoi vous alarmer ſi fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime gueres moins à le répéter, il vous eſt aiſé d'obtenir

ce que vous voulez, sans que la plainte & l'humeur s'en mêlent.

Soyez donc bien sûr que si votre séjour ici vous est agréable, il me l'est tout autant qu'à vous, & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'est plus sensible que le soin qu'il a pris de vous appeller dans sa maison, & de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir, nous sommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes, nous avons tous deux besoin de guides, & qui saura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connoît si bien? Qui sentira mieux le danger de s'égarer, par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeller ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre? Oui, c'est une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque sentiment qui m'anime : voilà ce que je vous ai préféré. Ah mon ami ! je sais rendre honneur à ce que

mon cœur a ſi bien ſenti. Je puis être foible devant toute la terre ; mais je réponds de moi devant vous.

C'eſt dans cette délicateſſe qui ſurvit toujours au véritable amour, plutôt que dans les ſubtiles diſtinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raiſon de cette élévation d'ame & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois ſentir comme vous. Cette explication du moins eſt plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la ſienne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui ſuffit pour la préférer. Ainſi croyez que loin d'être dans la diſpoſition bizarre où vous me ſuppoſez, celle où je ſuis eſt directement contraire. Que s'il faloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même qui, vous le ſavez, entre pour beaucoup dans les raiſons que j'ai de vous deſirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particuliere, ſouvenez-vous du moment de votre arrivée : marquai-je moins de joie à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant ? Vous a-t-il

que votre séjour à Clarens me fût
yeux ou pénible ? Avez-vous jugé
: vous en visse partir avec plaisir ?
il aller jusqu'au bout, & vous par-
ec ma franchise ordinaire ? Je vous
:rai sans détour que les six derniers
que nous avons passés ensemble
:é le tems le plus doux de ma vie,
: j'ai goûté dans ce court espace
les biens dont ma sensibilité m'ait
i l'idée.
n'oublierai jamais un jour de cet
où, après avoir fait en commun
ture de vos voyages & celle des
ures de votre ami, nous soupâmes
la salle d'Apollon, & où, songeant
élicité que Dieu m'envoyoit en ce
e, je vis tout autour de moi, mon
mon mari, mes enfans, ma cou-
Milord Edouard, vous, sans
ter la Fanchon qui ne gâtoit rien
bleau ; & tout cela rassemblé pour
eufe Julie. Je me disois : cette pe-
chambre contient tout ce qui est
à mon cœur, & peut-être tout
'il y a de meilleur sur la terre ;
is environnée de tout ce qui
éresse, tout l'univers est ici pour
je jouis à la fois de l'attache-
que j'ai pour mes amis, de ce-

qu'ils me rendent, de celui qu'ils
nt l'un pour l'autre ; leur bienveillance
utuelle ou vient de moi ou s'y rap-
orte ; je ne vois rien qui n'étende
non être, & rien qui le divise ; il est
dans tout ce qui m'environne, il n'en
reste aucune portion loin de moi ; mon
imagination n'a plus rien à faire, je n'ai
rien à desirer ; sentir & jouir sont pour
moi la même chose ; je vis à la fois dans
tout ce que j'aime, je me rassasie de bon-
heur & de vie. O mort ! viens quand tu
voudras ! Je ne te crains plus, j'ai vécu,
je t'ai prévenue, je n'ai plus de nou-
veaux sentimens à connoître, tu n'a
plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre ave
vous, plus il m'étoit doux d'y comp
ter, & plus aussi tout ce qui pouvoi
troubler ce plaisir m'a donné d'inquié
tude. Laissons un moment à part cett
morale craintive, & cette prétendu
dévotion que vous me reprochez. Con
venez du moins, que tout le charme d
la société qui régnoit entre nous e
dans cette ouverture de cœur qui me
en commun tous les sentimens, toute
les pensées, & qui fait que chacun f
sentant tel qu'il doit être, se montre
tous tel qu'il est. Supposez un momen
quelqu

[q]uelque intrigue secrete, quelque liai-
on qu'il faille cacher, quelque raison
e réserve & de mystere ; à l'instant
ut le plaisir de se voir s'évanouit, on
t contraint l'un devant l'autre, on
erche à se dérober, quand on se ras-
nble on voudroit se fuir : la circons-
tion, la bienséance amenent la dé-
ice & le dégoût. Le moyen d'aimer
g-tems ceux qu'on craint ? On se
ient importun l'un à l'autre. . . .
e importune ! . . . importune à son
! . . . . non, non, cela ne sauroit
; on n'a jamais de maux à craindre
eux qu'on peut supporter.
vous exposant naïvement mes
ıles, je n'ai point prétendu chan-
s résolutions, mais les éclairer ;
ır que, prenant un parti dont
'auriez pas prévu toutes les sui-
ous n'eussiez peut-être à vous
entir quand vous n'oseriez plus
dédire. A l'égard des craintes
de Wolmar n'a pas eues, ce
à lui de les avoir, c'est à vous :
juge du danger qui vient de
vous-même. Réfléchissez-y
is dites-moi qu'il n'existe pas,
pense plus : car je connois
iture, & ce n'est pas de vos

intentions que je me défie.
cœur est capable d'une faute
très - surement le mal prém
approcha jamais. C'est ce qu
l homme fragile du méchan
D'ailleurs, quand mes obj
roient plus de solidité que je
le croire, pourquoi mettre
chose au pis comme vous
n'envisage point les précautio
dre aussi sévérement que vo
il pour cela de rompre aussi
vos projets, & de nous fuir
jours? Non, mon aimable
tristes ressources ne sont p
saires. Encore enfant par la
êtes déjà vieux par le cœur
des passions usées dégoût
tres: la paix de l'ame qui
est le seul sentiment qui
la jouissance. Un cœur s
le repos qu'il ne connoit
sente une fois, il ne v
perdre. En comparant
contraires, on apprend
meilleur; mais pour le
les faut connoître. Po
le moment de votre s
peut-être, que vous
même. Vous avez tr

ir long-tems ; vous avez trop aimé our ne pas devenir indifférent : on ne allume plus la cendre qui sort de la ournaise, mais il faut attendre que out soit consumé. Encore quelques anées d'attention sur vous-même, & ous n'avez plus de risque à courir.

Le sort que je voulois vous faire eût néanti ce risque ; mais indépendamment de cette considération, ce sort toit assez doux pour devoir être envié our lui-même, & si votre délicatesse ous empêche d'oser y prétendre, je 'ai pas besoin que vous me disiez ce u'une telle retenue a pu vous coûter. Iais j'ai peur qu'il ne se mêle à vos aisons des prétextes plus spécieux que olides ; j'ai peur qu'en vous piquant e tenir des engagemens dont tout vous ispense & qui n'intéressent plus peronne, vous ne vous fassiez une fausse ertu de je ne sais quelle vaine consance plus à blâmer qu'à louer, [illegible]dérmais tout-à-fait déplacée. Je vous ai déjà dit autrefois, c'est un second rime de tenir un serment criminel ; si vôtre ne l'étoit pas, il l'est devenu ; 'en est assez pour l'annuller. La proesse qu'il faut tenir sans cesse est celle 'être honnête homme & toujours ferme

dans son devoir ; changer qua
change, ce n'est pas légéreté
constance. Vous fites bien, peu
alors de promettre ce que vous
mal aujourd'hui de tenir. Fait
tous les tems ce que la vertu de
vous ne vous démentirez jamai
Que s'il y a parmi vos scrupu
que objection solide, c'est ce
pourrons examiner à loisir.
dant, je ne suis pas trop f
vous n'ayez pas saisi mon id
même avidité que moi, afi
étourderie soit moins cruel
ai fait une. J'avois médité
durant l'absence de ma cou
son retour & le départ de
ayant eu avec elle quelqu
tions générales sur un sec
elle m'en a paru si éloigné
gré tout le penchant que
pour vous, je craindroi
user plus d'autorité q
vient pour vaincre sa
même en votre faveu
point où l'empire de
pecter celui des inclin
cipes que chacun se f
arbitraires en eux-mê
à l'état du cœur qui

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet ; il nous convient si bien à tous, il vous tireroit si honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près ; ce n'est pas même assez que vous soyez mon cousin. Ah ! je voudrois que vous fussiez mon frere !

Quoi qu'il en soit de toutes ces idées, rendez plus de justice à mes sentimens pour vous. Jouissez sans réserve de mon amitié, de ma confiance, de mon estime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous prescrire, & que je ne crois point en avoir besoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conseils, mais n'imaginez jamais que j'en fasse des ordres. Si vous sentez pouvoir habiter Clarens sans danger, venez-y, demeurez-y, j'en serai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'absence aux restes toujours suspects d'une jeunesse impétueuse, écrivez-moi souvent, venez nous voir quand vous voudrez,

entretenons la correſpondance la
intime. Quelle peine n'eſt pas ad
par cette conſolation ? Quel él
ment ne ſupporte-t-on pas par l'
de finir ſes jours enſemble ? J
plus ; je ſuis prête à vous con
de mes enfans ; je le croirai
dans vos mains que dans les m
quand vous me le ramenerez
ſais duquel des deux le retour
chera le plus. Si tout-à-fait de
ſonnable vous banniſſez enfin
meres, & voulez mériter ma
venez, aimez-la, ſervez-la
de lui plaire ; en vérité, je
vous avez déjà commencé ;
de ſon cœur & des obſtacles
oppoſe, je vous aiderai d
pouvoir : faites enfin le b
de l'autre, & rien ne m
au mien. Mais, quelqu
vous puiſſiez prendre, a
ſérieuſement penſé, pren
aſſurance, & n'outrage
amie en l'accuſant de ſe
A force de ſonger à v
blie. Il faut pourtant
vienne ; car vous faite
dans la diſpute comme
verſaire aux échecs, v

ous défendant. Vous vous excusez être Philosophe en m'accusant d'être évote ; c'est comme si j'avois renoncé u vin lorsqu'il vous eut enivré. Je is donc dévote, à votre compte ou ête à le devenir? Soit ; les dénominations méprisantes changent-elles la ture des choses? Si la dévotion est onne, où est le tort d'en avoir? ais peut-être ce mot est-il trop bas our vous. La dignité philosophique daigne un culte vulgaire ; elle veut rvir Dieu plus noblement : elle porte squ'au Ciel même ses prétentions & fierté. O mes pauvres Philosophes !... evenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, cultivai ma raison dans tous les tems. vec du sentiment & des lumieres j'ai oulu me gouverner, & je me suis mal nduite. Avant de m'ôter le guide que i choisi, donnez-m'en quelque autre r lequel je puisse compter. Mon bon ni ! toujours de l'orgueil, quoi qu'on se ; c'est lui qui vous éleve, & c'est i qui m'humilie. Je crois valoir aunt qu'une autre, & mille autres ont cu plus sagement que moi. Elles oient donc des ressources que je n'ais pas. Pourquoi me sentant bien

née ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssois-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connoissois que ma force; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai succombé; comment font celles qui résistent? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas pensé. Dans le regne des passions, elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent; elles tiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire on peut se passer d'être heureux; on s'attend à le devenir; si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, & le charme de l'illusion dure autant qu la passion qui le cause. Ainsi cet ét se suffit à lui-même, & l'inquiétu qu'il donne est une sorte de jouissar qui supplée à la réalité, qui v mieux, peut-être. Malheur à qui plus rien à desirer! il perd, ainsi dire, tout ce qu'il possede. jouit moins de ce qu'on obtient q ce qu'on espere, & l'on n'est he qu'avant d'être heureux. En l'homme avide & borné, fai

tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il desire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possede; l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité, & tel est le néant des choses humaines, qu'hors (1) l'Etre existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions,

(1) Il faloit, *que hors*, & surement Mde. de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertance, il paroît qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'asservir toujours aux regles mêmes qu'elle savoit. On peut employer un style plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien.

il eſt infaillible dans le ſentiment commun qui les comprend toutes. Vivre ſans peine n'eſt pas un état d'homme ; vivre ainſi c'eſt être mort. Celui qui pourroit tout ſans être Dieu, ſeroit une miſérable créature ; il ſeroit privé du plaiſir de deſirer ; toute autre privation ſeroit plus ſupportable (2).

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois par-tout que ſujets de contentement, & je ne ſuis pas contente. Une langueur ſecrete s'inſinue au fond de mon cœur. Je le ſens vuide & gonflé, comme vous diſiez autrefois du vôtre ; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'eſt cher, ne ſuffit pas pour l'occuper ; il lui reſte une force inutile, dont il ne ſait que faire. Cette peine eſt bizarre, j'en conviens ; mais elle n'eſt pas moins réelle. Mon ami, je ſuis trop

(2) D'où il ſuit que tout Prince qui aſpire au deſpotiſme, aſpire à l'houneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au Souverain, ſur-tout s'il eſt très-abſolu. C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables ! ne ſauroit-il s'ennuyer à moindres frais ?

eureuſe; le bonheur m'ennuye (3).

Concevez-vous quelque remede à ce égoût du bien-être? Pour moi, je ous avoue qu'un ſentiment ſi peu rai-ɔnnable & ſi peu volontaire, a beau-ɔup ôté du prix que je donnois à la :e, & je n'imagine pas quelle ſorte : charme on y peut trouver qui me anque, ou qui me ſuffiſe. Une autre ra-t-elle plus ſenſible que moi? Aime--t-elle mieux ſon pere, ſon mari, ſes ıfans, ſes amis, ſes proches? En ſera-elle mieux aimée? Menera-t-elle une e plus de ſon goût? Sera-t-elle plus ɔre d'en choiſir une autre? Jouira-t-le d'une meilleure ſanté? Aura-t-elle us de reſſources contre l'ennui, plus : liens qui l'attachent au monde? Et utefois j'y vis inquiete; mon cœur nore ce qui lui manque; il deſire ſans voir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui i ſuffiſe, mon ame avide cherche leurs de quoi la remplir; en s'éle-nt à la ſource du ſentiment & de

(3) Quoi Julie! auſſi des contradictions! Ah! rains bien, charmante dévote, que vous ne ez pas, non plus, trop d'accord avec vous-me! Au reſte, j'avoue que cette lettre me oit le chant du cygne.

l'être, elle y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie ; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en moi-même ; elle est toute dans l'Etre immense qu'elle contemple, & dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espere être un jour le sien.

Vous souriez ; je vous entends, mon bon ami ; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraison que je confesse aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le justifier de toutes manieres. Je ne dis pas que ce goût soit sage, je dis seulement qu'il est doux, qu'il supplée au sentiment du bonheur qui s'épuise, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette un nouvel intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejetter sans doute ; s'il abuse le cœur par une fausse jouissance, il faut encore le rejetter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du Philosophe avec

ses grands principes, ou du Chrétien dans sa simplicité ? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du devot dans son délire ? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées ? L'ivresse a ses plaisirs, disiez-vous. Eh bien, ce délire en est une. Ou laissez-moi dans un état qui m'est agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extases des mystiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous menent à ce quiétisme dont vous me croyez si proche, & dont je crois être aussi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire, je le sais bien ; c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose ; c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis :

il cor gradisce ;
E serve à lui chi 'l suo dover compisce (a).

(a) Le cœur lui suffit, & qui fait son devoir le prie. *Metast.*

Il faut premiérement faire ce
doit, & puis prier quand on l
Voilà la regle que je tâche de
je ne prends point le recueillem
vous me reprochez comme une
pation, mais comme une récr
& je ne vois pas pourquoi, pa
plaisirs qui sont à ma portée, j
terdirois le plus sensible & le plu
cent de tous.

Je me suis examinée avec 1
soin depuis votre lettre. J'ai étu
effets que produit mon ame, ce pe
qui semble si fort vous déplaire
n'y sais rien voir jusqu'ici qui m
craindre, au moins sitôt, l'abu
dévotion mal entendue.

Premiérement, je n'ai point p
exercice un goût trop vif qui m
souffrir quand j'en suis privée,
me donne de l'humeur quand o
distrait. Il ne me donne point
plus, de distractions dans la journ
ne jette ni dégoût ni impatience
pratique de mes devoirs. Si quel
mon cabinet m'est nécessaire,
quand quelque émotion m'agite,
je serois moins bien par-tout ai
C'est-là que rentrant en moi-mêm
retrouve le calme de la raison. Si

que souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est-là que je les vais déposer. Toutes ces miseres s'évanouissent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être sensible à de si foibles chagrins, & d'oublier de si grandes graces. Il ne me faut des séances ni fréquentes ni longues. Quand la tristesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs versés devant celui qui console, soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais ameres ni douloureuses, mon repentir même est exempt d'alarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un pere; ce qui me touche est sa bon[illegible]; elle efface à mes yeux tous ses au[illegible]es attributs; elle est le seul que je con[illegible]is. Sa puissance m'étonne, son im[illegible]ensité me confond, sa justice.... il a [illegible]t l'homme foible; puisqu'il est juste, [illegible]st clément. Le Dieu vengeur est le [illegible]u des méchans; je ne puis ni le [illegible]ndre pour moi, ni l'implorer contre [illegible]autre. O Dieu de paix! Dieu de [illegible]é, c'est toi que j'adore! c'est de [illegible] je le sens, que je suis l'ouvrage, &

j'eſpere te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne ſaurois vous dire combien ces idées jettent de douceur ſur mes jours & de joie au fond de mon cœur. En ſortant de mon cabinet ainſi diſpoſée, je me ſens plus légere & plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras diſparoiſſent; rien de rude, rien d'anguleux; tout devient facile & coulant; tout prend à mes yeux une face plus riante; la complaiſance ne me coûte plus rien; j'en aime encore mieux ceux que j'aime & leur en ſuis plus agréable. Mon mari même en eſt plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, eſt un opium pour l'ame. Elle égaye, anime & ſoutient quand on en prend peu: une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue; j'eſpere ne pas aller juſques-là.

Vous voyez que je ne m'offenſe pas de ce titre de dévote autant peut-être que vous l'auriez voulu; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une eſpece d'emploi qui diſpenſe de tout au-

tre. Ainſi cette Madame Guyon dont vous me parlez eût mieux fait, ce me ſemble, de remplir avec ſoin ſes devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement ſes enfans, de gouverner ſagement ſa maiſon, que d'aller compoſer des livres de dévotion, diſputer avec des Evêques, & ſe faire mettre à la Baſtille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas non plus ce langage myſtique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & ſubſtitue au véritable amour de Dieu des ſentimens imités de l'amour terreſtre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet myſtique, ſi l'on ne voit auſſi l'objet ſenſuel, & comment une honnête femme oſe-t-elle imaginer avec aſſurance des objets qu'elle n'oſeroit regarder (4)?

. . . . .

(4) Cette objection me paroît tellement ſolide & ſans replique, que ſi j'avois le moindre pouvoir dans l'Egliſe, je l'emploierois à faire retrancher de nos livres ſacrés le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu ſi tard.

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profeſſion, c'eſt cette âpreté de mœurs qui les rend inſenſibles à l'humanité, c'eſt cet orgueil exceſſif qui leur fait regarder en pitié le reſte du monde. Dans leur élévation ſublime s'ils daignent s'abaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une maniere ſi humiliante, ils plaignent les autres d'un ton ſi cruel, leur juſtice eſt ſi rigoureuſe, leur charité eſt ſi dure, leur zele eſt ſi amer, leur mépris reſſemble ſi fort à la haine, que l'inſenſibilité même des gens du monde eſt moins barbare que leur commiſération. L'amour de Dieu leur ſert d'excuſe pour n'aimer perſonne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots? Mais plus ils ſe détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer ſon autorité ſur la terre.

Je me ſens pour tous ces abus une averſion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce ſera ſurement ſans le vouloir, & j'eſpere de l'amitié de tous ceux qui m'environnent que ce ne ſera pas ſans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-tems ſur le

rt de mon mari d'une inquiétude qui 'eût peut-être altéré l'humeur à la lon- ie. Heureusement la sage lettre de ilord Edouard à laquelle vous me ren- yez avec grande raison, ses entretiens nsolans & sensés, les vôtres, ont tout- fait dissipé ma crainte & changé mes incipes. Je vois qu'il est impossible e l'intolérance n'endurcisse l'ame. omment chérir tendrement les gens l'on réprouve ? Quelle charité peut- n conserver parmi des damnés? Les mer ce seroit haïr Dieu qui les punit. ulons-nous donc être humains ? Ju- ons les actions & non pas les hom- es. N'empiétons point sur l'horrible nction des démons. N'ouvrons point légérement l'enfer à nos freres. Eh! l étoit destiné pour ceux qui se trom- nt, quel mortel pourroit l'éviter ?

O mes amis ! de quel poids vous avez ulagé mon cœur ! En m'apprenant e l'erreur n'est point un crime, vous avez délivrée de mille inquiétans rupules. Je laisse la subtile interpré- tion des dogmes que je n'entends pas. m'en tiens aux vérités lumineuses i frappent mes yeux & convainquent a raison, aux vérités de pratique qui instruisent de mes devoirs. Sur tout

le refte, j'ai pris pour regle votre an cienne réponfe à M. de Wolmar (5) Eft-on maître de croire ou de ne pa croire ? eft-ce un crime de n'avoir pa fçu bien argumenter ? Non, la conf cience ne nous dit point la vérité de chofes, mais la regle de nos devoirs elle ne nous dicte point ce qu'il fau penfer, mais ce qu'il faut faire ; ell ne nous apprend point à bien rai fonner, mais à bien agir. En quo mon mari peut-il être coupable devan Dieu ? Détourne-t-il les yeux de lui Dieu lui-même a voilé fa face. Il n fuit point la vérité, c'eft la vérité qu le fuit. L'orgueil ne le guide point ; i ne veut égarer perfonne, il eft bien aif qu'on ne penfe pas comme lui. Il aim nos fentimens, il voudroit les avoir, i ne peut. Notre efpoir, nos confola tions, tout lui échappe. Il fait le bie fans attendre de récompenfe ; il eft plu vertueux, plus défintéreffé que nou Hélas ! il eft à plaindre ! mais de quo fera-t-il puni ? Non, non, la bonté la droiture, les mœurs, l'honnêteté la vertu ; voilà ce que le Ciel exige &

(5) Voyez Tome III, Lett. III. de la Ve. Parti

qu'il récompense ; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de sa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'est croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai Chrétien c'est l'homme juste ; les vrais incrédules sont le méchans.

Ne soyez donc pas étonné, mon aimable ami, si je ne dispute pas avec vous sur plusieurs points de votre lettre où nous ne sommes pas de même avis. Je sais trop bien ce que vous êtes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces questions oiseuses sur la liberté ? Que je sois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté, si je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même ? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma priere, s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande, ai-je besoin d'autre éclaircissement ? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au-delà ? Voulons-nous pénétrer dans ces abymes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine

ce tems si court qui nous est donn
l'honorer ? Nous ignorons ce c
est, mais nous savons qu'elle est
cela nous suffise ; elle se fait voi
ses œuvres, elle se fait sentir
dans de nous. Nous pouvons bie
puter contre elle, mais non p
méconnoître de bonne foi. Elle n
donné ce degré de sensibilité qu
perçoit & la touche : plaignons
qui elle ne l'a pas départi, sans
flatter de les éclairer à son défaut
de nous fera ce qu'elle n'a pas
faire ? Respectons ses décrets en s
& faisons notre devoir ; c'est le
leur moyen d'apprendre le leu
autres.

Connoissez-vous quelqu'un plus
de sens & de raison que M. de Wo
Quelqu'un plus sincere, plus d
plus juste, plus vrai, moins li
ses passions, qui ait plus à gag
la Justice divine & à l'immortal
l'ame ? Connoissez-vous un h
plus fort, plus élevé, plus gr
plus foudroyant dans la disput
Milord Edouard, plus digne p
vertu de défendre la cause de
plus certain de son existence, pl
nétré de sa Majesté suprême,

é pour sa gloire & plus fait pour la
tenir ? Vous avez vu ce qui s'est
sé durant trois mois à Clarens ; vous
z vu deux hommes pleins d'estime
de respect l'un pour l'autre, éloi-
ès par leur état & par leur goût des
ntilleries de college, passer un
er entier à chercher dans des dispu-
sages & paisibles, mais vives &
fondes à s'éclairer mutuellement ;
taquer, se défendre, se saisir par
tes les prises que peut avoir l'enten-
nent humain, & sur une matiere
tous deux n'ayant que le même in-
êt, ne demandoient pas mieux que
re d'accord.

Qu'est-il arrivé ? Ils ont redoublé
time l'un pour l'autre, mais cha-
est resté dans son sentiment. Si cet
mple ne guérit pas à jamais un
nme sage de la dispute, l'amour de
érité ne le touche gueres ; il cher-
à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette
e inutile, & j'ai résolu de ne plus
à mon mari un seul mot de Reli-
n, que quand il s'agira de rendre
on de la mienne. Non que l'idée de
olérance divine m'ait rendue indif-
nte sur le besoin qu'il en a. Je vous

avoue même que tranquillisée sur son sort à venir, je ne sens point pour cela diminuer mon zele pour sa conversion. Je voudrois au prix de mon sang le voir une fois convaincu, si ce n'est pour son bonheur dans l'autre monde, c'est pour son bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'est-il point privé ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut-il attendre de sa vertu ? Comment doit-il envisager la mort ? Non, je l'espere, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reste une ressource pour l'en tirer, & j'y consacre le reste de ma vie; ce n'est plus de le convaincre, mais de le toucher; c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion si aimable qu'il ne puisse lui résister. Ah ! mon ami, quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien ! croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Voilà désormais la tâche que je m'impose; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar est froid, mais il n'est pas insensible. Quel tableau

bleau nous pouvons offrir à ſon cœur, quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme, concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant! quand ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon! quand cent fois le jour il ſera forcé de ſe dire: Non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même, quelque choſe de plus qu'humain regne ici!

Si cette entrepriſe eſt de votre goût, ſi vous vous ſentez digne d'y concourir, venez, paſſons nos jours enſemble & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante, écoutez votre conſcience; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Milord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoîtrez les ſoins & le cœur d'une bonne amie, qui s'eſt fait un plaiſir de l'orner. Vous y trouverez

ſſi un petit aſſortiment de livre
u'elle a choiſis à Geneve, meilleur
de meilleur goût que *l'Adone*, quoi
u'il y ſoit auſſi par plaiſanterie. A
reſte, ſoyez diſcret, car comme elle n
veut pas que vous ſachiez que tout cel
vient d'elle, je me dépêche de vou
l'écrire, avant qu'elle me défende d
vous en parler.

Adieu mon ami. Cette partie du Châ
teau de Chillon (6) que nous devion
tous faire enſemble, ſe fera demain ſan
vous. Elle n'en vaudra pas mieux
quoiqu'on la faſſe avec plaiſir. M. l
Bailli nous a invités avec nos enfans
ce qui ne m'a point laiſſé d'excuſe
mais je ne ſais pourquoi je voudroi
être déjà de retour.

---

(6) Le Château de Chillon, ancien ſéjour d
Baillis de Vevai, eſt ſitué dans le lac ſur u
rocher qui forme une preſqu'Iſle, & autour d
quel j'ai vu ſonder à plus de cent cinquante bra
ſes, qui font près de 800 pieds, ſans trouver
fond. On a creuſé dans ce rocher des caves & d
cuiſines au-deſſous du niveau de l'eau, qu'on
introduit, quand on veut, par des robinets. C'e
là que fut détenu ſix ans priſonnier Franço
Bonnivard, Prieur de St. Victor, homme d'u
mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté
toute épreuve, ami de la liberté, quoique S
voyard, & tolérant quoique Prêtre. Au reſte
l'année où ces dernieres lettres paroiſſent avo

LETTRE IX.

DE FANCHON ANET

A SAINT PREUX.

AH ! Monsieur ! ah ! mon bienfaiteur ! que me charge-t-on de vous aprendre ? ..... Madame ! ...... ma pauvre maîtresse .... O Dieu ! je vois déjà votre frayeur .... mais vous ne voyez pas notre désolation .... je n'ai pas un moment à perdre ; il faut vous dire .... il faut courir ... je voudrois déjà vous avoir tout dit ... Ah ! que deviendrez - vous quand vous saurez notre malheur ?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. Monsieur le Baron, qui alloit en Savoye passer quelques jours au château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas ;

été écrites, il y avoit très-long-tems que les Baillis de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On supposera, si l'on veut, que celui de ce tems-là y étoit allé passer quelques jours.

puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monsieur. Madame suivoit, tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec l'aîné. Monseigneur le Bailli, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre, elle me renvoie Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait & s'élance après lui....

Ah! misérable! que n'en fis-je autant! que n'y suis-je restée!... Hélas! je retenois l'aîné qui vouloit sauter après sa mere.... elle se débattoit en serrant l'autre entre ses bras.... on n'avoit là ni gens ni bateau, il falut du tems pour les retirer..... l'enfant est remis, mais la mere.... le saisissement, la chûte, l'état où elle étoit.... qui sait mieux que moi combien cette chûte est dangereuse!... elle resta très-long-tems sans connoissance. A peine l'eût-elle reprise qu'elle demanda son fils..... avec quels transports de joie

elle l'embrassa ! je la crus sauvée; mais sa vivacité ne dura qu'un moment ; elle voulut être ramenée ici ; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés, je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation..... Je suis la plus tranquille de toute la maison.... de quoi m'inquiéterois-je ?.... Ma bonne maîtresse! Ah! si je vous perds, je n'aurai plus besoin de personne.... Oh mon cher Monsieur ! que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve... Adieu... le Médecin sort de la chambre. Je cours au-devant de lui.... S'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien....



LETTRE X

A SAINT PREU

Commencée par Made. d'Orbe 8 vée par M. de Wolmar.

Mort de Julie.

C'EN est fait. Homme impr homme infortuné, malheureux naire ! Jamais vous ne la reven le voile .... Julie n'est. ...

Elle vous a écrit. Attendez s honorez ses dernieres volontés reste de grands devoirs à remp terre.



LETTRE XI.

DE M. DE WOLMAR

A SAINT PREUX.

J'AI laiſſé paſſer vos premieres douleurs en ſilence ; ma lettre n'eût fait que les aigrir ; vous n'étiez pas plus en état de ſupporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous feront-ils doux à tous deux. Il ne me reſte d'elle que des ſouvenirs, mon cœur ſe plait à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner ; vous aurez la conſolation d'en verſer pour elle. Ce plaiſir des infortunés m'eſt refuſé dans ma miſere ; je ſuis plus malheureux que vous.

Ce n'eſt point de ſa maladie, c'eſt d'elle que je veux vous parler. D'autres meres peuvent ſe jetter après leur enfant : l'accident, la fievre, la mort ſont de la nature : c'eſt le ſort commun des mortels ; mais l'emploi de ſes derniers momens, ſes diſcours, ſes ſentimens, ſon ame, tout cela n'appartient

qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre : perſonne, que je ſache, n'eſt mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu ſeul obſerver, & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous ſavez que l'effroi, l'émotion, la chûte, l'évacuation de l'eau lui laiſſerent une longue foibleſſe dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda ſon fils, il vint; à peine le vit-elle marcher & répondre à ſes careſſes, qu'elle devint tout-à-fait tranquille, & conſentit à prendre un peu de repos. Son ſommeil fut court, & comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit aſſeoir autour de ſon lit, la Fanchon, ſa couſine & moi. Elle nous parla de ſes enfans, des ſoins aſſidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit priſe, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à ſa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque tems de remplir ſa part des mêmes ſoins, & nous chargeoit tous de répartir cette part ſur les nôtres.

Elle s'étendit ſur tous ſes projets, ſur les vôtres, ſur les moyens les plus propres à les faire réuſſir, ſur les ob-

ſervations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriſer ou leur nuire, enfin ſur tout ce qui devoit nous mettre en état de ſuppléer à ſes fonctions de mere, auſſi long-tems qu'elle ſeroit forcée à les ſuſpendre. C'étoit, penſois-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne ſe croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation ſi chére; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la premiere enfance de ſes fils comme ſe déchargeant ſur un autre du ſoin de leur jeuneſſe; pour ſa fille, elle embraſſa tous les tems, & ſentant bien que perſonne ne ſuppléeroit ſur ce point aux réflexions que ſa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous expoſa en abrégé, mais avec force & clarté le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mere les raiſons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le ſuivre.

Toutes ces idées ſur l'éducation des jeunes perſonnes & ſur les devoirs des meres, mêlées de fréquens retours ſur elle-même, ne pouvoient manquer de

jetter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de ſa couſine, & la preſſoit à chaque inſtant contre ſa bouche en ſanglottant pour toute réponſe; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient auſſi dans les yeux, mais qu'elle n'oſoit pleurer, de peur de nous alarmer davantage. Auſſi-tôt je me dis: elle ſe voit morte. Le ſeul eſpoir qui me reſta fut que la frayeur pouvoit l'abuſer ſur ſon état & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureuſement je la connoiſſois trop pour compter beaucoup ſur cette erreur. J'avois eſſayé pluſieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des diſcours qu'on pouvoit reprendre à loiſir. Ah! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le ſilence! & puis je me ſens un peu de fievre; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des ſujets utiles, qu'à battre ſans raiſon la campagne.

L'arrivée du Médecin cauſa dans la maiſon un trouble impoſſible à peindre. Tous les domeſtiques l'un ſur l'autre à la porte de la chambre attendoient,

l'œil inquiet & les mains jointes, son jugement sur l'état de leur maîtresse, comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il falut les éloigner sous différens prétextes pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'espérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensoit ; la présence de sa cousine la tenoit en respect. Quand il sortit, je le suivis ; Claire en voulut faire autant, mais Julie la retint & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin que s'il y avoit du danger, il faloit le cacher à Mde. d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la malade, de peur que le désespoir n'achevât de la troubler, & ne la mît hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger, mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il faloit plus de tems pour établir un pronostic assuré, que la nuit prochaine décideroit du sort de la maladie, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troisieme jour. La Fanchon seule fut témoin de ce discours, & après l'avoir

engagée, non sans peine, à se contenir, on convint de ce qui seroit dit à Mde. d'Orbe & au reste de la maison.

Vers le soir Julie obligea sa cousine, qui avoit passé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y passer la suivante, à s'aller reposer quelques heures. Durant ce tems, la malade ayant sçu qu'on alloit la saigner du pied, & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller & lui tint ce discours : " Monsieur du Bosson, quand
„ on croit devoir tromper un malade
„ craintif sur son état, c'est une pré-
„ caution d'humanité que j'approuve ;
„ mais c'est une cruauté de prodiguer
„ également à tous des soins superflus &
„ désagréables, dont plusieurs n'ont
„ aucun besoin. Prescrivez-moi tout
„ ce que vous jugerez m'être verita-
„ blement utile, j'obéirai ponctuelle-
„ ment. Quant aux remedes qui ne sont
„ que pour l'imagination faites-m'en
„ grace ; c'est mon corps & non mon
„ esprit qui souffre, & je n'ai pas peur
„ de finir mes jours mais d'en mal em-
„ ployer le reste. Les derniers momens
„ de la vie sont trop précieux pour qu'il
„ soit permis d'en abuser. Si vous ne

„ pouvez prolonger la mienne, au „ moins ne l'abrégez pas, en m'ôtant „ l'emploi du peu d'inſtans qui me ſont „ laiſſés par la nature. Moins il m'en „ reſte, plus vous devez les reſpecter. „ Faites-moi vivre ou laiſſez-moi : je „ ſaurai bien mourir ſeule ». Voilà comment cette femme ſi timide & ſi douce dans le commerce ordinaire, ſavoit trouver un ton ferme & ſérieux dans les occaſions importantes.

La nuit fut cruelle & déciſive. Etouffement, oppreſſion, ſyncope, la peau ſeche & brûlante. Une ardente fievre, durant laquelle on l'entendoit ſouvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir, & prononcer auſſi quelquefois un autre nom, jadis ſi répété dans une occaſion pareille. Le lendemain le Médecin me declara ſans détour qu'il n'eſtimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus ſeul dépoſitaire de cet affreux ſecret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, ſans ſavoir quel uſage j'en devois faire. J'allai ſeul errer dans les boſquets, rêvant au parti que j'avois à prendre; non ſans quelques triſtes réflexions ſur le ſort qui me ramenoit dans ma vieilleſſe à

si souvent attaquée. Ce n'est pas la derniere fois qu'il est revenu depuis ce tems-là. Quoi qu'il en soit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris sur le champ mon parti, & de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis sortir tout le monde, & je m'assis; vous pouvez juger avec quelle contenance! Je n'employai point auprès d'elle les précautions nécessaires pour les petites ames. Je ne dis rien; mais elle me vit, & me comprit à l'instant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main? Non, mon ami, je me sens bien: la mort me presse, il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long discours dont j'aurai à vous parler quelque jour, & durant lequel elle écrivit son testament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le sien, ses dernieres dispositions auroient suffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda si son état étoit connu dans la maison. Je lui dis que l'alarme y régnoit, mais qu'on ne savoit rien de positif & que du Bosson s'étoit ouvert à moi seul. Elle me conjura que le secret fût soigneusement

gardé le refte de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne fupportera jamais ce coup que de ma main ; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je deftine la nuit prochaine à ce trifte devoir. C'eft pour cela fur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas expofer fur mon feul fentiment cette infortunée à recevoir à faux une fi cruelle atteinte. Faites qu'elle ne foupçonne rien avant le tems, ou vous rifquez de refter fans amie & de laiffer vos enfans fans mere.

Elle me parla de fon pere. J'avouai lui avoir envoyé un exprès ; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de fe contenter de donner ma lettre comme je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & fi lourdement, que mon vieux ami croyant fa fille noyée étoit tombé d'effroi fur l'efcalier & s'étoit fait une bleffure qui le retenoit à Blonay dans fon lit. L'efpoir de revoir fon pere la toucha fenfiblement & la certitude que cette efpérance étoit vaine ne fut pas le moindre des maux qu'il me falut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à

la fortifier ; dans l'accablemer
étoit, elle essaya de prendre u
repos durant la journée ; je
que le surlendemain qu'elle n
pas passée toute entiere à dorn
Cependant la consternation
dans la maison. Chacun dans 1
silence attendoit qu'on le tirât
& n'osoit interroger personne
d'apprendre plus qu'il ne voulc
On se disoit, s'il y a quelqu
nouvelle on s'empressera de
s'il y en a de mauvaises, c
saura toujours que trop tôt.
frayeur dont ils étoient saisis
assez pour eux qu'il n'arrivât
fît nouvelle. Au milieu de c
repos, Mde. d'Orbe étoit
active & parlante. Sitôt qu'e
hors de la chambre de Julie
de s'aller reposer dans la sien
parcouroit toute la maison,
toit tout le monde, dema
qu'avoit dit le Médecin, ce
soit. Elle avoit été témoin d
précédente, elle ne pouvoit i
qu'elle avoit vu ; mais elle
à se tromper elle-même, &
le témoignage de ses yeux. Ce
questionnoit ne lui répondant

de favorable, cela l'encourageoit à queſtionner les autres, & toujours avec une inquiétude ſi vive, avec un air ſi effrayant, qu'on eût ſçu la vérité mille fois ſans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle ſe contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit ſous les yeux la diſpoſoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit ſur-tout de lui laiſſer voir ſes alarmes, mais elle réuſſiſſoit mal à les cacher. On appercevoit ſon trouble dans ſon affectation même à paroître tranquille. Julie de ſon côté n'épargnoit rien pour l'abuſer. Sans exténuer ſon mal, elle en parloit preſque comme d'une choſe paſſée, & ne ſembloit en peine que du tems qu'il lui faudroit pour ſe remettre. C'étoit encore un de mes ſupplices de les voir chercher à ſe raſſurer mutuellement, moi qui ſavoit ſi bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'eſpoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui propoſa de s'aller coucher; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins,

ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu ? couſine. Mon mal ne ſe gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit ; le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois beſoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit paſſé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Mde. d'Orbe étoit la veille, je jugeai du déſeſpoir où j'allois la trouver, & des fureurs dont je ſerois le témoin. En entrant je la vis aſſiſe dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & preſque éteints ; mais douce, tranquille, parlant peu, & faiſant tout ce qu'on lui diſoit, ſans répondre. Pour Julie, elle paroiſſoit moins foible que la veille, ſa voix étoit plus ferme, ſon geſte plus animé ; elle ſembloit avoir pris la vivacité de ſa couſine. Je connus aiſément à ſon teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fievre : mais je vis auſſi briller dans ſes regards je ne ſais quelle ſecrete joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cauſe. Le Médecin n'en confirma

as moins son jugement de la veille ; ı malade n'en continua pas moins de enser comme lui, & il ne me resta lus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour uelque tems, je remarquai en ren- ant que l'appartement étoit arrangé vec soin ; il y régnoit de l'ordre & de élégance ; elle avoit fait mettre des ots de fleurs sur sa cheminée ; ses ri- eaux étoient entr'ouverts & rattachés ; air avoit été changé ; on y sentoit ne odeur agréable ; on n'eût jamais :u être dans la chambre d'un malade. lle avoit fait sa toilette avec le même in : la grace & le goût se montroient ncore dans sa parure négligée. Tout ela lui donnoit plutôt l'air d'une mme du monde qui attend compagnie, ue d'une campagnarde qui attend sa erniere heure. Elle vit ma surprise, le en sourit, & lisant dans ma pensée le alloit me répondre, quand on nena les enfans. Alors il ne fut plus uestion que d'eux, & vous pouvez ıger si, se sentant prête à les quitter, s caresses furent tiédes & modérées. observai même qu'elle revenoit plus ouvent & avec des étreintes encore lus ardentes à celui qui lui coûtoit la

vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens, ces soupirs, ces transports étoient des mysteres pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendresse de leur âge ; ils ne comprenoient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à ses regrets de ne les voir plus ; ils nous voyoient tristes & ils pleuroient : ils n'en savoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres, ils craignent de souffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris ; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit cru stupides. La seule Henriette, un peu plus âgée, & d'un sexe où le sentiment & les lumieres se développent plutôt, paroissoit troublée & alarmée de voir sa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ses enfans. Je me souviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans son caractere sur l'imbécille vanité de Vespasien qui resta couché tandis qu'il pouvoit agir, & se leva lorsqu'il

put plus rien faire (1). Je ne sais , dit-elle, s'il faut qu'un Empereur ıre debout, mais je sais bien qu'une :e de famille ne doit s'aliter que pour ırir.

ıprès avoir épanché son cœur sur ses ıns ; après les avoir pris chacun à :, sur-tout Henriette qu'elle tint fort g-tems, & qu'on entendoit plaindre anglotter en recevant ses baisers, les appella tous trois, leur donna énédiction, & leur dit en leur mon-ıt Mde. d'Orbe, allez mes enfans, z vous jetter aux pieds de votre e : voilà celle que Dieu vous donne, : vous a rien ôté. A l'instant ils cou-: à elle, se mettent à ses genoux, ›rennent les mains, l'appellent leur ne maman, leur seconde mere. ire se pencha sur eux ; mais en les ınt dans ses bras, elle s'efforça vai-

) Ceci n'est pas bien exact. Suétone dit que asien travailloit comme à l'ordinaire dans it de mort, & donnoit même ses audiences ; peut-être, en effet, eût-il mieux valu se pour donner ses audiences, & se recoucher mourir. Je sais que Vespasien, sans être rand homme, étoit au moins un grand :e. N'importe ; quelque rôle qu'on ait pu durant sa vie, on ne doit pas jouer la co-e à sa mort.

nement de parler, elle ne trouva que des gémiſſemens, elle ne put jamais prononcer un ſeul mot, elle étouffoit. Jugez ſi Julie étoit émue ! Cette ſcene commençoit à devenir trop vive; je la fis ceſſer.

Ce moment d'attendriſſement paſſé, l'on ſe remit à cauſer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie ſe fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement ſur ſon viſage; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un eſprit très-libre de ſoins; rien ne lui échappoit, elle étoit à la converſation comme ſi elle n'avoit eu autre choſe à faire. Elle nous propoſa de dîner dans ſa chambre, pour nous quitter le moins qu'il ſe pourroit; vous pouvez croire que cela ne fut pas refuſé. On ſervit ſans bruit, ſans confuſion, ſans déſordre, d'un air auſſi rangé que ſi l'on eût été dans le ſalon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dînerent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit, trouva le ſecret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'inſtruction de ſa cuiſiniere, tantôt voulant ſavoir ſi elle oſeroit en goûter, tantôt nous intéreſſant par notre ſanté

même

même dont nous avions besoin pour la servir, toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui faire, de maniere à ôter tout moyen de s'y refuser, & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin une maîtresse de maison, attentive à faire ses honneurs, n'auroit pas en pleine santé, pour des étrangers, des soins plus marqués, plus obligeans, plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour sa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit, rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne savois plus qu'imaginer; je n'y étois plus.

Après le dîner, on annonça Monsieur le Ministre. Il venoit comme ami de la maison, ce qui lui arrivoit fort souvent. Quoique je ne l'eusse point fait appeller, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de son arrivée, & je ne crois pas qu'en pareille circonstance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaisir. Sa présence alloit éclaircir bien des doutes & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappellez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer sa fin prochaine.

Sur l'effet qu'auroit dû selon moi
duire cette affreuse nouvelle, comn
concevoir celui qu'elle avoit pro
réellement ? Quoi ! cette femme
vote, qui dans l'état de santé ne p
pas un jour sans se recueillir, qui
un de ses plaisirs de la priere, n'a
que deux jours à vivre, elle se
prête à paroître devant le Juge rec
table ; & au lieu de se préparer à
moment terrible, au lieu de me
ordre à sa conscience, elle s'amu
parer sa chambre, à faire sa toilet
à causer avec ses amis, à égayer l
repas ; & dans tous ses entretiens
un seul mot de Dieu ni du salut !
devois-je penser d'elle & de ses v
sentimens ? Comment arranger sa c
duite avec les idées que j'avois
sa piété ? Comment accorder l'u
qu'elle faisoit des derniers momens
sa vie avec ce qu'elle avoit dit au
decin de leur prix ? Tout cela forn
à mon sens une énigme inexplica

Si l'on eſt dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le ſera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reſte plus qu'à penſer à l'autre ?

Ces réflexions m'amenerent à un point où je ne me ſerois gueres attendu d'arriver. Je commençai preſque d'être inquiet, que mes opinions indiſcrétement ſoutenues n'euſſent enfin trop gagné ſur elle. Je n'avois pas adopté les ſiennes, & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'euſſe été malade, je ſerois certainement mort dans mon ſentiment, mais je deſirois qu'elle mourût dans le ſien, & je trouvois, pour ainſi dire, qu'en elle je riſquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes ; je ne les trouve pas raiſonnables, & cependant elles ont exiſté. Je ne me charge pas de les juſtifier ; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis. Car il étoit aiſé de prévoir que tôt ou tard le Paſteur ameneroit la converſation ſur ce qui fait l'objet de ſon miniſtere ; & quand Julie eût été capable de déguiſement dans ſes réponſes, il lui eût été bien difficile de ſe déguiſer aſſez, pour qu'at-

tentif & prévenu, je n'eusse pas démêlé ses vrais sentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui servirent de transitions au Ministre pour venir à son sujet ; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé sur certains points des sentimens qui ne s'accordoient pas entiérement avec la doctrine de l'Eglise, c'est-à-dire, avec celle que la plus saine raison pouvoit déduire de l'Ecriture ; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il espéroit qu'elle vouloit mourir, ainsi qu'elle avoit vécu, dans la communion des fideles, & acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes, & n'étoit pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot-à-mot, car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

“ Permettez-moi, Monsieur, de
„ commencer par vous remercier de

„ tous les soins que vous avez pris de „ me conduire dans la droite route de „ la morale & de la foi chrétienne, & de „ la douceur avec laquelle vous avez „ corrigé ou supporté mes erreurs quand „ je me suis égarée. Pénétrée de res- „ pect pour votre zele, & de recon- „ noissance pour vos bontés, je dé- „ clare avec plaisir que je vous dois „ toutes mes bonnes résolutions, & „ que vous m'avez toujours portée à „ faire ce qui étoit bien, & à croire ce „ qui étoit vrai.

„ J'ai vécu & je meurs dans la com- „ munion protestante qui tire son uni- „ que regle de l'Ecriture Sainte & de „ la raison; mon cœur a toujours con- „ firmé ce que prononçoit ma bouche, „ & quand je n'ai pas eu pour vos lu- „ mieres toute la docilité qu'il eût „ falu peut-être, c'étoit un effet de „ mon aversion pour toute espece de „ déguisement; ce qu'il m'étoit im- „ possible de croire, je n'ai pu dire „ que je le croyois; j'ai toujours cher- „ ché sincérement ce qui étoit confor- „ me à la gloire de Dieu & à la vérité. „ J'ai pu me tromper dans ma recher- „ che; je n'ai pas l'orgueil de penser „ avoir eu toujours raison; j'ai peut-

„ être eu toujours tort ; mais mon in-
„ tention a toujours été pure, & j'ai
„ toujours cru ce que je disois croire.
„ C'étoit sur ce point tout ce qui dé-
„ pendoit de moi. Si Dieu n'a pas
„ éclairé ma raison au-delà, il est clé-
„ ment & juste ; pourroit-il me deman-
„ der compte d'un don qu'il ne m'a pas
„ fait ?

„ Voilà, Monsieur, ce que j'avois
„ d'essentiel à vous dire sur les senti-
„ mens que j'ai professés. Sur tout le
„ reste mon état présent vous répond
„ pour moi. Distraite par le mal, livrée
„ au délire de la fievre, est-il tems
„ d'essayer de raisonner mieux que je
„ n'ai fait jouissant d'un entendement
„ aussi sain que je l'ai reçu ? Si je me
„ suis trompée alors, me tromperois-
„ je moins aujourd'hui ? & dans l'a-
„ battement où je suis dépend-il de
„ moi de croire autre chose que ce que
„ j'ai cru étant en santé ? C'est la rai-
„ son qui décide du sentiment qu'on
„ préfere, & la mienne ayant perdu
„ ses meilleures fonctions, quelle au-
„ torité peut donner ce qui m'en reste
„ aux opinions que j'adopterois sans
„ elle ? Que me reste-t-il donc désor-
„ mais à faire ? C'est de m'en rapporter

„ à ce que j'ai cru ci-devant: car la „ droiture d'intention eſt la même, & „ j'ai le jugement de moins. Si je ſuis „ dans l'erreur, c'eſt ſans l'aimer; „ cela ſuffit pour me tranquilliſer ſur „ ma croyance.

„ Quant à la préparation à la mort, „ Monſieur, elle eſt faite; mal, il eſt „ vrai, mais de mon mieux, & mieux „ du moins que je ne la pourrois faire à „ préſent. J'ai tâché de ne pas attendre „ pour remplir cet important devoir „ que j'en fuſſe incapable. Je priois en „ ſanté; maintenant je me réſigne. La „ priere du malade eſt la patience: la „ préparation à la mort eſt une bonne „ vie; je n'en connois point d'autre. „ Quand je converſois avec vous, quand „ je me recueillois ſeule, quand je „ m'efforçois de remplir les devoirs que „ Dieu m'impoſe, c'eſt alors que je „ me diſpoſois à paroître devant lui; „ c'eſt alors que je l'adorois de toutes „ les forces qu'il m'a données; que „ ferois-je aujourd'hui que je les ai „ perdues? mon ame aliénée eſt-elle „ en état de s'élever à lui? Ces reſtes „ d'une vie à demi-éteinte, abſorbés „ par la ſouffrance, ſont-ils dignes de „ lui être offerts? Non, Monſieur; il

„ me les laiſſe pour être donnés à
„ ceux qu'il m'a fait aimer & qu'il veut
„ que je quitte ; je leur fais mes adieux
„ pour aller à lui ; c'eſt d'eux qu'il
„ faut que je m'occupe : bientôt je
„ m'occuperai de lui ſeul. Mes der-
„ niers plaiſirs ſur la terre ſont auſſi
„ mes derniers devoirs ; n'eſt-ce pas le
„ ſervir encore & faire ſa volonté que
„ de remplir les ſoins que l'humanité
„ m'impoſe, avant d'abandonner ſa dé-
„ pouille ? Que faire pour appaiſer des
„ troubles que je n'ai pas ? Ma conſ-
„ cience n'eſt point agitée ; ſi quel-
„ quefois elle m'a donné des craintes,
„ j'en avois plus en ſanté qu'aujour-
„ d'hui. Ma confiance les efface ; elle
„ me dit que Dieu eſt plus clément que
„ je ne ſuis coupable, & ma ſécurité
„ redouble en me ſentant approcher de
„ lui. Je ne lui porte point un repen-
„ tir imparfait, tardif & forcé, qui,
„ dicté par la peur ne ſauroit être ſin-
„ cere, & n'eſt qu'un piége pour le
„ tromper. Je ne lui porte pas le reſte
„ & le rebut de mes jours, pleins de
„ peine & d'ennuis, en proie à la ma-
„ ladie, aux douleurs, aux angoiſſes
„ de la mort, & que je ne lui donne-
„ rois que quand je n'en pourrois plus

„ rien faire. Je lui porte ma vie en-
„ tiere, pleine de péchés & de fautes,
„ mais exempte des remords de l'impie
„ & des crimes du méchant.
„ A quels tourmens Dieu pourroit-il
„ condamner mon ame? Les réprou-
„ vés, dit-on, le haïssent! Il fau-
„ droit donc qu'il m'empêchât de l'ai-
„ mer? Je ne crains pas d'augmenter
„ leur nombre. O grand Etre! Etre
„ éternel, suprême intelligence, sour-
„ ce de vie & de félicité, Créateur,
„ Conservateur, Pere de l'homme &
„ Roi de la nature, Dieu très-puissant,
„ très-bon, dont je ne doutai jamais
„ un moment, & sous les yeux duquel
„ j'aimai toujours à vivre! je le sais,
„ je m'en réjouis, je vais paroître de-
„ vant ton trône. Dans peu de jours
„ mon ame libre de sa dépouille com-
„ mencera de t'offrir plus dignement
„ cet immortel hommage qui doit faire
„ mon bonheur durant l'éternité. Je
„ compte pour rien tout ce que je serai
„ jusqu'à ce moment. Mon corps vit
„ encore, mais ma vie morale est
„ finie. Je suis au bout de ma carriere
„ & déjà jugée sur le passé. Souffrir &
„ mourir est tout ce qui me reste à faire;
„ c'est l'affaire de la nature: mais moi,

„ j'ai tâché de vivre de maniere à n'a-
„ voir pas besoin de songer à la mort,
„ & maintenant qu'elle approche, je
„ la vois venir sans effroi. Qui s'endort
„ dans le sein d'un pere n'est pas en
„ souci du réveil „.

Ce discours prononcé d'abord d'un ton grave & posé, puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée, fit sur tous les assistans, sans m'en excepter, une impression d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu surnaturel; un nouvel éclat animoit son teint, elle paroissoit rayonnante; & s'il y a quelque chose au monde qui mérite le nom de céleste, c'étoit son visage, tandis qu'elle parloit.

Le Pasteur lui-même saisi, transporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel: Grand Dieu! voilà le culte qui t'honore; daigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je croyois vous instruire, & c'est vous qui m'instruisez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Em-

portez ce précieux repos d'une bonne conſcience, il ne vous trompera pas ; j'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous ſeule. Quelle différence d'une fin ſi paiſible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & ſeches prieres que parce qu'ils ſont indignes d'êtres exaucés ! Madame, votre mort eſt auſſi belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité ; vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous ſervir d'exemple, ſoit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus ; puiſſions-nous tous tant que nous ſommes vivre & mourir comme vous ! nous ſerons bien ſûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller ; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaiſir ; c'eſt pour eux que mes derniers momens me ſont précieux. Nous allons nous quitter pour ſi long-tems qu'il ne faut pas nous quitter ſi vîte. Il fut charmé de reſter, & je ſortis là-deſſus.

En rentrant, je vis que la converſation avoit continué ſur le même ſujet,

mais d'un autre ton, & comme sur une matiere indifférente. Le Pasteur parloit de l'esprit faux qu'on donnoit au Christianisme en n'en faisant que la Religion des mourans, & de ses Ministres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, disoit-il, comme des messagers de mort, parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce tems-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre; il faut affecter un air févere; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'est pis encore. Un Catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au soin qu'on prend d'écarter de lui les Démons, il croit en voir sa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve, & c'est dans cet état d'effroi que l'Eglise aime à le plonger pour avoir meilleur marché de sa bourse. Rendons graces au Ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le paradis aux ri-

ches, portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui regne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espere, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes tout opposées, & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triste, en y mêlant incessamment des pensées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils sauront assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien, qui fut moins serré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie, & la conduite qui m'avoit scandalisé. Tout cela tenoit à ce que sentant son état parfaitement désespéré, elle ne songeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funebre appareil dont l'effroi des mourans les environne ; soit pour donner le change à notre affliction, soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à pure perte. La mort, disoit-elle, est déjà si pénible ! pourquoi la rendre encore hideuse ? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur

vie, je les emploie à jouir de la mienne jusqu'au bout : il ne s'agit que de savoir prendre son parti ; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher ? Si j'y laisse croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur, personne ne me reconnoîtra plus ; je ne serai plus la même, vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée, & ne pourrez me souffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme si j'étois déjà morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger. J'existe, j'aime, je suis aimée, je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien ; le mal de la nature est peu de chose ; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres semblables se passoient entre la malade, le Pasteur, quelquefois le Médecin, la Fanchon & moi. Mde. d'Orbe y étoit toujours présente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux besoins de

son amie, elle étoit prompte à la servir. Le reste du tems, immobile & presque inanimée, elle la regardoit sans rien dire, & sans rien entendre de ce qu'on disoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât jusqu'à s'épuiser, je pris le moment que le Ministre & le Médecin s'étoient mis à causer ensemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille; voilà bien des discours pour une malade! voilà bien de la raison pour quelqu'un qui se croit hors d'état de raisonner!

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raisonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je savois en santé qu'il faloit mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma derniere maladie; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis plus en état de penser ni de résoudre; je ne fais que dire ce que j'avois pensé, & pratiquer ce que j'avois résolu.

Le reste de la journée, à quelques accidens près, se passa avec la même tranquillité, & presque de la même maniere que quand tout le monde se

portoit bien. Julie étoit, comme en pleine ſanté, douce & careſſante: elle parloit avec le même ſens, avec la même liberté d'eſprit, même d'un air ſerein qui alloit quelquefois juſqu'à la gaieté : enfin je continuois de démêler dans ſes yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus, & ſur lequel je réſolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même ſoir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête, elle me dit, vous m'avez prévenue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je; mais puiſque j'ai pris les devans, laiſſez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant aſſis auprès d'elle & la regardant fixement, je lui dis : Julie, ma chére Julie ! vous avez navré mon cœur : hélas ! vous avez attendu bien tard ! Oui, continuai-je voyant qu'elle me regardoit avec ſurpriſe ; je vous ai pénétrée ; vous vous réjouiſſez de mourir ; vous êtes bien aiſe de me quitter. Rappellez-vous la conduite de votre époux depuis que nous vivons enſemble. Ai-je mérité de votre part un ſentiment ſi cruel ? A l'inſtant elle me prit les mains, & de ce ton qui

savoit aller chercher l'ame ; qui, moi, je veux vous quitter? Est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur? Avez-vous sitôt oublié notre entretien d'hier? Cependant, repris-je, vous mourez contente..... je l'ai vu.... je le vois..... Arrêtez, dit-elle ; il est vrai, je meurs contente ; mais c'est de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus ; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce mystere. Ce papier étoit une lettre, & je vis qu'elle vous étoit adressée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle, en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre sagesse & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne serai plus, & je suis si sûre de ce que vous ferez à ma priere, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher St. Preux, est celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau savoir que celle qui l'a écrite est morte, j'ai peine à croire qu'elle n'est plus rien.

Elle me parla enfuite de fon pere avec inquiétude. Quoi ! dit-elle, il fait fa fille en danger, & je n'entends point parler de lui ! Lui feroit-il arrivé quelque malheur ? Auroit-il ceffé de m'aimer ? Quoi ! mon pere ! ... ce pere fi tendre ... m'abandonner ainfi ! .... me laiffer mourir fans le voir ! .... fans recevoir fa bénédiction ..... fes derniers embraffemens ! .... O Dieu ! quels reproches amers il fe fera, quand il ne me trouvera plus ! ... Cette réflexion lui étoit douloureufe. Je jugeai qu'elle fupporteroit plus aifément l'idée de fon pere malade, que celle de fon pere indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'alarme qu'elle en conçut fe trouva moins cruelle que fes premiers foupçons. Cependant la penfée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas ! dit-elle, que deviendra-t-il après moi ? A quoi tiendra-t-il ? Survivre à toute fa famille !... Quelle vie fera la fienne ? Il fera feul ; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort fe faifoit fentir, & où la nature reprenoit fon empire. Elle foupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile priere qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me ſens foible, dit-elle ; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons enſemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en ſont le gage, ne ſoyez plus injuſte envers votre épouſe. Moi, me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuſe & ſage ; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus, le ſeul, peut-être, avec qui je pouvois faire un bon ménage, & devenir une femme de bien ! Ah ! croyez que ſi je mettois un prix à la vie, c'étoit pour la paſſer avec vous ! Ces mots prononcés avec tendreſſe m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ſes mains que je tenois dans les miennes, je les ſentis ſe mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naiſſance ; ce ſeront les derniers juſqu'à ma mort. Après en avoir verſé pour Julie, il n'en faut plus verſer pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la ſcene des enfans le matin, celle du Miniſtre

l'après-midi, l'entretien du soir avec moi l'avoient jettée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, soit à cause de sa foiblesse, soit qu'en effet la fievre & le redoublement fussent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandoit avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit, il avoit insisté, disant qu'il s'agissoit d'une bonne action, qu'il connoissoit bien Madame de Wolmar, & qu'il savoit que tant qu'elle respireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour regle inviolable de ne jamais rebuter personne, & surtout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit presque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la misere; au reste, je n'apperçus rien dans sa physionomie & dans ses propos qui me fît mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agissoit que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrêmité,

je ſerois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aye grand beſoin : je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'eſtime plus que tous les tréſors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame ſeule, de qui je le tiens, peut me rendre une ſeconde fois.

Ce diſcours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un malhonnête homme eût pu dire la même choſe ; mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du myſtere, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me ſembloient bizarres ; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Made. d'Orbe ; il paſſa devant elle ; elle ne le reconnut point, & j'en fus peu ſurpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'inſtant, & le voyant dans ce triſte équipage, elle me reprocha de l'y avoir laiſſé. Cette reconnoiſſance fut touchante. Claire éveillée par le bruit s'approche & le reconnoit à la fin, non ſans donner auſſi quelques ſignes de joie ; mais les témoignages de ſon bon cœur s'éteignoient dans ſa profonde affliction : un ſeul ſentiment

absorboit tout ; elle n'étoit plus sensible à rien.

Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa présence rappella bien des souvenirs : mais tandis que Julie le consoloit & lui donnoit de bonnes espérances, elle fut saisie d'un violent étouffement & se trouva si mal, qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire scene, & prévenir les distractions dans un moment où il ne faloit songer qu'à la secourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui ; la Fanchon fut appellée, & à force de tems & de soins la malade revint enfin de sa pamoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous dit : mes enfans, ce n'est qu'un essai : cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit ; mais l'alarme avoit été si chaude qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis tout le monde étoit là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en-dedans, comme je lui avois dit ; il falut attendre après le diné pour le faire sortir.

nt le repas, du Boſſon qui s'y
t, parlant d'une jeune veuve
iſoit ſe remarier, ajouta quel-
ɔſe ſur le triſte ſort des veuves.
ı, dis-je, de bien plus à plain-
ɔore; ce ſont les veuves dont
is ſont vivans. Cela eſt vrai,
'anchon qui vit que ce diſcours
ɔit à elle, ſur-tout quand ils
t chers. Alors l'entretien tomba
ien, & comme elle en avoit
'ec affection dans tous les tems,
naturel qu'elle en parlât de
au moment où la perte de ſa
rice alloit lui rendre la ſienne
plus rude. C'eſt auſſi ce qu'elle
:rmes très-touchans, louant ſon
turel, déplorant les mauvais
:s qui l'avoient ſéduit, & le
nt ſi ſincérement, que déjà diſ-
la triſteſſe, elle s'émut juſqu'à
Tout-à-coup le cabinet s'ou-
ıomme en guenilles en fort im-
ément, ſe précipite à ſes ge-
les embraſſe, & fond en lar-
le tenoit un verre; il lui échap-
! malheureux! d'où viens-tu?
aller ſur lui, & ſeroit tombée
eſſe, ſi l'on n'eût été prompt à
rir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on sçut par toute la maison que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon ! quelle fête ! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équippé. Si chacun n'avoit eu que deux chemises, Anet en auroit autant eu lui tout seul, qu'il en seroit resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu, qu'il falut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétexta que les enfans avoient besoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scene n'incommoda point la malade, comme les précédentes ; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi, Claire & moi, seuls auprès d'elle, & nous eûmes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit



venoit de nous frapper & qui lui rappelloit si vivement les premiers tems de sa jeunesse. Puis suivant le fil des événemens, elle fit une courte récapitulation de sa vie entiere, pour montrer qu'à tout prendre, elle avoit été douce & fortunée, que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre, & que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course, marquoit, selon toute apparence, dans sa carriere naturelle, le point de séparation des biens & des maux. . . .

Elle remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur sensible & porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante, de l'avoir fait naître dans un pays de liberté & non parmi des esclaves, d'une famille honorable & non d'une race de malfaiteurs, dans une honnête fortune & non dans les grandeurs du monde qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un pere & d'une mere tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison sur la leur, sans lui donner leur foiblesse ou leurs

préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit & l'éleve, qui ne favorisant ni l'impiété, ni le fanatisme, permet d'être sage & de croire, d'être humain & pieux tout à la fois.

Après cela, serrant la main de sa cousine qu'elle tenoit dans la sienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoître, & que la langueur rendoit encore plus touchant; tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres; mais celui-ci! .... le Ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naître en même tems; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau, je l'ai conservée tout le tems de ma vie, & sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés? De quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée? De quels maux ne me consoloit-elle pas? Qu'eussai-je été sans elle? Que n'eût-elle pas fait de moi, si je l'avois mieux écoutée? Je la vaudrois



peut-être aujourd'hui ! Claire pour toute réponse baissa la tête sur le sein de son amie, & voulut soulager ses sanglots par des pleurs ; il ne fut pas possible. Julie la pressa long-tems contre sa poitrine en silence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elles se remirent, & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens ; c'est le sort des choses humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite personnel, indifférent sur tous les biens de l'opinion. Il étoit presque impossible que les préjugés de mon pere s'accordassent avec mon penchant. Il me faloit un amant que j'eusse choisi moi-même. Il s'offrit ; je crus le choisir : sans doute le Ciel le choisit pour moi, afin que livrée aux erreurs de ma passion, je ne le fusse pas aux horreurs du crime, & que l'amour de la vertu restât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées : mais, seul parmi tant d'autres, il étoit honnête homme & pensoit ce qu'il disoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné ? Non, je ne connus d'abord de lui que son

langage & je fus féduite. Je fis par défefpoir ce que d'autres font par effronterie : je me jettai, comme difoit mon pere, à fa tête ; il me refpecta. Ce fut alors feulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant, enfuite j'ofai compter fur moi-même, & voilà comment on fe perd.

Elle s'étendit avec complaifance fur le mérite de cet amant ; elle lui rendoit juftice ; mais on voyoit combien fon cœur fe plaifoit à la lui rendre. Elle le louoit même à fes propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle étoit inique envers elle, & fe faifoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jufqu'à foutenir qu'il eût plus d'horreur qu'elle de l'adultere, fans fe fouvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du refte de fa vie furent fuivis dans le même efprit. Milord Edouard, fon mari, fes enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis fous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu fa mere au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle, mais fi le Ciel la

lui eût conservée, bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mere, quelque foible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son pere, & de-là seroient sortis la discorde & les scandales; peut-être les désastres & le déshonneur; peut-être pis encore, si son frere avoit vécu. Elle avoit épousé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point, mais elle soutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même indépendant de la fortune & des événemens. Que j'ai gémi! que j'ai versé de larmes! Hé bien, s'il faloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis seroit le seul que je voudrois retrancher: celui que j'ai

souffert me feroit agréable encore. St. Preux, je vous rends fes propres mots, quand vous aurez lu fa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je fuis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La profpérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher raffemblé autour de moi ou prêt à l'être. Le préfent, l'avenir me flattoient également: la jouiffance & l'efpoir fe réuniffoient pour me rendre heureufe: mon bonheur monté par degrés étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir; il étoit venu fans être attendu, il fe fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le fort pour me foutenir à ce point? Un état permanent eft-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre; ne fût-ce que le plaifir de la poffeffion, qui s'ufe par elle. Mon pere eft déjà vieux; mes enfans font dans l'âge tendre où la vie eft encore mal affurée: que de pertes pouvoient m'affliger, fans qu'il me reftât plus rien à pouvoir acquérir! L'affection maternelle augmente fans ceffe, la tendreffe filiale

diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mere. En avançant en âge, les miens se seroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde ; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Russie ; que de pleurs son départ m'auroit coûtés ! Tout se seroit détaché de moi peu-à-peu, & rien n'eût suppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse ! Enfin n'eût-il pas falu mourir ? Peut-être mourir la derniere de tous ! Peut-être seule & abandonnée ! Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de la vie & la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela, mes derniers instans sont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir ; si même on peut appeller mourir, que laisser vivant ce qu'on aime. Non, mes amis ; non, mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainsi dire ; je reste avec vous ; en vous laissant tous unis, mon esprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous ; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi !... Et puis nous nous rejoindrons, j'en

uis sûre ; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon ame, & m'adoucit un moment pénible ; il me promet pour vous le même destin qu'à moi. Mon sort me suit & s'assure. Je fus heureuse, je la suis, je vais l'être : mon bonheur est fixé, je l'arrache à la fortune ; il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit là quand le Ministre entra. Il l'honoroit & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive & sincere. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille, & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle se joignit-il un desir secret de voir si ce calme se soutiendroit jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractere du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étoient jamais frivoles, elle ne faisoit alors que continuer à traiter dans son lit avec la même tranquillité des sujets intéressans pour elle & pour ses amis ; elle agitoit



indifféremment des questions qui n'étoient pas indifférentes.

En suivant le fil de ses idées sur ce qui pouvoit rester d'elle avec nous, elle nous parloit de ses anciennes réflexions sur l'état des ames séparées des corps. Elle admiroit la simplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, disoit-elle, est aussi raisonnable que les contes de revenans qui font mille désordres, & tourmentent les bonnes femmes, comme si les esprits avoient des voix pour parler, & des mains pour battre (2)! Comment un pur esprit agiroit-il sur une ame enfermée dans un corps, &

(2) Platon dit qu'à la mort, les ames des justes, qui n'ont point contracté de souillure sur la terre, se dégagent seules de la matiere dans toute leur pureté. Quant à ceux qui se sont ici-bas asservis à leurs passions, il ajoute que leurs ames ne reprennent point sitôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terrestres qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps : voilà, dit-il, ce qui produit ces simulacres sensibles qu'on voit quelquefois errans sur les cimetieres, en attendant de nouvelles transmigrations. C'est une manie commune aux Philosophes de tous les âges de nier ce qui est, & d'expliquer ce qui n'est pas.

qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremise de ses organes? Il n'y a pas de sens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'absurde à supposer qu'une ame libre d'un corps qui jadis habita la terre puisse y revenir encore errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher; non pas pour nous avertir de sa présence; elle n'a nul moyen pour cela; non pas pour agir sur nous & nous communiquer ses pensées; elle n'a point de prise pour ébranler les organes de notre cerveau; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faisons, car il faudroit qu'elle eût des sens; mais pour connoître elle-même ce que nous pensons & ce que nous sentons, par une communication immédiate, semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dans cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les siennes dans l'autre, puisque nous le verrons face-à-face (3). Car enfin ajouta-t elle en regardant le Ministre, à quoi ser-

(3) Cela me paroît très-bien dit: car qu'est-ce que voir Dieu face-à-face, si ce n'est lire dans la suprême Intelligence?

viroient des ſens lorſqu'ils n'auront plus rien à faire ? L'Etre éternel ne ſe voit ni ne s'entend ; il ſe fait ſentir ; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

Je compris à la réponſe du Paſteur & à quelques ſignes d'intelligence, qu'un des points ci-devant conteſtés entre eux étoit la réſurrection des corps. Je m'apperçus auſſi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie où la foi ſe rapprochoit de la raiſon.

Elle ſe complaiſoit tellement à ſes idées que quand elle n'eût pas pris ſon parti ſur ſes anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui ſembloit ſi douce dans l'état où elle ſe trouvoit. Cent fois, diſoit-elle, j'ai pris plus de plaiſir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mere préſente, qui liſoit dans le cœur de ſa fille & l'applaudiſſoit. Il y a quelque choſe de ſi conſolant à vivre encore ſous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger ſi durant ces diſcours la main de Claire étoit ſouvent ſerrée.

Quoique le Paſteur répondît à tout

avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on ne prît son silence sur d'autres points pour un aveu, il ne laissa pas d'être Ecclésiastique un moment, & d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée, que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir, qu'on ne se verroit point, qu'on ne se reconnoîtroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

Cela peut être, reprit Julie; il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous que quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si chéres, qu'il m'en coûteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espece d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience.

Je me ſouviendrai donc de ce que j'aurai fait ſur la terre ; je me ſouviendrai donc auſſi des gens qui m'y ont été chers ; ils me le ſeront donc encore : ne les voir plus (4) ſeroit une peine, & le ſéjour des bienheureux n'en admet point. Au reſte, ajouta-t-elle en regardant le Miniſtre d'un air aſſez gai, ſi je me trompe, un jour ou deux d'erreur ſeront bientôt paſſés. Dans peu j'en ſaurai là-deſſus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de très-ſûr c'eſt que tant que je me ſouviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, & mon Paſteur n'aura pas la derniere place.

Ainſi ſe paſſerent les entretiens de cette journée, où la ſécurité, l'eſpérance, le repos de l'ame brillerent plus que jamais dans celle de Julie, & lui donnoient d'avance, au jugement du

---

(4) Il eſt aiſé de comprendre que par ce mot *voir*, elle entend un pur acte de l'entendement, ſemblable à celui par lequel Dieu nous voit & par lequel nous verrons Dieu. Les ſens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des eſprits : mais la raiſon la conçoit très-bien, & mieux, ce me ſemble, que la communication du mouvement dans les corps.

sembloit inconcevable dans l'état
elle étoit, elle eut appétit. Le Mé-
:in, qui ne voyoit plus d'inconvé-
:nt à le satisfaire, lui offrit un blanc
: poulet; non, dit-elle, mais je man-
:erois bien de cette Ferra (5). On lui
:n donna un petit morceau; elle le
mangea avec un peu de pain & le trouva
bon. Pendant qu'elle mangeoit, il fa-
loit voir Mde. d'Orbe la regarder; il
faloit le voir, car cela ne peut se dire.
Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fit
mal, elle en parut mieux le reste du
souper. Elle se trouva même de si bonne
humeur, qu'elle s'avisa de remarquer,
par forme de reproche, qu'il y avoit
long-tems que je n'avois bu de vin
étranger. Donnez, dit-elle, une bou-
teille de vin d'Espagne à ces Messieurs.
A la contenance du Médecin, elle vit
qu'il s'attendoit à boire du vrai vin
d'Espagne, & sourit encore en regar-
dant sa cousine. J'apperçus aussi que,
sans faire attention à tout cela, Claire
de son côté commençoit de tems à au-
tre à lever les yeux avec un peu d'agi-

(5) Excellent poisson particulier au lac de Geneve, & qu'on n'y trouve qu'en certain tems.

tation, tantôt ſur Julie & tantôt ſur Fanchon, à qui ces yeux ſembloient dire ou demander quelque choſe.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le Valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la proviſion d'un ſeul jour en avoit duré cinq, & que le vin manquoit ſans que perſonne s'en fût apperçu, malgré pluſieurs nuits de veille (6). Le Médecin tomboit des nues. Pour moi, ſoit qu'il falût attribuer cet oubli à la triſteſſe ou à la ſobriété des domeſtiques, j'eus honte d'uſer avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que déſormais tout le monde eût du vin à diſcrétion.

(6) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique : trouvez ſeulement Julie, & tout le reſte eſt trouvé. Les hommes en général ne ſont point ceci ou cela, ils ſont ce qu'on les fait être.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le Médecin le lui donna dans un verre, & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups-d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon ; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foiblesse, le régime ordinaire à Julie, donnerent au vin une grande activité. Ah! dit-elle, vous m'avez enivrée ! après avoir attendu si tard, ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle se mit à babiller, très-sensément pourtant, à son ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'est que son teint n'étoit point allumé; ses yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie ; à la pâleur près, on l'auroit crue en santé. Pour alors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait visible. Elle élevoit un œil craintif alternativement sur Julie, sur moi, sur la Fanchon, mais principalement sur le Médecin : tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit



& n'osoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenoit ; son inquiétude étoit si vive, qu'elle en paroissoit oppressée.

Fanchon, enhardie par tous ces signes, hazarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il sembloit que Madame avoit un peu moins souffert aujourd'hui .... que la derniere convulsion avoit été moins forte .... que la soirée .... elle resta interdite. Et Claire, qui pendant qu'elle avoit parlé, trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le Médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, & n'osant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût falu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Bosson se leve, va tâter le pouls de la malade, & dit : il n'y a point là d'ivresse, ni de fievre ; le pouls est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras ; Hé bien, Monsieur ! .... le pouls ? .... la fievre ? .... la voix lui manquoit ; mais ses mains écartées restoient toujours en avant ; ses yeux pétilloient d'impatience ; il n'y avoit

pas un muſcle à ſon viſage qui ne fût en action. Le Médecin ne répond rien; reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reſte un moment penſif, & dit : Madame, je vous entends bien. Il m'eſt impoſſible de dire à préſent rien de poſitif; mais ſi demain matin à pareille heure elle eſt encore dans le même état, je réponds de ſa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverſe deux chaiſes & preſque la table, ſaute au cou du Médecin, l'embraſſe, le baiſe mille fois en ſanglottant & pleurant à chaudes larmes, & toujours avec la même impétuoſité s'ôte du doigt une bague de prix, la met au ſien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah Monſieur ! ſi vous nous la rendez, vous ne la ſauverez pas ſeule.

Julie vit tout cela. Ce ſpectacle la déchira. Elle regarde ſon amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah ! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir déſeſpérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre ; il amortit auſſi-tôt les tranſports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'eſpoir renaiſſant.

En un instant, la réponse du Médecin fut sçue par toute la maison. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtresse guérie. Ils résolurent tous d'une voix de faire au Médecin, si elle en revenoit, un présent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ses gages, & l'argent fut sur le champ consigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement, que Julie entendoit de son lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui se sent mourir! elle me fit signe, & me dit à l'oreille: on m'a fait boire jusqu'à la lie la coupe amere & douce de la sensibilité.

Quand il fut question de se retirer, Mde. d'Orbe, qui partagea le lit de sa cousine, comme les deux nuits précédentes, fit appeller sa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon; mais celle-ci s'indigna de cette proposition, plus même, ce me semble, qu'elle n'eût fait si son mari ne fût pas arrivé. Mde. d'Orbe s'opiniâtra de son côté, & les deux femmes-de-chambre passerent la nuit ensemble dans le cabinet. Je la passai dans la chambre voi-

ſine, & l'eſpoir avoit tellement ranimé le zele, que ni par ordres ni par menaces, je ne pus envoyer coucher un ſeul domeſtique. Ainſi toute la maiſon reſta ſur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avoit peu de ſes habitans qui n'euſſent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'alarmerent pas: mais ſur le matin que tout étoit tranquille, un bruit ſourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois diſtinguer des gémiſſemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau.... St. Preux!.... cher St. Preux.... je vois les deux amies ſans mouvement, & ſe tenant embraſſées; l'une évanouie, & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir ſon dernier ſoupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus.... Je ne vous dirai pas ce qui ſe fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier ſaiſiſſement, je m'informai de Mde. d'Orbe. J'appris qu'il avoit falu la porter dans ſa chambre, & même l'y renfermer: car elle rentroit à chaque

instant dans celle de Julie, se jettoit sur son corps, le réchauffoit du sien, s'efforçoit de le ranimer, le pressoit, s'y colloit avec une espece de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms passionnés, & nourrissoit son désespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant, je la trouvai tout-à-fait hors de sens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoissant personne, se roulant par la chambre en se tordant les mains & mordant les pieds des chaises, murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes, puis poussant par longs intervalles des cris aigus qui faisoient tressaillir. Sa femme-de-chambre au pied de son lit consternée, épouvantée, immobile, n'osant souffler, cherchoit à se cacher d'elle, & trembloit de tout son corps. En effet, les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme-de-chambre de se retirer; car je craignois qu'un seul mot de consolation lâché mal-à-propos ne la mit en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté ni même entendu; mais au bout de quelque tems la voyant épuisée de fatigue, je la pris & la por-

tai dans un fauteuil. Je m'affis aupr
d'elle, en lui tenant les mains; j'
donnai qu'on amenât les enfans, & l
fis venir autour d'elle. Malheureu
ment, le premier qu'elle apperçut f
précifément la caufe innocente de
mort de fon amie. Cet afpect la
frémir. Je vis fes traits s'altérer, l
regards s'en détourner avec une efpe
d'horreur, & fes bras en contracti
fe roidir pour le repouffer. Je ti
l'enfant à moi. Infortuné! lui dis-
pour avoir été trop cher à l'une,
deviens odieux à l'autre; elles n'e
rent pas en tout le même cœur. C
mots l'irriterent violemment, & m'
attirerent de très-piquans. Ils ne lai
ferent pourtant pas de faire impreffio
Elle prit l'enfant dans fes bras & s'
força de le careffer; ce fut en vair
elle le rendit prefque au même inftar
Elle continue même à le voir av
moins de plaifir que l'autre, & je fu
bien aife que ce ne foit pas celui
qu'on a deftiné à fa fille.

Gens fenfibles, qu'euffiez-vous fa
à ma place? Ce que faifoit Mde. d'O
be. Après avoir mis ordre aux enfans
à Mde. d'Orbe, aux funérailles de
feule perfonne que j'aye aimée, il fal
mont

onter à cheval & partir, la mort
ıns le cœur, pour la porter au plus
éplorable pere. Je le trouvai souffrant
: sa chûte, agité, troublé de l'acci-
ent de sa fille. Je le laissai accablé de
ouleur, de ces douleurs de vieillard,
'on n'apperçoit pas au-dehors, qui
excitent ni gestes ni cris, mais qui
ent. Il n'y résistera jamais, j'en suis
r, & je prévois de loin le dernier
oup qui manque au malheur de son
ni. Le lendemain je fis toute la dili-
ence possible pour être de retour de
onne heure, & rendre les derniers
onneurs à la plus digne des femmes :
ais tout n'étoit pas dit encore. Il
loit qu'elle ressuscitât, pour me don-
er l'horreur de la perdre une seconde
is.

En approchant du logis, je vois un
e mes gens accourir à perte d'haleine,
s'écrier d'aussi loin que je pus l'en-
ndre : Monsieur, Monsieur, hâtez-
ous; Madame n'est pas morte. Je ne
ompris rien à ce propos insensé : j'ac-
ours toutefois. Je vois la cour pleine
e gens qui versoient des larmes de
ie en donnant à grands cris des béné-
ictions à Madame de Wolmar. Je de-
ande ce que c'est; tout le monde est

s le tranſport, perſonne ne peut me
ondre : la tête avoit tourné à mes
opres gens. Je monte à pas précipi-
s dans l'appartement de Julie. Je
ouve plus de vingt perſonnes à ge-
oux autour de ſon lit, & les yeux
ixés ſur elle. Je m'approche ; je la vois
ſur ce lit habillée & parée ; le cœur me
bat ; je l'examine.... Hélas ! elle étoit
morte ! Ce moment de fauſſe joie ſitôt
& ſi cruellement éteinte fut le plus
amer de ma vie. Je ne ſuis pas colere :
je me ſentis vivement irrité. Je voulus
ſavoir le fond de cette extravagante
ſcene. Tout étoit déguiſé, altéré, chan-
gé : j'eus toute la peine du monde à
démêler la vérité. Enfin j'en vins à
bout, & voici l'hiſtoire du prodige.

Mon beau-pere alarmé de l'accident
qu'il avoit appris, & croyant pouvoir
ſe paſſer de ſon valet-de-chambre,
l'avoit envoyé, un peu avant mon arri-
vée, auprès de lui, ſavoir des nouvel-
les de ſa fille. Le vieux domeſtique,
fatigué du cheval, avoit pris un ba-
teau, & traverſant le lac pendant la
nuit, étoit arrivé à Clarens le matin
même de mon retour. En arrivant, il
voit la conſternation, il en apprend le
ſujet, il monte en gémiſſant à la cham-

bre de Julie ; il se met à genoux aux pieds de son lit, il la regarde, il la pleure, il la contemple. Ah ! ma bonne maîtresse ! ah ! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous ! Moi qui suis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne suis bon à rien, que fais-je sur la terre ? Et vous qui étiez jeune, qui faisiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maison, l'espoir des malheureux .... hélas ! quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir ? ....

Au milieu des exclamations que lui arrachoient son zele & son bon cœur, es yeux toujours collés sur ce visage, l crut appercevoir un mouvement : son nagination se frappe : il voit Julie ›urner les yeux, le regarder, lui faire 1 signe de tête. Il se leve avec transf ›rt & court par toute la maison, en ant que Madame n'est pas morte, 'elle l'a reconnu, qu'il en est sûr, elle en reviendra. Il n'en falut pas antage ; tout le monde accourt, voisins, les pauvres qui faisoient ntir l'air de leurs lamentations, tous ·ient, elle n'est pas morte ! Le bruit répand & s'augmente : le peuple, lu merveilleux, se prête avide-

ment à la nouvelle ; on la croit comme on la desire ; chacun cherche à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit par seulement fait signe , elle avoit agi , elle avoit parlé , & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arriverent jamais.

Sitôt qu'on crut qu'elle vivoit encore , on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empressoit autour d'elle , on lui parloit , on l'inondoit d'eaux spiritueuses , on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes , indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé , firent sortir tout le monde , & ne tarderent pas à connoître combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chére ; peut-être espérant encore elles - mêmes quelque événement miraculeux , elles vêtirent le corps avec soin , & quoique sa garde-robe leur eût été laissée , elles lui prodiguerent la parure. Ensuite l'exposant sur un lit & laissant les rideaux ouverts , elles se remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'étoit au plus fort de cette fermen-

ation que j'étois arrivé. Je reconnus
ientôt qu'il étoit impossible de faire
ntendre raison à la multitude, que si
e faisois fermer la porte & porter le
orps à la sépulture, il pourroit arri-
er du tumulte, que je passerois au
noins pour un mari parricide qui fai-
oit enterrer sa femme en vie, & que
e serois en horreur dans tout le pays.
e résolus d'attendre. Cependant, après
lus de trente-six heures, par l'extrême
haleur qu'il faisoit, les chairs com-
nençoient à se corrompre, & quoique
e visage eût gardé ses traits & sa dou-
eur, on y voyoit déjà quelques signes
l'altération. Je le dis à Mde. d'Orbe
ui restoit demi-morte au chevet du
it. Elle n'avoit pas le bonheur d'être
a dupe d'une illusion si grossiere ;
nais elle feignoit de s'y prêter pour
voir un prétexte d'être incessamment
lans la chambre, d'y navrer son
œur à plaisir, de l'y repaître de ce
nortel spectacle, de s'y rassasier de
louleur.

Elle m'entendit, & prenant son parti
ans rien dire, elle sortit de la chambre.
Je la vis rentrer un moment après te-
ant un voile d'or brodé de perles que

vous lui aviez apporté des Indes (7). Puis s'approchant du lit, elle baisa le voile, en couvrit en pleurant la face de son amie, & s'écria d'une voix éclatante ; " Maudite soit l'indigne main qui jamais levera ce voile ! maudit soit l'œil impie qui verra ce visage défiguré " ! Cette action, ces mots frapperent tellement les spectateurs, qu'aussi-tôt, comme par une inspiration soudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens & sur tout le peuple, que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée dans cet état, sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile (8).

Le sort du plus à plaindre est d'avoir

---

(7) On voit assez que c'est le songe de St. Preux, dont Mde. d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui suggere l'expédient de ce voile. Je crois que si l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prédictions. L'événement n'est pas prédit parce qu'il arrivera ; mais il arrive parce qu'il a été prédit.

(8) Le peuple du pays de Vaud, quoique protestant, ne laisse pas d'être extrêmement superstitieux.

encore à consoler les autres. C'est ce qui me reste à faire auprès de mon beau-pere, de Mde. d'Orbe, des amis, des parens, des voisins, & de mes propres gens. Le reste n'est rien; mais mon vieux ami! mais Mde. d'Orbe! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me savoir gré de mes soins, elle me les reproche; mes attentions l'irritent, ma froide tristesse l'aigrit; il lui faut des regrets amers semblables aux siens, & sa douleur barbare voudroit voir tout le monde au désespoir. Ce qu'il y a de plus désolant est qu'on ne peut compter sur rien avec elle, & ce qui la soulage un moment, la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, & seroit risible pour des gens de sang-froid. J'ai beaucoup à souffrir; je ne me rebuterai jamais. En servant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un seul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à se conserver pour remplir les soins dont la chargea son amie. Exténuée d'agitations, d'abstinences,

de veilles, elle sembloit enfin résolue à revenir sur elle-même, à recommencer sa vie ordinaire, à reprendre ses repas dans la salle à manger. La premiere fois qu'elle y vint, je fis dîner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet essai devant eux : car le spectacle des passions violentes de toute espece est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puérile qui les amuse, qui les séduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre (9). Ils n'en avoient déjà que trop vu.

En entrant, elle jetta un coup-d'œil sur la table & vit deux couverts. A l'instant elle s'assit sur la premiere chaise qu'elle trouva derriere elle, sans vouloir se mettre à table, ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troisieme couvert à la place qu'occupoit ordinairement sa cousine. Alors elle se laissa prendre par la main & mener à table sans résistance, rangeant sa robe avec soin, comme si elle eût craint d'embar-

---

(9) Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, & plusieurs d'entre nous les Romans.

taffer cette place vuide. A peine avoit-elle porté la premiere cuillerée de potage à sa bouche qu'elle la repose, & demande d'un ton brusque ce que faisoit-là ce couvert, puisqu'il n'étoit point occupé ? Je lui dis qu'elle avoit raison, & fis ôter le couvert. Elle essaya de manger, sans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu son cœur se gonfloit, sa respiration devenoit haute & ressembloit à des soupirs. Enfin elle se leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans sa chambre sans dire un seul mot, ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raison par ses propres caprices, & d'amollir la dureté du désespoir par un sentiment plus doux. Vous savez que sa fille ressemble beaucoup à Mde. de Wolmar. Elle se plaisoit à marquer cette ressemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Geneve plusieurs ajustemens semblables, dont elles se paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut possible, & après l'avoir bien instruite,

je lui fis occuper à table le troisieme couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire au premier coup-d'œil comprit mon intention ; elle en fut touchée ; elle me jetta un regard tendre & obligeant. Ce fut-là le premier de mes soins auquel elle parut sensible, & j'augurai bien d'un expédient qui la disposoit à l'attendrissement.

Henriette, fiere de représenter sa petite maman, joua parfaitement son rôle, & si parfaitement que je vis pleurer les domestiques. Cependant elle donnoit toujours à sa mere le nom de maman, & lui parloit avec le respect convenable. Mais enhardie par le succès, & par mon approbation qu'elle remarquoit fort bien, elle s'avisa de porter la main sur une cuiller & de dire dans une saillie : Claire, veux-tu de cela ? Le geste & le ton de voix furent imités au point que sa mere en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire, tend son assiette en disant, oui, mon enfant, donne ; tu es charmante : & puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention, je vis de l'égarement dans ses yeux, & dans

ſon geſte un mouvement plus bruſque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, & je fis bien ; car une heure après elle eut une violente indigeſtion qui l'eût infailliblement étouffée, ſi elle eût continué de manger. Dès ce moment, je réſolus de ſupprimer tous ces jeux, qui pouvoient allumer ſon imagination au point qu'on n'en feroit plus maître. Comme on guérit plus aiſément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laiſſer ſouffrir davantage, & ne pas expoſer ſa raiſon.

Voilà, mon cher, à-peu-près où nous en ſommes. Depuis le retour du Baron, Claire monte chez lui tous les matins, ſoit tandis que j'y ſuis, ſoit quand j'en ſors ; ils paſſent une heure ou deux enſemble, & les ſoins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs elle commence à ſe rendre plus aſſidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, préciſément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait ſentir qu'il lui reſte des pertes à faire, & lui a rendu le zele de ſes devoirs. Avec tout cela, elle n'eſt pas encore au point de la triſteſſe; les larmes ne coulent pas encore ; on

vous attend pour en répandre, c'eſt à vous de les eſſuyer. Vous devez m'entendre. Penſez au dernier conſeil de Julie ; il eſt venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & ſage. Venez vous réunir à tout ce qui reſte d'elle. Son pere, ſon amie, ſon mari, ſes enfans, tout vous attend, tout vous deſire, vous êtes néceſſaire à tous. Enfin, ſans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis, je vous devrai peut-être plus que perſonne.

LETTRE XII.

DE JULIE

A SAINT PREUX.

Cette lettre étoit incluſe dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout eſt changé, mon bon ami ; ſouffrons ce changement ſans murmure ; il vient d'une main plus ſage que nous. Nous

ɔngions à nous réunir : cette réunion
'étoit pas bonne. C'eſt un bienfait du
'iel de l'avoir prévenue ; ſans doute il
révient des malheurs.

Je me ſuis long-tems fait illuſion.
'ette illuſion me fut ſalutaire; elle ſe
étruit au moment que je n'en ai
lus beſoin. Vous m'avez cru guérie,
: j'ai cru l'être. Rondons graces à ce-
ıi qui fit durer cette erreur autant
u'elle étoit utile; qui ſait ſi me voyant
près de l'abyme, la tête ne m'eût
oint tourné ? Oui, j'eus beau vouloir
:ouffer le premier ſentiment qui m'a
ıit vivre, il s'eſt concentré dans mon
œur. Il s'y réveille au moment qu'il
'eſt plus à craindre; il me ſoutient
uand mes forces m'abandonnent; il
ıe ranime quand je me meurs. Mon
ni, je fais cet aveu ſans honte; ce
:ntiment reſté malgré moi fut invo-
ɔntaire, il n'a rien coûté à mon
ınocence ; tout ce qui dépend de
ıa volonté fut pour mon devoir.
i le cœur qui n'en dépend pas fut
our vous, ce fut mon tourment &
on pas mon crime. J'ai fait ce que
ai dû faire ; la vertu me reſte ſans ta-
ıe, & l'amour m'eſt reſté ſans remords.

J'oſe m'honorer du paſſé; mais qui

m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable ! Qu'étoit-ce de la vie entiere passée avec vous ? Quels dangers j'ai courus sans le savoir ! A quels dangers plus grands j'allois être exposée ! Sans doute je sentois pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas assez vécu pour le bonheur & pour la vertu ? Que me restoit-il d'utile à tirer de la vie ? En me l'ôtant, le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable, contente de vous & de moi ; je pars avec joie, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices je compte pour peu celui qui me reste à faire : ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs ; je les sens : vous restez à plaindre, je le sais trop ; & le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi, mais voyez aussi que de consolations je vous laisse ! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chére, vous font un devoir de vous conserver pour elle ! il vous reste à la servir

dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-tems. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reſte. Venez vous réunir à ſa famille. Que ſon cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima ſe raſſemble pour lui donner un nouvel être. Vos ſoins, vos plaiſirs, votre amitié, tout ſera ſon ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre ; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reſte une autre Julie, & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de ſa vie, uniſſez-vous pour conſerver l'autre ; c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte à tous deux de me ſurvivre, en ſervant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'eſt cher ! Combien vous devez l'être l'un à l'autre ! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel ! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raiſons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi ſans vous attendrir enſemble ?

Non, Claire & Julie feront fi *bi*
confondues qu'il ne fera plus poffib
à votre cœur de les féparer. Le fi
vous rendra tout ce que vous aur
fenti pour fon amie, elle en fera
confidente & l'objet : vous ferez he
reux par celle qui vous reftera, fa
ceffer d'être fidele à celle que vous a
rez perdue, & après tant de regrets
de peines, avant que l'âge de vivre
d'aimer fe paffe, vous aurez brûlé d'
feu légitime & joui d'un bonheur inn
cent.

C'eft dans ce chafte lien que vo
pourrez fans diftractions & fans cra
tes vous occuper des foins que je vo
laiffe, & après lefquels vous ne
rez plus en peine de dire quel bien vo
aurez fait ici-bas. Vous le favez,
exifte un homme digne du bonheur a
quel il ne fait pas afpirer. Cet hom
eft votre libérateur, le mari de l'an
qu'il vous a rendue. Seul, fans in
rêt à la vie, fans attente de celle c
la fuit, fans plaifir, fans confolatio
fans efpoir, il fera bientôt le plus
fortuné des mortels. Vous lui devez
foins qu'il a pris de vous, & vous
vez ce qui peut les rendre utiles. So
venez-vous de ma lettre précéden



Paſſez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le ſuccès eſt plus près que vous ne penſez : il a fait ſon devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu eſt juſte ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire ſur mes enfans. Je ſais quels ſoins va vous coûter leur éducation : mais je ſais bien auſſi que ces ſoins ne vous ſeront pas pénibles. Dans les momens de dégoût inſéparables de cet emploi, dites-vous, ils ſont les enfans de Julie, il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les obſervations que j'ai faites ſur votre mémoire & ſur le caractere de mes deux fils. Cet écrit n'eſt que commencé : je ne vous le donne pas pour regle, je le ſoumets à vos lumieres. N'en faites point des ſavans, faites-en des hommes bienfaiſans & juſtes. Parlez-leur quelquefois de leur mere . . . . vous ſavez s'ils lui étoient chers . . . . dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à ſon frere que c'étoit pour lui que j'aimerois la vie. Dites-



leur . . . . je me sens fatiguée
finir cette lettre. En vous lai
enfans , je m'en sépare avec
peine ; je crois rester avec eu
Adieu , adieu , mon doux
Hélas ! j'acheve de vivre co
commencé. J'en dis trop , p
en ce moment où le cœur n
plus rien. . . . Eh ! pourquoi c
je d'exprimer tout ce que je f
n'est plus moi qui te parle ; je
dans les bras de la mort. Q
verras cette lettre , les vers r
le visage de ton amante , &
où tu ne feras plus. Mais r
existeroit-elle sans toi , sans t
félicité goûterois-je ? Non ,
quitte pas , je vais t'attendre.
qui nous sépara sur la terr
unira dans le séjour éternel.
dans cette douce attente. T
reuse d'acheter au prix de m
droit de t'aimer toujours sans
de te le dire encore une fois.



LETTRE XIII.

DE MDE. D'ORBE

A SAINT PREUX.

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre assez pour qu'on puisse espérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort sur votre foiblesse ; il faut tâcher de passer les monts avant que l'hiver acheve de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient ; vous n'y verrez que douleur & tristesse, & peut-être l'affliction commune sera-t-elle un soulagement pour la vôtre. La mienne pour s'exhaler a besoin de vous. Moi seule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne me répond pas. La douleur d'un pere infortuné se concentre en lui-même, il n'en imagine pas une plus cruelle; il ne la sait ni voir ni sentir: il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent & ne savent pas s'attendrir. Je suis

feule au milieu de tout le monde. Un morne filence regne autour de moi. Dans mon ftupide abattement je n'ai plus de commerce avec perfonne. Je n'ai qu'affez de force & de vie pour fentir les horreurs de la mort. O venez vous qui partagez ma perte ! venez partager mes douleurs : venez nourrir mon cœur de vos regrets ; venez l'abreuver de vos larmes. C'eft la feule confolation que je puiffe attendre ; c'eft le feul plaifir qui me refte à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis fur un projet dont je fais qu'on vous a parlé, il eft bon que vous fachiez le mien d'avance. Je fuis ingénue & franche ; je ne veux rien vous diffimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue ; peut-être en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours ; je ne le fais ni le veux favoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche ni ne m'en foucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire, & que vous devez bien retenir. C'eft qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange & pourroit fe réfoudre à en époufer une autre, n'eft à mes yeux qu'un indigne & un lâche que je tiendrois à

honneur d'avoir pour ami ; & quant
ıoi, je vous déclare que tout hom-
, quel qu'il puisse être, qui désor-
is m'osera parler d'amour, ne m'en
arlera de sa vie.
Songez aux soins qui vous attendent,
ɛ devoirs qui vous sont imposés, à
le à qui vous les avez promis. Ses
ans se forment & grandissent, son
e se consume insensiblement, son
ri s'inquiete & s'agite ; il a beau
e, il ne peut la croire anéantie ;
cœur, malgré qu'il en ait, se ré-
te contre sa vaine raison. Il parle
lle, il lui parle, il soupire. Je
is déjà voir accomplir les vœux
elle a faits tant de fois, & c'est à
s d'achever ce grand ouvrage. Quels
tifs pour vous attirer ici l'un & l'au-
! Il est bien digne du généreux
ouard que nos malheurs ne lui aient
fait changer de résolution.
Venez donc, chers & respectables
s, venez vous réunir à tout ce qui
e d'elle. Rassemblons tout ce qui
fut cher. Que son esprit nous anime ;
son cœur joigne tous les nôtres.
ons toujours sous ses yeux. J'aime
oire que du lieu qu'elle habite, du

séjour de l'éternelle paix, cette an
core aimante & sensible se plait à
nir parmi nous, à retrouver ses
pleins de sa mémoire, à les voir
ses vertus, à s'entendre honore
eux, à les sentir embrasser sa to
& gémir en prononçant son nom.
elle n'a point quitté ces lieux q
nous rendit si charmans. Ils so
core tout remplis d'elle. Je la v
chaque objet, je la sens à chaqu
à chaque instant du jour j'enten
accens de sa voix. C'est ici qu
vécu; c'est ici que repose sa cendr
la moitié de sa cendre. Deux fois
maine, en allant au Temple...
perçois.... j'apperçois le lieu tr
respectable.... Beauté, c'est d
ton dernier asyle!... confiance,
tié, vertus, plaisirs, folâtres
la terre a tout englouti.... je m
entraînée..... j'approche en fi
nant.... je crains de fouler
terre sacrée.... je crois la senti
piter & frémir sous mes pieds.
j'entends murmurer une voix
tive!... Claire! ô ma Claire!
tu? que fais-tu loin de ton amie
Son cercueil ne la contient pas

entiere.... il attend le reſte de ſa proie..... il ne l'attendra pas long-tems (1).

---

(1) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il eſt, m'en eſt ſi agréable, & le ſera, je penſe, à tout Lecteur d'un bon naturel. C'eſt qu'au moins ce foible intérêt eſt pur & ſans mêlange de peine; qu'il n'eſt point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne ſaurois concevoir quel plaiſir on peut prendre à imaginer & compoſer le perſonnage d'un ſcélérat, à ſe mettre à ſa place tandis qu'on le repréſente, à lui prêter l'éclat le plus impoſant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, leſquels paſſent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir ſans ſouffrir. Il me ſemble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail ſi cruel; ceux qui s'en font un amuſement, doivent être bien dévorés du zele de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

Fin de la ſixieme & derniere Partie.

LES AMOURS
DE MILORD
EDOUARD BOMSTON (*).

Les bizarres aventures de Milord Edouard à Rome, étoient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie sans en gâter la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abréger ici ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

Milord Edouard, dans ses tournées d'Italie, avoit fait connoissance à Rome avec une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne tarda pas à deveni fortement amoureux ; elle de son côt conçı

(*) Cette piece qui paroît pour la premi fois, a été copiée sur le manuscrit origina unique de la main de l'Auteur, qui appart & existe entre les mains de *Mde. la Maréc de Luxembourg*, qui a bien voulu le confier.

ınçut pour lui une passion violente
ii la dévora le reste de sa vie, & finit
ır la mettre au tombeau. Cet homme,
ıre & peu galant, mais ardent & sen-
ıle, extrême & grand en tout, ne
ıuvoit gueres inspirer ni sentir d'atta-
ıement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux
ıglois inquiétoient la Marquise. Elle
it le parti de se faire passer pour
:uve durant l'absence de son mari, ce
ıi lui fut aisé, parce qu'ils étoient
us deux étrangers à Rome & que le
arquis servoit dans les troupes de
Empereur. L'amoureux Edouard ne
rda pas à parler de mariage ; la Mar-
ıise allégua la différence de religion
d'autres prétextes. Enfin ils lierent
ısemble un commerce intime & libre,
squ'à ce qu'Edouard ayant découvert
ıe le mari vivoit, voulut rompre avec
le, après l'avoir accablée des plus
fs reproches ; outré de se trouver
ıupable sans le savoir, d'un crime
ı'il avoit en horreur.

La Marquise, femme sans principes,
ais adroite & pleine de charmes, n'é-
ırgna rien pour le retenir & en vint à
out. Le commerce adultere fut sup-
rimé, mais les liaisons continuerent.

indigne qu'elle étoit d'aimer, ...oit pourtant : il falut consentir ... sans fruit un homme adoré, ... ne pouvoit conserver autrement, ...te barriere volontaire irritant l'a... des deux côtés, il en devint plus ...nt par la contrainte. La Marquise ...égligea pas les soins qui pouvoient ... oublier à son amant ses résolutions : ... étoit séduisante & belle ; tout fut ...tile. L'Anglois resta ferme ; sa grande ...e étoit à l'épreuve. La premiere de ... passions étoit la vertu. Il eût sacrifié ... vie à sa maîtresse, & sa maîtresse à ...n devoir. Une fois la séduction devint ...op pressante ; le moyen qu'il alloit ...rendre pour s'en délivrer retint la Marquise & rendit vains tous ses pieges. Ce n'est point parce que nous sommes foibles, mais parce que nous sommes lâches que nos sens nous subjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime n'est jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres & les élevent à leur sphere ; mais il y en a. Celle d'Edouard étoit de ce nombre. La Marquise espéroit le gagner ; c'étoit lui qui la gagnoit insensiblement. Quand les leçons de la



vertu prenoient dans ſa bouche les accens de l'amour, il la touchoit, il la faiſoit pleurer; ſes feux ſacrés animoient cette ame rampante ;. un ſentiment de juſtice & d'honneur y portoit ſon charme étranger ; le vrai beau commençoit à lui plaire : ſi le méchant pouvoit changer de nature, le cœur de la Marquiſe en auroit changé.

L'amour ſeul profita de ces émotions légeres ; il en acquit plus de délicateſſe: elle commença d'aimer avec générofité ; avec un tempérament ardent & dans un climat où les ſens ont tant d'empire, elle oublia ſes plaiſirs pour ſonger à ceux de ſon amant, & ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tînt d'elle. Telle fut de ſa part l'interprétation favorable d'une démarche où ſon caractere & celui d'Edouard qu'elle connoiſſoit bien, pouvoient faire trouver un rafinement de ſéduction.

Elle n'épargna ni ſoins, ni dépenſe, pour faire chercher dans tout Rome une jeune perſonne facile & ſûre ; on la trouva, non ſans peine. Un ſoir après un entretien fort tendre, elle la lui préſenta ; diſpoſez-en, lui dit-elle, avec un ſourire ; qu'elle jouiſſe du prix de mon amour ; mais qu'elle ſoit la

ſeule. C'eſt aſſez pour moi ſi qu
fois auprès d'elle vous ſongez à la
dont vous la tenez. Elle voulut ſ
Edouard la retint. Arrêtez, lui
ſi vous me croyez aſſez lâche pou
fiter de votre offre dans votre p
maiſon, le ſacrifice n'eſt pas
grand prix, & je ne vaux pas la
d'être beaucoup regretté. Puiſque
ne devez pas être à moi, je ſoul
dit la Marquiſe, que vous ne ſo
perſonne; mais ſi l'amour doit p
ſes droits, ſouffrez au moins qu
diſpoſe. Pourquoi mon bienfait
eſt-il à charge? Avez-vous peur
un ingrat? Alors elle l'obligea d'a
ter l'adreſſe de Laure, (c'étoit le
de la jeune perſonne) & lui fit
qu'il s'abſtiendroit de tout autre
merce. Il dut être touché, il le
Sa reconnoiſſance lui donna plu
peine à contenir que ſon amou
ce fut le piége le plus dangereux
la Marquiſe lui ait tendu de ſa vie

Extrême en tout, ainſi que
amant, elle fit ſouper Laure avec
& lui prodigua ſes careſſes, co
pour jouir avec plus de pompe du
grand ſacrifice que l'amour ait ja
fait. Edouard pénétré ſe livroit



transports ; son ame émue & sensible s'exhaloit dans ses regards, dans ses gestes, il ne disoit pas un mot qui ne fût l'expression de la passion la plus vive. Laure étoit charmante ; à peine la regardoit-il. Elle n'imita pas cette indifférence ; elle regardoit, & voyoit dans le vrai tableau de l'amour un objet tout nouveau pour elle.

Après le soupé la Marquise renvoya Laure, & resta seule avec son amant. Elle avoit compté sur les dangers de ce tête-à-tête ; elle ne s'étoit pas trompée en cela ; mais comptant qu'il y succomberoit, elle se trompa ; toute son adresse ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'est à cette soirée que se rapporte à la fin de la quatrieme partie de Julie, l'admiration de St. Preux pour la force de son ami.

Edouard étoit vertueux mais homme. Il avoit toute la simplicité du véritable honneur, & rien de ces fausses bienséances qu'on lui substitue, & dont les gens du monde font si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la Marquise, il sentit augmenter le péril ; & prêt à se laisser vaincre, il aima mieux manquer de

délicatesse que de vertu ; il fut voir
Laure.

Elle tressaillit à sa vue : il la trouva triste, il entreprit de l'égayer, & ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas si facile qu'il l'avoit cru. Ses caresses furent mal reçues, ses offres furent rejettées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre ? Il usa sans ménagement de ses droits. Laure malgré ses cris, ses pleurs sa résistance, se sentant vaincue, fait un effort, s'élance à l'autre extrémité de la chambre, & lui crie d'une voix an
mée ; tuez-moi si vous voulez ; jama
vous ne me toucherez vivante.
geste, le regard, le ton, n'étoi
pas équivoques. Edouard dans un é
nement qu'on ne peut concevoir
calme, la prend par la main, la
rasseoir, s'asseye à côté d'elle,
regardant sans parler, attend
ment le dénouement de cette Co

Elle ne disoit rien ; elle av
yeux baissés ; sa respiration é
gale, son cœur palpitoit, & t

quoit en elle une agitation extraordinaire. Edouard rompit enfin le ſilence pour lui demander ce que ſignifioit cette étrange ſcene ? Me ſerois-je trompé, lui dit-il ? ne ſeriez-vous point Lauretta Piſana ? Plût à Dieu, dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc ! reprit-il avec un ſourire moqueur ; auriez-vous par hazard changé de métier ? Non, dit Laure ; je ſuis toujours la même : on ne revient plus de l'état où je ſuis. Il trouva dans ce tour de phraſe, & dans l'accent dont il fut prononcé quelque choſe de ſi extraordinaire qu'il ne ſavoit plus que penſer & qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua : pourquoi donc, charmante Laure, ai-je ſeul l'excluſion ? Dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine ! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis ſouffrir tout le monde hors vous ſeul.

Mais pourquoi cela ? Laure, expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh ! m'entends-je moi-même ! Tout ce que je ſais, c'eſt que vous ne me toucherez jamais..... Non ! s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me

ntant dans vos bras, je songerois que ous n'y tenez qu'une fille publique & 'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Edouard apperçut dans ses yeux des signes de douleur & de désespoir qui l'attendrirent. Il prit avec des manieres moins méprisantes, un ton plus honnête & plus caressant. Elle se cachoit le visage; elle évitoit ses régards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle sentit cette main qu'elle y porta la bouche & la pressa de ses levres en poussant des sanglots & versant des torrens de larmes.

Ce langage, quoiqu'assez clair, n'étoit pas précis. Edouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour, & Laure n'avoit jamais prodigué sa personne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né qu'i étoit déjà dans toute sa force. Laure étoi vive & sensible; assez belle pour fair une passion, assez tendre pour la pa tager. Mais vendue par d'indignes p rens dès sa premiere jeunesse, ses ch mes souillés par la débauche avoi

perdu leur empire. Au ſein des honteux plaiſirs, l'amour fuyoit devant elle; de malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le ſentir ni l'inſpirer. Les corps combuſtibles ne brûlent point d'eux-mêmes; qu'une étincelle approche & tout part. Ainſi prit feu le cœur de Laure aux tranſports de ceux d'Edouard & de la Marquiſe. A ce nouveau langage, elle ſentit un frémiſſement délicieux : elle prêtoit une oreille attentive; ſes avides regards ne laiſſoient rien échapper. La flamme humide qui ſortoit des yeux de l'amant pénétroit par les ſiens juſqu'au fond du cœur; un ſang plus brûlant couroit dans ſes vaines; la voix d'Edouard avoit un accent qui l'agitoit; le ſentiment lui ſembloit peint dans tous ſes geſtes; tous ſes traits animés par la paſſion la lui faiſoient reſſentir. Ainſi la premiere image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit offerte. S'il n'eût rien ſenti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien ſenti pour lui.

Toute cette agitation la ſuivit chez elle. Le trouble de l'amour naiſſant eſt toujours doux. Son premier mouvement fut de ſe livrer à ce nouveau charme; le ſecond fut d'ouvrir les yeux ſur elle. Pour la premiere fois de

ſa vie elle vit ſon état ; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'eſpérance & les deſirs des amans, ſe tournoit en déſeſpoir dans ſon ame. La poſſeſſion de ce qu'elle aimoit n'offroit à ſes yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature, à laquelle on prodigue ſon mépris avec ſes careſſes ; dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infame proſtitution. Ses tourmens les plus inſupportables lui venoient ainſi de ſes propres deſirs. Plus il lui étoit aiſé de les ſatisfaire, plus ſon ſort lui ſembloit affreux ; ſans honneur, ſans eſpoir, ſans reſſources, elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainſi commencerent ſes longues peines, & finit ſon bonheur d'un moment.

La paſſion naiſſante qui l'humilioit à ſes propres yeux, l'élevoit à ceux d'Edouard. La voyant capable d'aimer, il ne la mépriſa plus. Mais quelles conſolations pouvoit-elle attendre de lui ? Quel ſentiment pouvoit-il lui marquer, ſi ce n'eſt le foible intérêt qu'un cœur honnête qui n'eſt pas libre peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus d'honneur qu'aſſez pour ſentir ſa honte ?



Il la consola comme il put, & promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servoit d'augmenter l'effroi qu'elle en avoit, puisque cet effroi même la faisoit désespérer d'elle? Un seul mot sur un tel sujet tiroit à conséquence & sembloit la rapprocher de lui : c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infames est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite, Edouard n'oubliant pas la magnificence angloise lui envoya un cabinet de lacque & plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

“ J'ai perdu le droit de refuser des
„ présens. J'ose pourtant vous renvoyer
„ le vôtre ; car peut-être n'aviez-vous
„ pas dessein d'en faire un signe de mé-
„ pris. Si vous le renvoyez encore, il
„ faudra que je l'accepte : mais vous
„ avez une bien cruelle générosité „.

Edouard fut frappé de ce billet, il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans sortir de la bassesse de son état, Laure y montroit une sorte de dignité. C'étoit presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avoit cessé d'avoir

du mépris pour elle ; il commença de l'eſtimer. Il continua de la voir ſans plus parler de préſent ; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle, il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ſes viſites à la Marquiſe. Il n'avoit nulle raiſon de les lui cacher ; & c'eût été de ſa part une ingratitude. Elle en voulut ſavoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi ! s'écria la Marquiſe en fureur ; vous la voyez & ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalouſie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre, & la conſuma de rage juſqu'au moment de ſa mort.

D'autres circonſtances acheverent d'allumer cette paſſion furieuſe & rendirent cette femme à ſon vrai caractere. J'ai déjà remarqué que dans ſon integre probité Edouard manquoit de délicateſſe. Il fit à la Marquiſe le même préſent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta ; non par avarice, mais parce qu'ils étoient ſur le pied de s'en faire l'un à l'autre ; échange auquel, à la vérité, la Marquiſe ne perdoit

pas. Malheureusement elle vint à savoir la premiere destination de ce présent, & comment il lui étoit revenu. Je n'ai pas besoin de dire qu'à l'instant tout fut brisé & jetté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut sentir en pareil cas une maîtresse jalouse, & une femme de qualité.

Cependant plus Laure sentoit sa honte, moins elle tentoit de s'en délivrer; elle y restoit par désespoir, & le dédain qu'elle avoit pour elle-même réjaillissoit sur ses corrupteurs. Elle n'étoit pas fiere; quel droit eût-elle eu de l'être? Mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repousser; l'affreuse tristesse de l'opprobre qui se sent & ne peut se fuir; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, & se sent à jamais déshonoré; tout versoit le remords & l'ennui sur des plaisirs abhorrés par l'amour. Un respect étranger à ces ames viles, leur faisoit oublier le ton de la débauche; un trouble involontaire empoisonnoit leurs transports, & touchés du sort de leur victime, ils s'en retournoient pleurant sur elle & rougissant d'eux.

La douleur la consumoit. Edouard qui peu-à-peu la prenoit en amitié, vit

qu'elle n'étoit que trop affligée, & qu'il faloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit; c'étoit déjà beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus; ils l'encouragerent. Ses discours élevés & grands rendoient à son ame accablée le ressort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faisoient-ils point partant d'une bouche aimée, & pénétrant dans un cœur bien né que le sort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté? C'est dans ce cœur qu'ils trouvoient de la prise, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces soins bienfaisans, il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je serai toujours méprisée, mais je ne mériterai plus de l'être; je ne me mépriserai plus. Echappée à l'horreur du vice, celle du mépris m'en sera moins amere. Eh! que m'importent les dédains de toute la terre, quand Edouard m'estimera? Qu'il voye son ouvrage & qu'il s'y complaise; seul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien, du moins l'amour y gagnera.

mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle tenta d'en sortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plaît, & que l'honneur est une sauve-garde civile qui laisse bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour se retirer de l'oppression, que d'aller brusquement se jetter dans un Couvent & d'abandonner sa maison presque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ses pareilles, sur-tout en Italie, quand l'âge & la figure les font

loir. ... om

ſa retraite alloit offenſer. Il courut chez elle aſſez-tôt pour ſauver ſes effets. Quoiqu'étranger dans Rome, un grand ſeigneur conſidéré, riche, & plaidant avec force la cauſe de l'honnêteté, y trouva bientôt aſſez de crédit pour la maintenir dans ſon Couvent, & même l'y faire jouir d'une penſion que lui avoit laiſſé le Cardinal auquel ſes parens l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle; elle aimoit; elle étoit pénitente; elle lui devoit tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le ſien! Il vint plein de tous les ſentimens qui peuvent porter au bien les cœurs ſenſibles; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuſe, & qui ne dépendoit pas de lui. Jamais elle n'en avoit tant eſpéré; elle étoit tranſportée; elle ſe ſentoit déjà dans l'état auquel on remonte ſi rarement. Elle diſoit; je ſuis honnête; un homme vertueux s'intéreſſe à moi: Amour, je ne regrette plus les pleurs, les ſoupirs que tu me coûtes; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force & tu fais ma récompenſe; en me faiſant aimer mes devoirs, tu deviens le premier de tous. Quel bonheur n'étoit réſervé qu'à



moi ſeule. C'eſt l'amour qui m'éleve & m'honore ; c'eſt lui qui m'arrache au crime, à l'opprobre ; il ne peut plus ſortir de mon cœur qu'avec la vertu. O Edouard ! quand je redeviendrai mépriſable, j'aurai ceſſé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames baſſes, qui jugent des autres par elles-mêmes, ne purent imaginer qu'Edouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les ſoins qu'un homme prenoit d'elle ne fuſſent pas toujours ſuſpects. La Marquiſe qui avoit ſes eſpions fut inſtruite de tout la premiere, & ſes emportemens qu'elle ne put contenir acheverent de divulguer ſon intrigue. Le bruit en parvint au Marquis juſqu'à Vienne ; & l'hiver ſuivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir ſon honneur qui n'y gagna rien.

Ainſi commencerent ces doubles liaiſons, qui, dans un pays comme l'Italie, expoſerent Edouard à mille périls de toute eſpece ; tantôt de la part d'un militaire outragé, tantôt de la part d'une femme jalouſe & vindicative, tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure & que ſa perte

mit en fureur. Liaisons bizarres s'il en fut jamais, qui l'environnant de périls sans utilité le partageoient entre deux maîtresses passionnées, sans en pouvoir posséder aucune; refusé de la courtisane qu'il n'aimoit pas, refusant l'honnête femme qu'il adoroit; toujours vertueux, il est vrai; mais croyant toujours servir la sagesse en n'écoutant que ses passions.

Il n'est pas aisé de dire quelle espece de sympathie pouvoit unir deux caracteres si opposés que ceux d'Edouard & de la Marquise; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais se détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du désespoir de cette femme emportée quand elle crut s'être donnée une rivale, & quelle rivale! par son imprudente générosité. Les reproches, les dédains, les outrages, les menaces, les tendres caresses tout fut employé tour-à-tour pour détacher Edouard de cet indigne commerce, où jamais elle ne put croire que son cœur n'eût point de part. Il demeura ferme; il l'avoit promis. Laure avoit borné son espérance & son bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naissante avoit besoin d'appui, elle

tenoit à celui qui l'avoit fait naître ; c'étoit à lui de la foutenir. Voilà ce qu'il difoit à la Marquife, à lui-même, & peut-être ne fe difoit-il pas tout. Où eft l'homme affez févere pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de fe laiffer aimer ? où eft celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête ? où eft l'homme bienfaifant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de fes foins. Il avoit rendu Laure trop eftimable pour ne faire que l'eftimer.

La Marquife n'ayant pu obtenir qu'il ceffât de voir cette infortunée, devint furieufe ; fans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une efpece d'horreur. Elle frémiffoit en voyant entrer fon carroffe, le bruit de fes pas en montant l'efcalier la faifoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à fe trouver mal à fa vue. Elle avoit le cœur ferré tant qu'il reftoit auprès d'elle ; quand il partoit elle l'accabloit d'imprécations ; fitôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit de rage ; elle ne parloit que de vengeance : fon dépit fanguinaire ne lui dictoit que des projets dignes d'elle. Elle fit plufieurs fois attaquer Edouard

fortant du Couvent de Laure. Elle lui tendit des pieges à elle-même pour l'en faire fortir & l'enlever. Tout celà ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire affaffiner la veille, & toujours avec fon chimérique projet de la rendre à la raifon, il expofoit la fienne, & nourriffoit fa foibleffe du zele de fa vertu.

Au bout de quelques mois le Marquis mal guéri de fa bleffure mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaife conduite de fa femme. Cet événement qui devoit rapprocher Edouard de la Marquife, ne fervit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empreffement à mettre à profit fa liberté recouvrée qu'il frémit de s'en prévaloir. Le feul doute fi la bleffure du Marquis n'avoit point contribué à fa mort effraya fon cœur, & fit taire fes defirs. Il fe difoit; les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre; mais pour fon meurtrier ils lui furvivent & deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les loix ne prefcriroient rien fur ce point, la raifon feule ne nous dit-elle pas que les plaifirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de



leur sang ; sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie seroient des sources de mort, & le genre humain périroit par les soins qui doivent le conserver.

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses ; flottant sans cesse de l'une à l'autre : souvent voulant renoncer à toutes deux & n'en pouvant quitter aucune, repoussé par cent raisons, rappellé par mille sentimens, & chaque jour plus serré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre : cédant tantôt au penchant, & tantôt au devoir, allant de Londres à Rome & de Rome à Londres sans pouvoir se fixer nulle part. Toujours ardent, vif, passionné, jamais foible ni coupable, & fort de son ame grande & belle quand il pensoit ne l'être que de sa raison. Enfin tous les jours méditant des folies, & tous les jours revenant à lui prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie, & il paroît sûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la Marquise perdoit toujours du terrein par ses vices ; Laure en gagnoit par ses vertus. Au surplus la

nstance étoit égale des deux côtés ;
ais le mérite n'étoit pas le même & la
larquise avilie, dégradée par tant de
rimes finit par donner à son amour
sans espoir les supplémens que n'avoit
pu supporter celui de Laure. A chaque
voyage, Bomston trouvoit à celle-ci de
nouvelles perfections. Elle avoit appris
l'Anglois, elle savoit par cœur tout ce
qu'il lui avoit conseillé de lire ; elle
s'instruisoit dans toutes les connoissan-
ces qu'il paroissoit aimer : elle cherchoit
à mouler son ame sur la sienne & ce
qu'il y restoit de son fond ne la dépa-
roit pas. Elle étoit encore dans l'âge où
la beauté croît avec les années. La
Marquise étoit dans celui où elle ne
fait plus que décliner ; & quoiqu'elle
eût ce ton du sentiment qui plaît & qui
touche, qu'elle parlât d'humanité de
fidélité, de vertus avec grace ; tout
cela devenoit ridicule par sa conduite.
& sa réputation démentoit tous ce
beaux discours. Edouard la connoisso
trop pour en espérer plus rien. Il s'
détachoit insensiblement sans pouv
s'en détacher tout-à-fait, il s'app
choit toujours de l'indifférence
pouvoir jamais y arriver. Son cœ
rappelloit sans cesse chez la Marq

ses pieds l'y portoient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais, quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle ils avoient vécu. A force d'intrigues, de ruses, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriser; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre; sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui ni ce qu'il avoit senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchans, Edouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent desirer d'en établir un semblable avant de vieillir. Quelquefois il se taxoit d'injustice, d'ingratitude même envers la Marquise, & n'imputoit qu'à sa passion les vices de son caractere. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure, & son cœur franchissoit sans y songer la barriere qui le séparoit d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant, il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami, sans songer qu'il s'exposoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit succombé sans lui.

Le fuccès de cette entreprife & le dénouement des fcenes qui s'y rapportent font détaillées dans la XII Lettre de la V Partie & dans la III de la VI, de maniere à n'avoir plus rien d'obfcur à la fuite de l'abrégé précédent. Edouard aimé de deux maîtreffes fans en poffé-der aucune paroît d'abord dans une fituation rifible. Mais fa vertu lui donnoit en lui-même une jouiffance plus douce que celle de la beauté, & qui ne s'épuife pas comme elle. Plus heureux des plaifirs qu'il fe refufoit que le voluptueux n'eft de ceux qu'il goûte, il aima plus long-tems, refta libre & jouit mieux de la vie que ceux qui l'ufent. Aveugles que nous fommes, nous la paffons tous à courir après nos chimeres. Eh! ne faurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du jufte qui le rendent heureux?



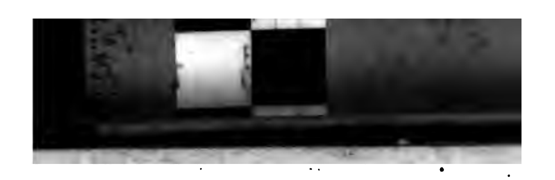
FIN.

TABLE

TABLE
DES LETTRES ET MATIERES

Contenues en ce Volume.





Fin de la Table du quatrieme & dernier Volume.







